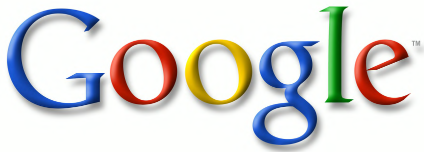

Google

ALMANACH

DES MUSES.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
RUE DE LA HARPE, N° 80.

Almanach

DES MUSES.

1828.



Paris,

AUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1828.

Almanach

DES MUSES.

L'AFFRANCHISSEMENT DES GRECS.

Pièce qui a remporté le prix de poésie décerné par l'Académie française dans sa séance solennelle du 25 août 1827.

Μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι (1)!
Par les héros de Marathon!

Quand le maître des cieux retirant son appui
Aux coupables mortels révoltés contre lui,
Les abandonne au bras qui punit les offenses;
Alors, ministre affreux des célestes vengeances,
Le tyran sur l'esclave appesantit les fers,
Et les grandes cités se changent en déserts.
Mais Dieu veille toujours; et si, dans sa misère,

(1) C'est le serment des paysans grecs, qui jurent encore par les mânes des héros de leur patrie. (*Voy.* M. Pouqueville.)

Le peuple humilié le nomme encor son père,
Dieu brise enfin sa chaîne, apaise ses douleurs,
Et fait luire l'espoir qui doit sécher ses pleurs.

Le voici, fils des Grecs, ce jour de l'espérance :
Oui, la croix nous répond de votre délivrance;
Oui, triomphe au guerrier, qui bravant le trépas,
Sous l'étendard du Christ meurt et ne se rend pas!
Quand, le glaive à la main, votre vaillance abjure
D'un joug spoliateur la détestable injure,
Les décrets éternels consacrent vos exploits :
La guerre est un devoir à qui défend ses droits.
Allez; agrandissez dans les murs d'Épidaure
Cet empire chrétien qui se hâte d'éclore,
Et défenseurs pieux de l'austère équité,
Sous l'égide des lois fondez la liberté.

Déjà de l'Orient la jeune messagère
Mêle aux flots de Saros une pourpre légère;
Déjà dans le lointain Égine et ses coteaux,
Comme autrefois Délos, semblent sortir des eaux;
Et le port, dans ses murs abandonnés naguère,
Étale aux yeux surpris l'industrie et la guerre.
Tout-à-coup les échos, long-temps silencieux,
S'éveillent, étonnés de porter jusqu'aux cieux
Ces accens oubliés, cet élan d'allégresse,
Qui d'un peuple héros peint la brûlante ivresse.
Épidaure s'agite en ses vieux fondemens;
Des demi-dieux éteints, sous leurs froids monumens

La cendre se réchauffe, et leur flamme guerrière
Au cri de liberté renaît dans la poussière.

Vers le temple aussitôt s'avance le sénat :
Majestueux vieillards, ces pères de l'État
Partout du feu sacré raniment l'étincelle.
Salut, Amphictyons de la Grèce nouvelle !
De ses droits reconquis vénérables soutiens,
Guerriers législateurs, pontifes citoyens,
Salut! que de vos lois la sagesse profonde
Passe les souvenirs et l'attente du monde !

Tous au pied de l'autel s'arrêtent inclinés,
Et devant le Seigneur saintement prosternés :
« Viens, Esprit créateur; entends notre prière,
Disent-ils; devant nous fais briller ta lumière;
Que la Grèce, échappée à son oppression,
Respire, encor chrétienne, à l'ombre de ton nom.
Assez et trop long-temps l'insolence ennemie
Sur nos fronts dégradés imprima l'infamie,
Et du pays captif s'arrachant les lambeaux,
Insulta les vaincus jusque dans leurs tombeaux.
Nous avons vu tes saints écrasés sur la pierre,
Nos vierges expirer sous le fer adultère,
Et tes temples souillés par un impur encens
Du prophète imposteur apprendre les accens.

O honte! quoi! toujours ces soldats sans patrie
Pèseront sur le sol de l'Europe flétrie!
Toujours de ces brigands, recélant la fureur,

Le Bosphore en nos champs vomira la terreur !
Non : ton heure est venue ; et déjà sur leurs têtes
Les vents qu'ils ont semés amassent les tempêtes ;
Déjà, sous le tranchant d'homicides couteaux,
Ils ont payé nos pleurs par la main des bourreaux.
Du sultan novateur l'inflexible sentence,
Sous un sceptre d'airain courbant leur résistance,
Par de sanglans chemins les ramène au devoir,
Et fait gémir leurs rangs foulés par son pouvoir.
Fléau de ton courroux, ce tigre les dévore ;
Enivré de leur sang, il en a soif encore.
Ainsi par leurs tyrans tu punis leurs forfaits.

Mais pour nous que ta main est fertile en bienfaits !
La croix de toutes parts signale ta clémence ;
Racheté par le sang notre empire commence ;
De leur cendre, à ta voix, renaissent les cités ;
Et même, au bruit lointain de nos camps révoltés,
Attendant un vengeur que ta colère envoie,
Les murs de Constantin ont tressailli de joie.
Gloire, Dieu des combats, gloire à toi pour jamais !
L'Église de saint Paul va refleurir en paix.
Puisse-t-elle porter la parole de vie
Aux froids chrétiens d'Europe, aux esclaves d'Asie,
Et riche de martyrs, après tant de revers,
Au Dieu de charité conquérir l'univers. »

Ainsi priaient les Grecs. Le vieux chef de Corinthe (1),

(1) Notaras, président de l'assemblée nationale des Grecs.

Humiliant ce front où son âme est empreinte,
S'avance, et de l'autel adorant les degrés :
« Nous jurons tous, dit-il, sur les livres sacrés,
Garans de l'acte saint que la Grèce consomme,
De dépouiller en nous les intérêts de l'homme;
De vivre et de mourir pour le commun bonheur,
Fidèles à l'État, comme aux lois de l'honneur. »

A ce pieux serment les sénateurs répondent;
Dans leur vœu solennel tous les cœurs se confondent :
On se lève; et la foule avec recueillement
Des augustes parvis s'écoule lentement.

Mais bientôt les hautbois, joints aux chansons rustiques,
Font résonner au loin leurs accens pacifiques.
C'est le signal des jeux : ardente en ses désirs,
La jeunesse s'élance au-devant des plaisirs;
Et dans la plaine, ouverte à ses danses légères,
Entremêle, en croisant ses traces passagères,
Les mouvantes couleurs d'un tableau gracieux.
Tel, aux bords du Céphise, un cygne harmonieux,
D'une douce rosée humectant son plumage,
Court du rivage à l'onde, et de l'onde au rivage :
Bientôt à nos regards sa folâtre gaîté
Sous le cristal des eaux dérobe sa beauté;
Puis au gré du zéphir, qui mollement le guide,
Il fuit, esquif ailé, sur la nappe liquide.
Ici, de l'Eurotas retentissent les chœurs;
Là, les palmes de Pise attendent les vainqueurs.

L'un, fier de se couvrir d'une noble poussière,
Sur un rapide char vole dans la carrière;
Les autres, emportés sur la face des eaux,
Pressent avec ardeur l'essor de leurs vaisseaux.
Tous s'enivrent de joie; et remontant les âges,
D'un passé glorieux évoquent les images.
O des jours d'Olympie éloquent souvenir!
Les Pindares nouveaux, pleins du siècle à venir,
Se lèvent, et rivaux de l'antique harmonie,
Aux regards des héros allument leur génie.

Mais pourquoi dans leurs rangs, sous un funèbre aspect,
Ces deux lyres en deuil, qu'entoure le respect?
C'est la vôtre, ô mortels nés pour vivre sans maître,
Rhigas, fils de Délos, Byron, digne de l'être!
Hélas, ils ne sont plus! mais trompant le tombeau,
Leur absence toujours jette un éclat nouveau.

Dimos paraît, Dimos, portant sur sa bannière,
De l'oiseau renaissant la devise guerrière:
« Le phénix plane aux cieux (1). Dépouillant ses vieux jours
Il emprunte à la mort son fertile secours;
Et, puisant au bûcher une vie immortelle,
Il s'élance! en son œil la vengeance étincelle.
C'est l'aigle de nos camps! la foudre et les éclairs

(1) Les étendards d'Ypsilanti portaient au-dessous de la croix l'emblème du phénix.

Sous ses ongles de feu vont ébranler les airs.
Que d'ossemens épars ont blanchi dans nos plaines,
Depuis l'heure fatale, où secouant leurs chaînes,
Les héros de Parga, les martyrs de Souli,
Bravèrent les poignards du sanguinaire Ali,
Et des lieux où Dodone enfantait ses oracles (1),
A notre liberté rendirent ses miracles!

Et vous, jeunes héros du bataillon sacré,
Qui, sous le deuil guerrier par la croix inspiré (2),
Demandiez votre part aux sanglans sacrifices,
Vous tombez!.... Du carnage immortelles prémices,
Un revers triomphal vous égale aux Trois-Cents,
Et la patrie en vous a perdu son printemps!

Des sommets de Coron aux rives de Lépante,
J'ai vu se déchaîner la guerre et l'épouvante;
Patras vient d'expirer sous le sabre ennemi;
Du Parthénon souillé les marbres ont frémi;
Et dans Psara brûlante une attaque hardie
Sous le sang et les morts étouffa l'incendie.

Chios, où sont tes arts et ta fécondité?
Muette au sein des mers, tu pleures ta beauté,
Tu pleures tes enfans et tes fêtes divines:
Chios a tout perdu, tout, même ses ruines!

(1) Les ruines de Dodone sont aux portes de Janina.

(2) Ils portaient des vêtemens noirs et une croix sur la poitrine.

C'en est fait : le Midi, conjuré contre nous,
Vend à nos assassins l'appui de son courroux.
Le tyran de l'Égypte, égaré par le crime,
A promis tout un peuple à l'éternel abîme ;
Et l'impur Africain, dans nos climats en deuil,
Semble l'ange du mal debout sur un cercueil.
Nos braves ont paru : les hordes mercenaires
Maudissent en tremblant leurs succès éphémères :
Point d'abri, plus d'espoir : le fer, de rang en rang,
Comme à Tripolitza, se plonge dans leur sang.

Voyez ces combattans dont l'élan homicide
Réveille en nos climats le souvenir d'Alcide !
Brillans foudres de guerre, avides de succès,
Terribles, généreux.... j'ai nommé les Français.
France, tes fils jaloux de nos palmes lointaines,
Ont le double génie et de Sparte et d'Athènes ;
Et gravant leurs exploits aux murs du Parthénon,
L'arrachent à l'oubli qui dévorait son nom.

Eh bien ! cœurs sans pitié, dont la voix mensongère
Prend un lâche plaisir à flétrir la misère,
La voilà cette Grèce avilie à vos yeux !
Elle venge à la fois et la terre et les cieux ;
Et, seule dans l'arène, elle s'offre en victime
Pour éloigner de vous le Coran et le crime.

Notre gloire est à nous ; c'est le prix du danger :
Qui sut la conquérir, saura la protéger.

Nous n'attendons plus rien de l'Europe troublée;
Elle qui, s'agitant sur sa base ébranlée,
Frémit au bruit prochain de ses déchiremens,
Recèle la tempête, et couve les volcans.

Ah! quand sur nos remparts la croix enfin domine,
Quand Hydra nous ramène aux jours de Salamine,
O Grecs, soyons unis: l'écho de Marathon
De plus d'un Miltiade a répété le nom,
Et nos soldats vainqueurs veillent aux Thermopyles.
Reprends ta lyre, Homère, et chante nos Achilles.
Paros, ouvre ton sein; palais, temples, cités,
Levez-vous; ranimez vos antiques beautés.
La Grèce va renaître, au milieu des alarmes,
Reine par le génie, et reine par les armes. »

Il disait, quand soudain à l'horizon des mers
Un navire paraît; il vole, il fend les airs,
Et livrant à l'Eurus ses ailes diligentes,
Il bondit sur le dos des vagues écumantes.
Debout sur le tillac un guerrier s'est montré:
L'air sombre, l'œil en feu, le front décoloré,
Il porte dans ses traits, que la colère enflamme,
L'aveu d'un grand malheur qui pèse sur son âme,
C'est toi, fier Canaris! l'exemple des héros,
L'espoir de ton pays, le vengeur de Chios:
Canaris, roi des mers, dont le bouillant courage,
Aux plus puissans vaisseaux apportant le naufrage,

Sur un fragile esquif les pouruit jusqu'au port,
Gouverne l'incendie, et commande à la mort.

Les cœurs volent à lui; le peuple, qui l'admire,
De son ravissement exhalant le délire,
Proclame avec transport le nom de Canaris.
Mais lui, sans s'arrêter : « Aux armes ! mes amis;
Rendez la force au glaive, au coursier sa vitesse;
Rendez à vos mousquets leur foudroyante adresse:
De nos frères trahis le sang coule à grands flots.....
Missolonghi n'est plus ! » L'assemblée, à ces mots,
Pousse un cri douloureux, que suit un long silence.
« Missolonghi n'est plus, et demande vengeance;
Vengeance! on vous la doit, mânes de Botzaris;
Murs sacrés, on la doit à vos sanglans débris!
J'entends, j'entends encor ces plaintives victimes,
Alors que des vieillards, des femmes magnanimes,
Tant de spectres vivans, prodigues de leurs jours,
Se soutenaient à peine, et combattaient toujours;
Alors que ce prélat (1), saintement téméraire,
Affrontait sur la brèche un péril volontaire;
Et la croix à la main, dans ses derniers adieux,
Criait à nos guerriers : *Martyrs, montez aux cieux!*
Je les vois ces volcans, dont les ardentes mines
Sur leurs corps sillonnés entassent les ruines;
Du salpêtre embrasé le fléau dévorant;
Un peuple tout entier dans la flamme expirant;

(1) Le vénérable Joseph, évêque de Rogous.

Et, sur le noir chaos de ce désastre immense,
La mort et ses horreurs, la mort et son silence !

Vous frémissez, amis; vous jurez avec moi
De vaincre pour l'honneur, de mourir pour la foi.
Aux armes ! L'Ottoman et ses lâches complices
Accourent à l'envi pour hâter nos supplices.
Oui, j'ai vu dans leurs camps des chrétiens apostats,
Satellites flétris, opprobre des combats,
Qui, vendus au mépris que leur bassesse affronte,
Prostituaient l'honneur et marchandaient la honte.
Guerre! guerre! il est temps que notre désespoir
Aux hordes d'Ismaël arrache le pouvoir;
Il est temps de briser, sous l'effort de nos armes,
Ce colosse élevé sur la cendre et les larmes :
Marchons : qu'à notre aspect le Scythe épouvanté
Abaisse le croissant devant la liberté. »

Il dit, et ces vengeurs d'une sainte querelle
Courent au champ de gloire, où la foi les appelle.
Le ciel entend leurs vœux ; et, semant le trépas,
Le glaive du Seigneur marche devant leurs pas.

O Grèce, poursuis donc tes nobles destinées ;
Recommence le cours de tes grandes années.
Ainsi ton Dieu l'ordonne; et ses desseins secrets,
Au rapide avenir confiant ses décrets,
Comme au temps où Sion soupirait dans les chaînes,
Préparent des tyrans les disgrâces prochaines.

Ne dis plus que l'Europe, en sa fausse pitié,
Daigne t'offrir à peine une avare amitié,
Et croit pour un peu d'or, soustrait à sa mollesse,
D'un coupable sommeil expier la faiblesse.
Non : tes maux ont ému les peuples et les rois ;
Tu les verras bientôt, défenseurs de tes droits,
Déployant sur les mers leur volonté puissante,
Porter vers le Bosphore une paix menaçante.
Ah ! puissent leurs vaisseaux apparaître à tes yeux,
Tels qu'au sein de l'orage un astre radieux !
Puissent-ils sur ta rive, accueillis par la gloire,
D'un laurier tutélaire embellir ta victoire !
Qui combat pour la foi, l'honneur, la liberté,
Consacre ses efforts à l'immortalité !

M. Pierre-Auguste Lemaire.

ENLÈVEMENT D'EUROPE.

Extrait des Amours mythologiques de M. de Pongerville.

La fille d'Agénor voyait aux bords des mers
Les troupeaux paternels tondre les gazons verts.
Et, mêlée à l'essaim des vierges de son âge,
Partageait de leurs jeux l'innocent badinage.

Pour elle Jupiter d'amour est transporté :
Mais on accorde mal amour et majesté.
Il dépouille son front du grave diadême ;
Des foudres éternels, cet arbitre suprême,
Qui commande à l'Olympe, et du trône des airs,
Paisible, d'un clin d'œil ébranle l'univers,
En taureau transformé, court et bondit sur l'herbe ;
Là, parmi les troupeaux balance un front superbe,
Et mugissant d'amour, de joie et de fierté,
Promène sur les fleurs l'orgueil de sa beauté.
Sa blancheur défiait la neige d'Éolie,
Que l'auster pluvieux n'a jamais amollie,
Ou dont le frais tapis, sur le sol déroulé,
Des pas du voyageur n'est point encore foulé.

La fille d'Agénor, silencieuse, admire
Ce front majestueux où la douceur respire ;
Elle avance vers lui, mais frémit d'approcher.

Par degrés, moins timide, elle ose le toucher,
Lui présente des fleurs, et tendrement le flatte.
Imprimant un baiser sur sa main délicate,
Jupiter, en espoir abreuvé de bonheur,
Dompte à peine le feu qui couve dans son cœur.

Tantôt sur l'herbe épaisse il bondit et s'élance,
Et tantôt reprenant une molle indolence,
Sur l'arène dorée il cherche la fraîcheur,
Se couche, et son beau corps éclate de blancheur.
Europe auprès de lui voltige avec adresse,
Et de sa douce main l'attire, le caresse,
Le couronne de fleurs, le frappe mollement;
O vierge! c'est un dieu! tremble, c'est un amant!
De sa grâce enchantée, Europe plus hardie,
S'assied en folâtrant sur sa croupe arrondie.

De la terre le dieu s'éloigne doucement,
Va, retourne, parvient près du bord écumant;
D'un pied lent et trompeur il effleure les ondes,
Bat la vague mourante; au sein des mers profondes
Soudain se précipite, et, prompt comme l'autan,
Il emporte sa proie à travers l'Océan.
Europe épouvantée en voyant fuir la rive,
Sur la corne du dieu pose une main craintive;
L'autre presse sa croupe. A longs replis mouvans,
Son vêtement léger s'enfle au souffle des vents.

M. De Pongerville.

A UNE JEUNE INSULAIRE.

MARINE POÉTIQUE.

Aimable enfant des mers, l'étoile matinale
Jette un éclat moins doux que ton œil azuré.
Le bonheur t'embellit, et ton île natale
Pour toi jusqu'à ce jour fut un port assuré.
Le long de ces rochers, promeneur solitaire,
Oh! que j'aime à te voir, sur ta barque légère,
Tendre au peuple de l'onde un perfide réseau,
Et braver cette mer si rarement tranquille,
Dont naguère le flot mobile
Semblait carresser ton berceau!
Hélas! pourquoi faut-il, innocente Zaïde,
Que les plaisirs de ta jeune saison,
Pareils à ces vapeurs qui dorent l'horizon,
Passent d'une aile si rapide!
Aujourd'hui, je le sais, pour charmer des instans,
Il suffit qu'un oiseau sur la vague se pose,
Ces coquillages éclatans
Que devant toi l'onde dépose,
Ces poissons encor palpitans
Sous l'osier que ta main arrose,
Tout ce léger butin rend tes désirs contens:
Et dans le calme heureux où ton âme repose,

Peu soigneuse du prix et de l'emploi du temps,
Tu vois verdir les prés, tu vois naître la rose,
Sans penser à nulle autre chose
Qu'au prochain retour du printemps ;
Mais lorsque tous ces jeux dont l'enfance est avide,
Auront perdu pour toi leur vif enchantement,
Lorsque le flot qui court sur cette plage humide,
En effleurant ton pied timide,
Viendra t'envelopper d'un doux frémissement ;
Quand le murmure sourd de la vague lointaine,
Quand le dernier adieu du vaisseau voyageur,
Dans une secrète langueur
Plongera ton âme incertaine ;
Quand sur ces mêmes bords où je te vois bondir,
Tu marcheras rêveuse, à la douce lumière,
Que nous verse des nuits l'inégale courrière ;
Quand, le soir, attentive à la voix du zéphir
Qui promène sur l'onde une plainte affaiblie,
Seule, tu goûteras un douloureux plaisir
A t'enivrer de deuil et de mélancolie,
Alors, Zaïde, pour ton cœur
Naîtra la saison des orages.
Les nautonniers d'amour, au langage flatteur,
Sur une mer trop fertile en naufrages
Voudront égarer ta candeur ;
Et peut-être en ta folle ardeur,
Penseras-tu que le bonheur
Habite sur d'autres rivages.

Puisse ton père alors, de tes maux attendri,
Te ménager un destin plus tranquille;
Et sauvant des écueils ta nacelle fragile,
Dans le port de l'hymen t'offrir un sûr abri!
C'est là que sous les lois d'un heureux esclavage,
Nous te verrons, Zaïde, à la fois belle et sage,
Trouver un doux repos près de ton bien-aimé,
Comme au déclin du jour l'astre qui nous éclaire,
Trouve un asile tutélaire
Au sein du nuage enflammé.

M. Edmond Géraud.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

Fable imitée de l'italien de Cesarotti.

L'oiseau ministre du tonnerre,
Après avoir long-temps contemplé le soleil,
Abaissa son vol vers la terre.
Il venait y jouir du pompeux appareil
Que développe la nature,
Lorsque les doux zéphirs, messagers du printemps,
Ont rajeuni l'herbe des champs,
Et tapissé les prés de fleurs et de verdure.
Du sommet d'un roc sourcilleux,
Son avide regard ne peut trop se repaître
D'un spectacle si merveilleux.
Comme il rendait hommage à l'œuvre du grand maître
Qui procure aux mortels tant de biens précieux,
Un énorme serpent frappe soudain ses yeux.
Sorti du fond d'une crevasse,
Il a vu l'aigle, il le menace,
Et, pour mieux l'embrasser, de son corps monstrueux
Déroule en longs replis les anneaux tortueux.
A darder le venin déjà sa langue est prête;
Il se ramasse en rond, lève une horrible tête;
Puis s'élance, et, toujours entraîné par son poids,
Tombe, s'élance encore et retombe vingt fois.

Outré de dépit, de colère,
Au calme de son adversaire
Il répond par des sifflemens,
Et sur le roc aride il imprime ses dents.
L'aigle voit en pitié sa rage.
Il lui tient alors ce langage :
Que prétends-tu donc faire, animal odieux?
Va, cesse une attaque inutile :
Quel triomphe obtiendrait sur un foible reptile
L'oiseau du souverain des dieux?
J'entends..... tu voudrais qu'en sa serre;
Il daignât te saisir pour t'élever aux cieux;
Ton sort serait trop glorieux :
Non, siffle et rampe sur la terre.
A ces mots, reprenant un vol audacieux,
L'aigle, au milieu des airs, franchit un vaste espace
Où l'œil du reptile envieux
Ne peut suivre même sa trace.

M. Le Bailly.

A MADAME ONÉIDA D***, AMÉRICAINE.

Le chant du bengali, rossignol des Florides,
Le doux roucoulement des colombes timides,
Les sons mourans du cor dans l'épaisseur des bois,
Les soupirs de la vierge au chaste hymen promise,
Le murmure des eaux, le souffle de la brise,
N'ont jamais égalé la douceur de ta voix.

Fleur du Meschacébé, conquête du courage,
Tous les talens rivaux sont ton heureux partage.
L'ivoire pleure ou rit sous ton pinceau vainqueur,
Et l'on dit qu'en secret la muse de Delphine
Guidant tes doigts émus sur sa lyre divine,
T'a révélé des chants aussi purs que ton cœur.

Peindrai-je de tes yeux le pouvoir invincible?
Ton beau front, rayonnant d'un éclat si paisible,
Ton sourire, plus doux que la clarté du jour,
Et cette taille enfin dont la souple indolence,
Rivale du palmier que le zéphir balance,
Malgré toi, trouble l'âme et fait rêver d'amour?

Tes discours, où la grâce à l'enjoûment s'allie,
Semblent fuir la tristesse et la mélancolie.
Pourtant, malgré ton goût pour la joie et les fleurs,

Si dans ton cœur voilé mes regards ont su lire,
Quelquefois une larme attendrit ton sourire,
Et tu sais compatir aux humaines douleurs.

Tu sais trouver du charme aux ruines gothiques ;
Ton cœur aime à prier sous les dômes antiques ;
Quand l'aube matinale éveille les hameaux,
Tu cours chercher au loin pour tes crayons fidèles,
Ces châteaux dévastés, ces restes de tourelles,
Qui dominent la plaine ou pendent sur les eaux.

Oh ! reviens parmi nous : nos cœurs te redemandent ;
Nos acclamations, nos hommages t'attendent !
Viens parcourir encor ces bords hospitaliers :
Nous irons dans les champs saluer la nature,
Et, loin des bruits du monde, écouter le murmure
Des cascades fuyant le long des peupliers.

Accours donc, sans retard, sur ces heureux rivages :
Plus d'un manoir pour toi dans nos forêts sauvages
Cache sa tour brunie et ses étroits arceaux ;
Tandis que, vieux témoin des guerres féodales,
Crussol, qui de l'histoire éclaire les annales,
Avant de s'écrouler demande tes pinceaux.

M. Antonin de Sigoyer.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

Imité de Schiller.

« Mortels, partagez-vous la terre,
« Dit un jour le dieu du tonnerre;
« Régnez sur elle en liberté!
« Qu'elle vous serve d'héritage;
« Allez, je vous la donne, et qu'à votre partage
« Préside une franche équité. »

Tout s'agite à l'instant: la lutte se prépare;
L'industrieux mortel de l'univers s'empare;
La nature vaincue obéit à ses lois;
Le monde échut à l'homme, et l'homme échut aux rois;
Et depuis de longs jours était fait le partage,
Quand un poète arrive; il s'arrête affligé.
Il venait d'un lointain rivage;
Mais il venait trop tard: tout était partagé.

Aux pieds du roi du monde il prosterne sa tête:
« O mon père! dit-il, j'invoque ta pitié!
« Le plus cher de tes fils, ton ami, le poète
« Sera-t-il le seul oublié? »

« Pourquoi, répond le dieu, ce reproche sévère?

« En ce libre partage ai-je imposé ma loi?
« Et quand l'homme à son gré se divisa la terre,
« Où te trouvais-tu? — Près de toi.

« Je contemplais, grand dieu, ta splendeur infinie,
« Je contemplais des cieux la divine harmonie;
« Et tandis qu'échappant aux choses d'ici-bas,
« Vers toi volait mon âme, à ton aspect ravie,
« On me prenait ma part, et je ne le vis pas!
« — Je sais compatir à ta peine,
« Dit le dieu, mais ta plainte est vaine:
« La terre est occupée; elle n'est plus à moi,
« Mais je t'offre en retour ma céleste demeure.
« Viens frapper au ciel à toute heure,
« Et le ciel s'ouvrira pour toi. »

M. Léon Halevy.

LE HIBOU ET LE PAPILLON.

FABLE.

Après avoir changé quatre ou cinq fois de peau,
Et rongé, tout son soûl, les feuilles d'un ormeau,
Une chenille industrieuse
Venait de s'enfermer dans sa coque soyeuse,
Et dormait immobile au fond de son tombeau.
Don hibou l'avait aperçue,
Et n'ayant rien de mieux à faire dans son trou,
Sur cet événement d'une espèce inconnue,
Chaque jour notre sage, ou plutôt notre fou,
Raisonnait à perte de vue.
La chenille sans doute, à l'exemple du loir,
Fait des sommes forts longs, disait-il, j'ai l'espoir,
Qu'après une certaine époque,
Madame, un beau matin, sortira de sa coque.
Attendons. L'hiver vient; puis le mois des amours,
Et madame dormait toujours.
Mais voilà tout-à-coup qu'un papillon timide
Montre le bout du nez, sort de la chrysalide,
Et, déployant ses aîles couleur d'or,
S'essaie innocemment à prendre son essor.
— Arrêtez, papillon!... que je vous questionne!
Êtes-vous la même personne
Que je connus chenille, et qui dans ce tombeau

S'enferma de plein gré sur la fin de l'automne ?
Êtes-vous un être nouveau :
Jupiter dans votre cerveau
A-t-il placé l'intelligence ?
Avez-vous du passé quelque réminiscence ?
Le léger papillon, vous vous en doutez bien,
S'exerçait à voler, et ne répondait rien.
Du triste oiseau bientôt il quitta la masure,
Et vola dans les prés, guidé par la nature.
Notre hibou, tout interdit,
Le poursuit de ses cris. Va, papillon maudit,
Tu m'obliges peut-être en gardant le silence.
Sur toutes ces abstractions
Mon système était fait d'avance.
Ta réponse à mes questions
En eût dérangé l'ordonnance.

L'expérience, à chaque pas,
Pourrait résoudre maint problême ;
Mais quel philosophe, ici-bas,
Aime la vérité, pour la vérité même ?

M. Jauffret.

LA HARPE ÉOLIENNE.

Fragment d'un poème imité du russe de Jaukovsky.

Un soir que lasse enfin d'une inutile attente,
Seule avec sa douleur, Moïna gémissante,
Versait des pleurs amers;
Dans le calme profond des airs,
Du chêne agitant le feuillage,
Un vent subit effleure son visage.
Soudain, ô prodige! ô terreur!
(De ses sens abusés ce n'est point une erreur)
De la harpe silencieuse
S'échappe, en sons plaintifs, une voix douloureuse
Pareille au dernier cri qu'exhale de son sein
Le voyageur, dans la nuit ténébreuse,
Frappé par un lâche assassin.
De Moïna les cheveux se hérissent,
Sous son corps ses genoux fléchissent;
Elle chancelle, et sur le sol glacé,
Tombe comme un beau lys par le soc renversé.

La harpe de nouveau se réveille et soupire;
Ses sons aériens, à la terre étrangers,
Sont plus suaves, plus légers,
Que le murmure du zéphire

Dont le souffle amoureux berce une tendre fleur;
Moins douce, est pour le voyageur
D'une lointaine voix la mourante harmonie.
Ils se prolongent dans les airs,
Comme un écho des célestes concerts,
Comme les chants d'une autre vie.
La pauvre Moïna, dans son égarement,
Croit voir l'ombre d'Égill, tend les bras, et s'écrie :
« J'entends sa voix; c'est lui, c'est mon amant!
Quittant pour moi sa demeure immortelle,
A le rejoindre il m'invite, il m'appelle;
O toi que j'ai si long-temps attendu!
Je te revois enfin, tu m'es rendu!
Auprès de toi, sur ton léger nuage,
Viens m'emporter au palais de l'orage,
Viens, cher Égill, je te suis..... » A ces mots
Son cœur se brise, et de ses froids pavots
Déjà la mort a chargé sa paupière.
O Moïna! quand demain, ton vieux père,
Pour te donner le baiser du matin,
Te cherchera d'un regard incertain
Dans son palais désormais solitaire,
Sa fille, hélas! pour la première fois,
Ne viendra plus, accourant à sa voix!
De noirs soupçons alors l'âme éperdue,
Il marchera tremblant vers la forêt;
Mais tout-à-coup, quel douloureux objet
Près du torrent viendra frapper sa vue!
Sa fille, ô ciel! sur la terre étendue,

De sa rigueur, trop tard il gémira!
Et, sans appui pour sa songue vieillesse,
Long-temps encor, dans sa morne tristesse,
Les yeux en pleurs, Ordal répétera :
Elle n'est plus, la vierge de Selma!
Elle n'est plus!— Sur les cieux sans étoiles
Lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
Qu'un froid brouillard s'élève du torrent
Et se dissout en humide poussière,
Lorsque le vent du nord siffle dans la bruyère,
Que le dogue plaintif pousse un long hurlement,
Dans le vague des airs deux fantômes se glissent:
L'un vers l'autre penchés, ils semblent, couple heureux,
Tendrement s'enlacer de leurs bras amoureux;
Et du vieux chêne alors les feuilles qui frémissent,
De la harpe d'Égill les cordes qui gémissent,
Rendent encore un son triste et mélodieux!

M. Heguin de Guerle.

OSVIN,

OU

LE CHEVALIER, SA DAME ET SON CHIEN.

Au bon vieux temps vivait Osvin,
Brave chevalier de Neustrie.
Pour combattre le Sarrasin,
Il quitta son chien et sa mie.
« Adieu, Clémence, adieu, Médor:
D'Osvin gardez la souvenance: »
Puis, à l'ami de son enfance
Il remit ce double trésor.

Après les plus brillans exploits,
Il revit sa vieille tourelle.
De Médor ce n'est point la voix,
Disait-il: où donc est ma belle?
A chaque pas Osvin tremblait.
Mais vous serez surpris, peut-être;
Son chien avait changé de maître,
Et sa maîtresse l'attendait.

Avec pompe l'autel reçut
Les sermens du couple fidèle;
Mais Clémence un jour disparut

Et l'ami d'Osvin avec elle.
Le trait est noir, et l'on voit bien
Que de loin date l'aventure.
La foi de nos jours est plus sûre,
On n'est plus trahi par son chien.

Osvin accablé de douleur,
Mais toujours épris de Clémence,
Brûlait dans le fond de son cœur
De faire grâce à son offense.
Le ciel prit pitié de son sort,
Six mois après, son infidèle
Revint plus brillante et plus belle :
De regret son chien était mort.

M. Justin Gensoul.

LE CARDINAL ET SON MÉDECIN.

La fièvre, aux traits de feu, brûlait une Éminence;
Le médecin accourt pour en calmer l'ardeur :
— Ah! cher docteur, bien grande est ma souffrance;
Je souffre en vrai damné.—Quoi! déjà, monseigneur?

M. M****.

LES DEUX MOINEAUX.

Historien des animaux
Qui sur l'homme, parfois, l'emportent en sagesse,
J'ai connu jadis deux moineaux,
L'honneur de leur volage espèce,
Que partout, aux champs, l'on citait
Pour deux modèles de tendresse.
Ce couple fortuné jamais ne se quittait;
Le jour, aux dangers du voyage,
Dans les plaines de l'air ensemble ils s'exposaient,
Et la nuit, au même bocage,
Sur le même rameau, sous le même feuillage,
L'un près de l'autre ils reposaient
Ils faisaient honte aux tourterelles :
Chaque printemps, au même nid fidèles,
Nos deux moineaux, avec la même ardeur,
S'aimaient encor en dépit de leurs ailes.
Pour des moineaux, c'était trop de bonheur !
Un jour qu'ils se livraient à leur ardente ivresse,
Autour d'eux, un piége se dresse,
Les voilà pris aux rets d'un farouche oiseleur.
Qu'importe, direz-vous ! dans une étroite cage
Tous deux réunis désormais,
Ils béniront leur esclavage :
L'un de l'autre ils seront plus près !

Les instans sont si courts, le temps passe si vite,
Lorsque jamais on ne se quitte!...
Style de madrigal! Ici bas tout finit :
Oui, tout, le plaisir et la peine,
Et quand au bout d'une semaine
Nos deux moineaux se furent dit
Ce qu'ils se redisaient depuis leur tendre enfance,
A leur gazouillement succéda le silence.
Moins souvent on se caressa;
A travers les barreaux la froideur se glissa,
Et puis après l'indifférence,
Et puis l'ennui, si fatal à l'amour!
Ce fut par ce trouble-ménage
Qu'un bonheur si parfait, un jour,
Se voila du premier nuage.
Sur ses pas, la discorde aussitôt d'accourir :
Pour un grain de millet souvent l'on se querelle,
Et quand l'un veut chanter l'autre voudrait dormir....
Un jour de plus, dans leur prison cruelle
Nos deux moineaux vont se haïr.

Tel est le fruit de l'esclavage :
Plaisirs, bonheur, repos, gaîté,
Amour, de la plus belle cage
Tout fuit avec la liberté.

M. Naudet.

DURANDARD ET BÉLERME.

BALLADE.

Aux champs de Roncevaux, trahis par la victoire,
Sous le nombre accablés, mais tombant avec gloire,
Roland et ses guerriers ont trouvé le trépas :
Ils ne sont plus, ces preux, ornemens de la France !
Un seul, pour raconter leur vaillante défense,
Loin de ce lieu porte ses pas.

Du noble Durandard c'est l'écuyer fidèle ;
De son sang en ce jour il a payé son zèle,
Et même avec son chef il eût voulu mourir ;
Mais Durandard lui donne un douloureux message,
Et veut que son amante au moins reçoive un gage
De sa constance à la chérir.

« Ami, dit le héros, quand ses yeux vont s'éteindre,
Je saurais me soumettre au destin sans me plaindre,
Si je l'avais revue avant que d'expirer;
Si, lorsque dans la tombe il faut déjà descendre,
Ses larmes sur mon sein avaient pu se répandre !
Mais mourir, sans la voir pleurer !

Mourir, sans que ma main, sur son cœur se repose,
Sans avoir recueilli sur ses lèvres de rose

Un dérnier souvenir et le baiser d'adieu !
Mourir, sans respirer encor sa douce haleine,
Et sans l'entendre, hélas ! d'une voix incertaine,
Recommander mon âme à Dieu !

Voilà ce qui surtout aigrit mon infortune :
Dans ces derniers momens le doute m'importune ;
J'aurais de sa douleur besoin d'être témoin,
De lire dans les yeux de ma belle maîtresse
Que nul autre que moi n'obtiendra sa tendresse :
Mais d'elle, hélas ! mourir si loin !

Destin trop rigoureux ! Elle ne pourra même
D'un monument funèbre, honorer ce qu'elle aime !
Ses pleurs ne pourront point couler sur mon cercueil !
Oh ! qu'il m'eût été doux, alors que je succombe,
De songer qu'elle aurait chaque jour à ma tombe
Accordé ces marques de deuil !

Puisque ma cendre aux vents doit être abandonnée,
Quand tu lui conteras ma triste destinée,
En ces mains promets-moi de remettre mon cœur ;
Dis-lui qu'à ses sermens fier de rester fidèle,
Jusqu'à sa dernière heure il a battu pour elle,
Pour la patrie et pour l'honneur.

Que du fond de l'abîme aux yeux de mon amante
Ce symbole sacré toujours me représente ;
De la constance enfin qu'il lui fasse une loi.

Oui, j'en crois sa tendresse, à l'aspect de ce gage,
De tout autre mortel elle fuira l'hommage.
Qui pourrait l'aimer comme moi?

Tels sont les derniers mots du guerrier magnanime;
L'impitoyable mort a saisi sa victime;
Mais l'écuyer fidèle obéit à ses vœux;
De sa mission sainte il accomplit le terme,
Et bientôt dans les mains de la triste Bélerme
Remet le dépôt douloureux.

Infortunée, hélas! de ses yeux pleins de charmes
Jaillit à cette vue une source de larmes;
Et la chronique même a consacré le bruit
Que dépouillée enfin de sa forme mortelle,
Pour rappeler ses pleurs, il ne resta rien d'elle
Qu'un ruisseau qui sous l'herbe fuit!

M. Henri Faber.

RENDEZ-LE MOI.

De votre humeur vive et légère
Suivez l'inconstance et l'ardeur,
Et du cœur d'une autre bergère
Chassez la paix et le bonheur.
La paix! Vous me l'avez ravie
Lorsque je vous donnai ma foi.
Ce repos, qui charmait ma vie,
Rendez-le moi!

Combien aujourd'hui je regrette
Ces petits riens, ces dons charmans,
Trésors d'une flamme discrète,
Douce éloquence des amans.
Et cet aveu, si vrai, si tendre,
Qui fut le gage de ma foi,
Pourquoi le laissé-je surprendre?
Rendez-le moi!

Puisqu'ailleurs votre cœur s'engage,
Ainsi que vous je dois changer,
Car je puis, sans être volage,
Faire choix d'un autre berger.
Sans vous, ingrat, jamais personne
De mon cœur n'eût reçu la foi;
Mais, puisqu'il faut que je le donne,
Rendez-le moi!

M. A. Romagnesi.

LA JEUNE MOURANTE.

ÉLÉGIE

COURONNÉE, LE 3 MAI 1827, PAR L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX.

.... Elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.
MALHERBE.

Mai reparaît : les fleurs, sur leurs tiges légères,
Ouvrent leur sein vermeil aux larmes du matin ;
Et les bergers, au son du chalumeau lointain,
Reprennent à l'envi leurs danses bocagères.

Les bosquets dépouillés par l'automne orageux,
Les vallons que la brume, aux longs mois des tempêtes,
Couvrait du blanc tapis de ses flocons neigeux,
Ont déjà revêtu leur parure de fêtes.
L'acacia doré, les lilas verdoyans,
Balançant dans les airs leurs bouquets ondoyans,
A ses chants printaniers invitent Philomèle ;
Les jasmins parfumés brillent d'un frais éclat ;
Et, fier de sa pourpre nouvelle,
L'insecte diapré, dans son vol infidèle,
De la rose, en passant, effleure l'incarnat.

Sur la mousse des bois, l'abeille diligente
Ravit au serpolet un suc délicieux,
Et revient, sous le faix d'un butin précieux,
Rendre ses doux trésors à la ruche indigente.

Tout renaît, et moi seule, en proie à mes douleurs,
Je languis et m'éteins, faible et décolorée;
Tout à ce beau printemps sourit dans la contrée,
Et mon lit, nuit et jour, est baigné de mes pleurs.

Et cependant ma mère, en la cité prochaine,
Aux jours où dans nos bois l'aquilon se déchaîne
Et fait tourbillonner la feuille des ormeaux,
Souvent me répétait que l'air pur des hameaux,
Quand aux feux du soleil reverdirait le chêne,
De ma longue insomnie adoucirait les maux.

Sur le penchant de la colline,
Offrant aux villageois son ombrage agrandi,
Le chêne, aux bras noueux, a déjà reverdi;
La rose a retrouvé sa fraîcheur purpurine;
Et, plus brûlant cent fois que le vent du midi,
Le même feu toujours dévore ma poitrine;
Toujours, malgré les soins si doux et si touchans,
Qu'en dérobant ses pleurs à mes peines amères,
Prodigue à mes tourmens la plus tendre des mères,
La fièvre aux noirs accès, aux poisons desséchans,
M'assiége, et semble encore, au milieu de ces champs,
Hâter, en dissipant de trop vaines chimères,

Le vol précipité de mes jours éphémères.
De mes doigts affaiblis mes crayons échappés
Ne reproduisent plus les rians paysages ;
Tout m'aigrit et m'afflige, et par d'affreux présages,
D'un invincible effroi mes esprits sont frappés.
La lyre, aux sons plaintifs, résonne, harmonieuse ;
Mais, dès long-temps, pour moi la lyre est sans douceur :
Ma sœur y vient mêler sa voix mélodieuse,
Et je reste insensible aux doux chants de ma sœur ;
Et bientôt, sur ma couche où je tombe oppressée,
Les songes délirans altèrent ma raison,
Qui, par degré, s'éteint et se voile éclipsée.
Comme un soleil mourant au fond de l'horizon.

Se peut-il que, si jeune encore,
Quand je rêvais un sort si beau,
De mes jours, qu'un long mal dévore,
Pâlisse déjà le flambeau ?
Oui, je le sens à mes souffrances,
De mes frivoles espérances
Le prisme enchanteur est brisé ;
Et mon âme s'envole errante,
Pareille à la flamme expirante
Dont l'aliment est épuisé.

Le front paré de fleurs, ô mes jeunes amies,
De mes derniers instans venez charmer le cours !
Mon délire assoupi, mes douleurs endormies,
De vos gais entretiens implorent le secours :

Venez ! il est si doux de revoir ce qu'on aime !
Une langueur mortelle enchaîne ici mes pas ;
Venez, et quand je touche à mon heure suprême,
Trompez-moi, dites-moi que je ne mourrai pas :
Pour ma mère et pour vous j'eusse aimé tant la vie !...
Mais, hélas ! à mon cœur l'espérance est ravie,
Et des illusions le prestige effacé
A peine laisse encor, dans mon âme plaintive,
De nos jeux innocens, de mon bonheur passé,
Un faible souvenir, une ombre fugitive.
Vous ne me verrez plus, dès le réveil du jour,
Guider vos pas errans sous la feuillée humide,
Ni, muette, écouter, dans les bois d'alentour,
Les chants mélodieux du rossignol timide ;
Je n'irai plus, au bord des limpides ruisseaux,
Sous les yeux d'une mère éperdûment chérie,
Moissonner, en jouant, les fleurs de la prairie,
Ni, vaguement émue au murmure des eaux,
De brillantes erreurs nourrir ma rêverie.
Je passe inaperçue, et mes rians desseins
Se sont évanouis, plus rapides encore
Que la molle vapeur qui, des côteaux voisins,
S'élève et disparaît au retour de l'aurore.

Mais, que dis-je ? est-ce à moi de songer au plaisir,
D'arrêter ma pensée à des scènes mondaines,
Moi, que la mort demain peut-être va saisir,
Et qui frissonne, en proie à des terreurs soudaines ?
Non ! du faible lien qui m'attache en ces lieux

Mon cœur désabusé chaque jour se dégagé:
Trop long-temps égarée en ce monde orgueilleux,
Du céleste avenir j'ai compromis le gage.
Le ciel! voilà le but où mes vœux désormais
S'adressent avec confiance:
Mon Dieu, ce Dieu clément, repoussa-t-il jamais
Le cœur religieux qu'épura sa croyance?

O vous que je chéris dès mes plus jeunes ans,
Compagnes au front chaste, aux suaves accens,
Au seuil resplendissant des chapelles antiques,
Allez, pour votre sœur, chanter les saints cantiques!
Que l'hymne des agonisans
Retentisse aujourd'hui sous les voûtes gothiques!
Du sauveur des humains, dont j'adore la loi,
Dans son temple, en mon nom, célébrez les louanges;
Par vos pieux concerts intercédez pour moi
Auprès de la reine des anges!
Et lorsque, doux tribut d'un cœur pur et fervent,
Montera vers le ciel l'efficace prière,
Mon âme, franchissant la terrestre barrière,
La suivra triomphante au sein du Dieu vivant.

Et toi, ma mère, et toi, dont la main consolante
A tant de fois offert à ma lèvre brûlante
Ces breuvages amers, ces sucs rafraîchissans,
Qu'une flamme indomptable a rendus impuissans,
Sur mon cœur défaillant, ah! viens que je te presse!
Laisse-moi savourer ces doux baisers d'adieu!

Mon terme est arrivé, cède à mon dernier vœu !
Viens !... avant que je meure, encore une caresse !
Bénis-moi !... Sur ta fille, au pied de cette croix,
Appelle du Très-Haut la grâce révérée,
Comme au jour où j'allai, pour la première fois,
M'asseoir, en l'invoquant, à la table sacrée.
Ne tourne plus vers moi ce regard abattu ;
D'inutiles regrets mon destin te dispense ;
Ce jour est moins affreux, moins triste qu'on ne pense :
Ne m'as-tu pas appris à chérir la vertu ?
Eh bien ! j'en vais chercher la douce récompense.
Ma sœur du moins te reste, et ton âme aujourd'hui
Doit pour elle abjurer ces mortelles alarmes :
Dans ce monde où mes yeux ont versé tant de larmes,
Sa craintive innocence a besoin d'un appui.
Éclaire sa raison, protége sa faiblesse ;
Et, quand je vais subir l'inévitable loi,
Puisse-t-elle ici bas, plus heureuse que moi,
Long-temps consoler ta vieillesse !
Vers la religion, source de nos beaux jours,
Que son cœur vertueux prenne un élan sublime !...
L'instant fatal approche... Adieu ! c'est pour toujours !...
Pour toujours !... Qu'ai-je dit? Ah! ce doute est un crime!
Ma mère, j'en conçois l'espoir délicieux,
Au-delà du cercueil il est une autre vie ;
A ses banquets divins l'Éternel me convie :
Nous nous reverrons dans les cieux.

M. Auguste Moufle.

A NISA.

MARINE POÉTIQUE.

Devant les flèches de l'éclair,
O Nisa! vois-tu sur la mer
Voler ces barques inclinées?
Vois-tu, vers l'humble toit qu'habite ton amant,
Avec quel sourd mugissement
Les tempêtes du ciel s'avancent déchaînées?
Au détour du rocher, dans l'ombre, aperçois-tu
Ce vaisseau démâté qu'un sort fatal entraîne,
Et qui, des vents toujours battu,
Contre ces noirs écueils vient briser sa carène?
Dernier espoir des marins consternés,
Entends-tu le bronze qui gronde,
Et les rugissemens de la vague profonde
Où luttent ces infortunés?
Eh! bien, Nisa, lorsqu'à ma vue
D'un rival détesté tu reçois les aveux;
Lorsque, me déchirant d'une atteinte imprévue,
Tu souris tendrement à l'ardeur de ses vœux;
Crois-moi, ce ciel en feu tourmenté par l'orage,
Ces récifs menaçans, ces horreurs du naufrage,
Cette mer, où des vents triomphe le pouvoir,
Tout cela n'est encor qu'une imparfaite image

Des projets qu'enfante ma rage,
Et que nourrit mon désespoir.
Fatigué de mes destinées,
Oh! combien je voudrais, dans cet affreux moment,
Insensible jouet du perfide élément,
Suivre le flot qui roule et court en écumant
Sur ces grèves abandonnées!

Mais enfin si ton cœur, par un reste d'égard,
Semble touché de ma souffrance;
Si, d'une voix plus tendre ou d'un plus doux regard,
Tu daignes relever ma timide espérance;
Alors je l'avouerai; moins heureux mille fois
Est le navigateur qui, touchant au rivage,
A soudain reconnu les vallons et les bois,
Délices de son premier âge.
Faible captif, crédule amant,
Sur la foi d'un nouveau serment,
Je brave des douleurs nouvelles:
A l'aspect d'un ciel plus clément,
Ma nef a déployé ses ailes;
Et vers la rive où tu m'appelles,
Chaque jour mes rames fidèles
Guident mon fol empressement.
Ainsi le ramier du bocage,
Trompé par un ciel de saphirs,
S'élance au-devant des zéphirs,
Et ne redoute plus l'orage.

M. Edmond Géraud.

LE DOUBLE MARCHÉ,

OU L'ORIGINE DU MOT : *Se donner au diable.*

CONTE IMITÉ DU RUSSE.

Nicaise aimait la gentille Nanette,
Et ne pouvait obtenir en retour
Que la haine la plus complète.
C'est un cruel mal que l'amour,
Surtout lorsqu'on est seul à ressentir sa peine!
Nicaise soupirait, se plaignait nuit et jour,
Sans pouvoir toutefois adoucir l'inhumaine.
Épuisé de soupirs, ayant perdu l'espoir
De la rendre un jour plus traitable,
De dépit, le voilà qui s'avise un beau soir,
De se donner au diable.

Le diable aussitôt apparaît,
Et lui dit : « Que veux-tu? je suis à ton service :
Fais-moi de ta personne un entier sacrifice. »
Nicaise eut peur d'abord; bientôt il se remet,
Et répond : « Je consens à ce que tu proposes,
Et pour deux ans je veux bien être à toi,
Mais il faut bien faire les chôses;
Voici comment tu peux t'acquitter envers moi :

Depuis long-temps j'aime une belle ;
Mais je n'ai pu, jusqu'à ce jour,
Obtenir le moindre retour :
A mes vœux rends-la moins rebelle. »
Sans marchander, le diable accepta le marché,
Sûr d'en faire bientôt un autre avec Nicaise.
« Touche-là » lui dit-il; et, quand il eut touché,
Le diable disparut : ce dont l'amant fut aise.

Le lendemain Nanette l'écouta,
Lorsqu'il vint lui peindre sa flamme;
Il proposa sa main, la belle l'accepta;
Au bout de quelques jours, elle devint sa femme,
Et Nicaise se vit au comble de ses vœux.
Mais hélas! le bonheur n'est point fait pour les hommes!
Ou plutôt, tous tant que nous sommes,
Nous ne savons pas être heureux.

Nicaise, tout-à-coup, cessa d'être amoureux.
Il ne vit plus alors dans sa chère Nanette
Qu'un vrai tyran, une adroite coquette
Qui voulait tout soumettre, autour d'elle, à ses lois.
Il appelle le diable une seconde fois,
Et celui-ci, se doutant de la chose,
Accourt aussitôt à sa voix.
« Eh bien! dit-il, feignant d'en ignorer la cause,
Pourquoi m'appelles-tu? t'ai-je point satisfait?
Que trop, pour mon malheur! répond le pauvre sire,
Et maintenant, plus que je ne puis dire,
A notre marché j'ai regret.

Tu m'as rendu vraiment un bien mauvais service !
Mais, tiens, reprends ma femme ; et, pour ce bon office,
Je me donne à toi tout-à-fait.»

M. E. Hérreau.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

FABLE INÉDITE.

Explique-moi, disait Pomone
A la déesse du printemps,
Pourquoi l'homme, comblé de mes plus doux présens,
Dès que, chassant l'été, je ramène l'automne,
A la tristesse s'abandonne,
Tandis qu'à ton retour il renaît au plaisir ?
Ce mystère dont tu t'étonnes,
Se peut, lui répond Flore, aisément éclaircir :
Moi, je promets, et toi tu donnes,
Et, pour l'homme, espérer, c'est bien mieux que jouir.

M. Grenus.

LE SIÉGE DE GERGOVIA,

OU

LA LIBERTÉ DES GAULES.

ODE.

Averniqne ausi se dicere fratres
Sanguine ab Iliaco populi!
LUCAIN, *Pharsale*, livre 1.

TRISTE Gergovia! lieu de froid et de guerre (1),
Sur ton sommet, battu de la neige et des vents,
Un cri s'est fait entendre.... et de la Gaule entière
Soudain ont accouru les robustes enfans.

Les ennemis sont là; César est à leur tête.
De l'ardent météore on a vu le signal (2).
Un bruit confus, un bruit, semblable à la tempête,
Présage qu'aux Romains ce jour sera fatal.

(1) Signification propre du nom celtique *Gher-Ghot-bit*, dont on a fait Gergovia.

(2) Les Gaulois s'avertissaient de leurs dangers respectifs, et appelaient à leur secours, en allumant, durant la nuit, des feux sur les montagnes. C'est ainsi que les Grecs annoncèrent leur victoire au siége de Troie.

Au sein de la forêt antique et révérée,
Lieu terrible.... lieu saint aux yeux des immortels.
Un homme..... un prêtre, armé de la hache sacrée,!
Frappe, et de sang humain arrose leurs autels.

La flamme du bucher dévore la victime;
Des chants, d'horribles chants s'élèvent jusqu'aux cieux.
Mais calme en sa fureur, par le meurtre et le crime
Le druide insensé croit désarmer les dieux.

Dans ce cœur palpitant, dans ces vives entrailles,
Il cherche à démêler l'avenir incertain;
Et se croit assuré que le sort des batailles
Est tracé dans le sang qui coule sous sa main.

Il y voit le succès; d'une voix forte il crie:
« Aux vautours dévorans les Romains sont promis
Noble Gergovia, rempart de la patrie,
Que peuvent contre toi tes nombreux ennemis!

Fils de la liberté, songez de quel outrage
Voudrait vous abreuver un vainqueur inhumain!
Femmes, enfans, vieillards, traînés en esclavage,
Se verraient partagés ainsi qu'un vil butin.

Les périls sont pour vous, pour vous sera la gloire.
Allez, Gaulois, marchez et maîtrisez le sort!
Apprenez que le ciel accorde la victoire
A qui veut fermement la victoire ou la mort. »

Il dit : et les Gaulois, en agitant leurs armes,
De vaincre ou de mourir répètent le serment.
A vos mères, Romains, vous coûterez des larmes!
L'Allier teindra ses flots des flots de votre sang.

Il faut élire un chef : de la Gaule assemblée
Les suffrages long-tems ne sont pas indécis :
L'espérance s'accroît, l'audace est redoublée
Au nom, à ce grand nom de Vercingentoris.

Auvergne, c'est ton roi! c'est lui, qui du Véhaune
Traversant les déserts hérissés de frimas,
Et gravissant leurs monts, étendit jusqu'au Rhône,
La gloire de son nom, la trace de ses pas.

Ses jeux sont les périls, son oracle est le glaive:
C'est ainsi que son cœur explique le destin;
Le Gaulois l'a compris : le fier Gaulois se lève,
Et le fer des combats étincelle en sa main.

César veille; déjà pour gravir les murailles
Il a fait approcher ses nombreux bataillons.
Jour affreux! où les morts, privés de funérailles,
Seront, comme l'épi, couchés sur les sillons.

Il donne l'ordre : « Allez, volez à la victoire!
« Vous combattez pour Rome et vous suivez César :
« César qui vous est cher, César fils de la gloire!
« Il traînera les rois enchaînés à son char!

Comme on voit en hiver, quand la terre est couverte
De son âpre manteau de neige et de frimas,
Se débattre, à grand bruit, dans la plaine déserte,
Ces hôtes que le nord vomit sur nos climats :

Le ciel en est ému, le jour devient plus sombre :
Ils remplissent les airs de leurs cris discordans,
En vain on tenterait d'en connaître le nombre,
On dirait comme un crêpe étendu sur nos champs.

Telle on voit des Romains la généreuse élite
Pour tenter les hasards fièrement s'avancer.
Au-devant des périls chacun se précipite;
La fortune un moment a paru balancer.

Sous les yeux de César, Crassus part et s'élance;
Dans sa course rapide il atteint le rempart.
Mais le fer du Gaulois punit son insolence :
Il expire en criant : « Vivent Rome et César! »

Bientôt, de toutes parts, on se heurte, on se presse.
Assiégeans, assiégés, dans ces momens d'horreur,
Unissent à l'envi le courage et l'adresse;
Même audace partout, partout même fureur.

Quand soudain, au milieu de l'horrible mêlée
Une femme apparaît, les yeux étincelans,
Un glaive à ses côtés, et pâle, échevelée,
De la Gaule, en ces mots, exhorte les enfans :

« Gaulois ! c'est Helléda !..... Je suis la druidesse
A qui de l'avenir les secrets sont connus !
Oui, vous serez vainqueurs ! comptez sur ma promesse :
Oui, vous triompherez !.... mais je ne serai plus ! »

Elle dit, et d'un cœur haletant de furie,
D'un courage indomptable et d'un bras inhumain,
Sans pousser un soupir, sans regretter la vie,
Elle tire le glaive et le plonge en son sein.

A ce spectacle affreux les Gaulois applaudissent :
Par mille et mille cris dans les airs élancés,
Le présage est reçu : les Romains en pâlissent,
Et devant ce prodige ils demeurent glacés.

César s'en aperçoit ; il hésite, il balance :
Le feu de la colère éclate sur son front.
Enfin il se retire ; et la nuit qui s'avance
De sa fuite du moins va dérober l'affront.

Le jour a reparu ; mais de l'aigle romaine
On ne voit plus flotter le signe redouté :
Et parmi les Gaulois, des monts jusqu'à la plaine
Un seul cri retentit, liberté ! liberté !

M. Talairat.

LE MARIN ET LE LABOUREUR.

LE MARIN.

Honneur au mortel intrépide,
Qui, poussé par l'autan rapide,
Court chercher des climats nouveaux !
Tandis qu'un pâtre mercenaire
Tristement sillonne la terre,
Gaîment il sillonne les eaux.

LE LABOUREUR.

Heureux le mortel sans envie,
Qui voit en paix couler sa vie
Sous le chaume de ses aïeux !
Aux flots orageux de Neptune
Il ne livre point sa fortune :
L'obscurité comble ses vœux.

LE MARIN.

Gloire à celui qui, dans l'orage,
Sourit à l'horreur du naufrage
Sur l'abîme grondant des mers.
Bercé par le bruit des tempêtes,
Il entonne l'hymne des fêtes
Au feu livide des éclairs.

LE LABOUREUR.

Heureux qui dès l'aube s'éveille,
Et semblable à l'active abeille,
Suit son laborieux destin.
Plus heureux qui, dans sa chaumière,
Accueille l'errante misère
De l'aveugle et de l'orphelin.

LE MARIN.

Gloire au fils du liquide empire;
Libre comme l'air qu'il respire,
Ses désirs sont ses seules lois.
Partout il étend sa puissance,
Et sa superbe indépendance
Brave la colère des rois.

LE LABOUREUR.

Repos à l'enfant du village,
Dont jamais le noble courage
Par le mépris n'est abattu.
De son front la sueur l'inonde,
Mais il sait qu'il nourrit le monde;
Cet espoir soutient sa vertu.

LE MARIN.

Si la patrie a dit: Vengeance!
Prêt à mourir pour sa défense,

Quittant les délices du port,
Le marin vole : avec sa foudre
Il réduit les villes en poudre :
Alger, tu t'en souviens encor !....

LE LABOUREUR.

Le soc peut se changer en glaive.
Mais c'est Dieu dont la main élève,
Frappe et guérit les nations.
On dit qu'autrefois l'Angleterre
Vit, par la main d'une bergère,
Anéantir ses bataillons.

LE MARIN.

Frappé d'une mort glorieuse,
L'enfant de la plaine orageuse
N'a pas vu son jour le plus beau.
L'onde qui porta son vaisseau
Devient sa dernière demeure ;
Et long-temps l'airain qui le pleure
Mugit sur l'humide tombeau.

LE LABOUREUR.

Celui-là qui vit sa journée
A tous les travaux condamnée
Doit-il redouter le sommeil ?
Lorsque vient son dernier soleil,

Content de sa longue carrière,
Il va reposer sa poussière
Dans l'espérance du réveil.

M. L. Raymond du Doré.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

FABLE IMITÉE DE LESSING.

Tu ne chantes jamais qu'à l'ombre d'un feuillage,
Dit un jour l'alouette à l'Amphion des bois;
Il faut un champ plus vaste à ta brillante voix
Et tes concerts en plairont davantage.
Imite-moi; je prends mon vol,
Et gazouillant toujours je me perds dans la nue.
Ne voles-tu si haut, répond le rossignol,
Que pour n'être pas entendue?

La leçon vous regarde, auteurs dont le phébus
N'est qu'un choix orgueilleux de termes emphatiques;
Dans vos transports anti-lyriques,
Vous vous guindez si haut qu'on ne vous entend plus.

M. Agniel.

TRADUCTION D'UN SONNET DE ZAPPI.

A l'âge où, dans nos champs, je n'atteignais qu'à peine
De mon front ingénu le front de mes agneaux,
J'aimais déjà Chloris, Chloris, de nos hameaux,
A mes regards charmés, la merveille et la reine.

Assis près d'elle un jour, mon cœur, par un soupir,
Lui révéla des feux que j'ignorais moi-même,
Des feux que n'avait point éveillé le désir.
Sur mes lèvres alors, ô volupté suprême!
Sa bouche déposa le baiser le plus doux;
Puis elle dit: un jour tu sauras comme on aime;
Un jour tu connaîtras l'Amour et son courroux!

Sa voix de mon destin fut le triste présage.
Bientôt son jeune cœur répondit à l'hommage
D'un berger que ses yeux voyaient se consumer;
Et cependant, hélas! je parvins à cet âge
Où, malgré ses efforts, tout mortel doit aimer,
Où du malheur d'aimer je fis l'apprentissage.

Tout entière à l'objet qui la sut attendrir,
Chloris est insensible au feu qui me dévore:
Elle a de mon amour perdu le souvenir,
Et moi, de son baiser je me souviens encore.

M. F. Em. di Pietro.

LE LOUP ET L'ANE.

FABLE.

A l'ombre de la nuit, protectrice des crimes,
Un loup faisait sa ronde. Il cherchait des victimes.
Ce loup rencontre un âne. — Alte-là! Pour le coup,
Je t'arrête par droit d'aubaine.
Un âne libertin, qui de nuit se promène,
Mérite de tomber dans la gueule du loup.
— Je le sais, répond l'autre, et j'ai l'âme ravie
De vous trouver ici: mourir est mon envie.
Heureux, en expirant, d'assouvir votre faim,
Je quitterai gaîment le monde; car, enfin,
Quelle est de mes pareils ici-bas l'existence?
Des peines, des travaux sans fin,
Et des coups de bâton pour toute récompense.
La mort est préférable à mon affreux destin.
Depuis long-temps, comme un service,
Je la réclame; et si j'ai, cette nuit,
Par un innocent artifice,
Du logis déserté sans bruit,
C'était pour mettre un terme au malheur qui me suit,
Et pour m'aller jeter au fond d'un précipice.
Remplissez donc ici mon plus ardent souhait.

— J'aime, reprit le loup, que ton destin te pèse,
Et que tu meures sans regret.
— Un seul mot, seigneur, s'il vous plaît.
Pour me manger plus à votre aise,
Ne feriez-vous pas bien d'entrer dans la forêt?
Nous sommes sur la route; on pourrait vous surprendre.
Le service important que vous allez me rendre
Exige un lieu secret. Si c'est votre plaisir,
Par ce brin de licou, que vous pouvez saisir,
Conduisez-moi plus loin; je vous suivrai sans peine.
— Eh bien! soit; pénétrons dans la forêt prochaine.
Je la connais fort peu; mais je me fie à toi,
Rassuré par ta bonne foi.
Le loup, le roussin d'Arcadie,
Marchent alors de compagnie;
Ils allaient parlant, devisant,
Et l'âne faisait le plaisant:
Ce qui n'est pas très-ordinaire.
Arrivés, à la fin, au détour d'un vallon,
Le loup dit: Trève ici de conversation!
N'allons pas plus avant! dépêchons notre affaire!
Pour réponse, à l'instant, l'âne se met à braire.
— Qu'est-ce donc, dit le loup, peut-on braire aussi fort?
— Ne vous effrayez pas; c'est ma chanson de mort.
Je suis un âne romantique,
Et je fais aux échos mes adieux en musique.
Le roussin savait bien, en s'exprimant ainsi,
Que son inquiétude allait avoir un terme.
Il s'était, par bonheur, rapproché de la ferme.

Dès qu'on l'entendît braire, on cria : Le voici !
Pluton, Proserpine, Cerbère,
Jettent l'alarme au loin, répondent à sa voix.
Les valets du fermier sortent tous à la fois.
Sire loup n'eut plus rien à faire
Qu'à se perdre à jeun dans les bois.

Cet âne montra du génie ;
Et convenez que bien lui prit.
Le soin de conserver sa vie
Au plus sot donne de l'esprit.

M. Jauffret.

ÉPIGRAMME.

IMITATION DE PRIOR.

Du mal dont Lubin souffre, il n'est seul à gémir ;
Dame Gertrude en est en peine.
Tous deux ont leurs raisons : Lubin craint d'en mourir,
Sa femme craint qu'il n'en revienne.

M. E. Hérrau.

ODE

A M. A. L. qui, en sortant du séminaire, allait passer les vacances dans sa famille.

Loin du séjour ordinaire,
Du jeûne et de l'oraison,
Séjour nommé séminaire,
Et qu'on peut nommer prison,
Loin du pieux esclavage
Qui dut gêner tes désirs,
Abbé, dis-moi quel usage,
En ton modeste village,
Tu fais de tes doux loisirs?

Ces jours, ces loisirs utiles,
Sont-ils souvent consacrés
A des visites futiles
Chez de nonchalans curés?
Vas-tu, parasite aimable,
Chez les riches du canton,
Passer, d'un air agréable,
De la gêne de leur table
A l'ennui de leur salon.

Un plaisir aussi frivole
Pour toi serait sans appas:
Tu sais que le temps s'envole
Sans revenir sur ses pas,
Et que, dans la solitude,
Ami de l'antiquité,
Le sage, au sein de l'étude,
Se fait la douce habitude
De puiser la volupté.

Loin des sots et de l'envie,
Libre de soins et d'erreurs,
Sur le chemin de la vie
Jette en passant quelques fleurs,
Et, parfois quittant la trace
De Socrate et de Zénon,
Va respirer avec grâce
Les myrthes du vif Horace
Et du vieil Anacréon.

La véritable Sagesse
Dans leurs aimables chansons
Donne avec délicatesse
Ses attrayantes leçons,
Et, de la mélancolie
Dépouillant l'air sérieux,
Sous les traits de la Folie,
Moins sévère et plus jolie,
Plaît davantage à nos yeux.

Pauvre, hélas ! en vrais grands hommes,
Riche en heureux traducteurs,
Le siècle même où nous sommes
Offre quelques beaux auteurs;
Ceux que des routes nouvelles
N'ont jamais trop éblouis,
Disciples toujours fidèles
Aux judicieux modèles
Du beau siècle de Louis.

Oui, lis et relis sans cesse
Ce noble fils d'Apollon;
Qui, dès sa tendre jeunesse
Admis au sacré vallon,
A sur l'une et l'autre scène
Cueilli des lauriers vainqueurs,
Et de l'antique Melpomène
Évoque aux bords de la Seine
Les héroïques douleurs.

Si parfois ton goût désire
Un genre vif et léger,
Accorde un juste sourire
Au modeste Béranger.
Tantôt gai, tantôt sublime,
Il chante sur plus d'un ton,
Et, selon ce qu'il exprime,
Avec succès il anime
La lyre ou le mirliton.

Mais à ce noble exercice
Tu peux mêler à propos
La tranquillité propice
D'un voluptueux repos ;
Soit que de l'onde limpide
Tu soulèves mollement,
L'anguille ou la truite avide
Que de l'hameçon perfide
Ta main détache gaîment ;

Soit qu'en ton joli parterre,
Peint des plus vives couleurs,
Ta main d'une eau salutaire
Arrose le sein des fleurs ;
Soit qu'une troupe choisie
D'amis gais et paresseux,
Dans une secrète orgie,
Boive avec toi l'ambroisie
De quelque bon vin mousseux !

M. V. Darthenay.

ÉLÉGIE.

Viens avec moi sous ces ombrages frais ;
L'air est brûlant, viens, ô ma douce amie !
Vois comme le zéphir, hôte de la prairie,
Balance mollement ces feuillages épais !
Ce ruisseau, dans son cours si pur et si paisible,
Invite à soupirer sur ses bords enchantés ;
Le murmure léger de ses flots argentés
A l'attendrissement dispose un cœur sensible.
Le mystère se plaît dans ces antres secrets :
Ici, le sentiment naît de la rêverie ;
Et du charme touchant de la mélancolie
L'âme sensible et tendre y nourrit ses regrets.
Que ne puis-je en ces lieux, témoins de mon ivresse,
Vivre, vieillir, mourir auprès de ma maîtresse !
Appuyé sur son cœur à mes derniers momens,
Comme un souffle léger s'exhalerait ma vie ;
Et suspendue à peine à sa bouche jolie,
Mon âme irait se perdre en ses embrassemens,
Telle que, sur le sein de la jeune bergère,
Se décolore au soir la fleur qui lui fut chère.
Toi, les cheveux épars, en longs habits de deuil,
Sur ces bords fortunés déposant mon cercueil,
Tu viendrais, Élisa, pour consoler mon ombre,
Dire au jour tes chagrins, les dire à la nuit sombre.

Mais pourquoi s'affliger ! Qui peut vaincre la mort?
Tant qu'il reste un beau jour, rendons grâces au sort.

M. Talairat.

LA CONFIDENCE RÉCIPROQUE.

Lucas voulant épouser Madeleine,
Exigeait d'elle, avant le sacrement,
Un doux baiser, pour avoir seulement
De son amour une preuve certaine.
Elle tint bon et refusa tout net.
Qu'arriva-t-il? Le mariage fait,
Lucas lui dit : J'en jure sur mon âme!
Si tu l'avais accordé, l'autre jour,
A mes désirs ce doux baiser d'amour,
Je ne t'aurais jamais prise pour femme.
Oh! grand merci, Lucas, de ton aveu,
Réplique lors la naïve épousée :
N'étais si sotte, oui-dà, car à ce jeu
J'avais été trop souvent abusée.

M. P. R. de Chalons-sur-Saône.

A UN AMI,

Pour l'engager à ne pas s'effrayer de l'avenir.

D'où vient cet air sombre et rêveur
Que j'aperçois sur ton visage?
As-tu souffert quelque dommage?
Ton nom n'est-il plus en faveur?
Ou bien ton éternel docteur,
Dont la langue si bien s'exprime
Sur le grec et sur le latin,
A-t-il ordonné ce matin,
Qu'il fallait te mettre au régime?
Non; ton corps est robuste et sain,
Tes affaires sont en bon train,
Et d'un peuple volage et vain
Tu conserves toujours l'estime.
Qu'as-tu donc? Réponds, car enfin
On n'eut jamais si pauvre mine.
Tu ne dis mot? Je te devine.
Le sort te traite avec douceur,
Tu lui dois mainte jouissance;
Mais tu redoutes l'inconstance
De ce dieu bizarre et trompeur,
Qui souvent, à la moindre humeur,
Se venge, et même avec rigueur,

Des objets de sa complaisance;
Et, pour éloigner ce malheur,
Tu t'en affliges par avance.
Ainsi, grâce à ta prévoyance,
Te voilà plus infortuné
Qu'un malheureux dans l'indigence.
Il lui reste au moins l'espérance,
Quand tu n'as, toi, dans ta souffrance,
Qu'un avenir empoisonné.

Oh! pour moi, combien je préfère
Ces animaux insoucians,
Qui, de l'avenir ignorans,
Du présent font leur seule affaire!
A peine les feux du printemps
Ont-ils ranimé la nature,
Vous les voyez courir aux champs,
Errer et paître à l'aventure,
Se livrant à tous leurs penchans,
Sans frein, sans règle et sans mesure,
Malgré maint et maint accident,
Le lendemain, avant l'aurore,
Dans ces lieux retourner encore
Aussi joyeux qu'auparavant.

Ce bon temps ne doit durer guère,
Bientôt s'envolent les beaux jours.
Qu'importe? Leur humeur légère
En a bien employé le cours.
Ils ont du moins, pour cette année,

Pris de la saison fortunée
Les fleurs, les fruits et les amours.

L'hiver, on les verra, sans doute,
Exposés au froid, à la faim;
Peut-être ils seront morts demain;
Mais aucun d'eux ne le redoute,
Aucun n'y sait ni mal ni bien;
Qu'est-ce donc que le reste coûte?
Mourir sans crainte, ce n'est rien.

Si quelque censeur intraitable
Trouve à redire à ma leçon,
Et qu'il prétende sans raison
Que puisque l'homme est raisonnable,
Il doit vivre d'autre façon,
Que l'on ne vit dans une étable,
Je réponds avec Salomon (1):
« Boire, dormir, fêter sa mie,
Conserver bonne sa santé,
Voilà les vrais biens de la vie:
Le reste n'est que vanité. »

O l'aimable philosophie!
Qu'il est doux de s'en souvenir!
Si nous l'eussions toujours suivie,

(1) « *Laudavi igitur lætitiam, quòd non esset homini bonum sub sole, nisi quod comederet, et biberet, et gauderet.*
(*L'Ecclésiaste*, chap. 8, vers. 15.)

Sur les maux de notre patrie
Nous n'aurions pas tant à gémir ;
Mais voulons-nous les voir finir ?
Aimons le vin, aimons les femmes,
Aimons tout ce qui fait plaisir ;
Surtout bannissons de nos âmes
Le noir penser de l'avenir.
Qu'un plaisir à l'autre nous mène,
A l'instant même jouissons ;
Et puisque le temps nous entraîne,
Qu'il nous entraîne à reculons.

M. H. L.

ÉPIGRAMME.

Si Dorimont, ladre plus que personne,
Se montre généreux aux étrennes qu'il donne,
Messieurs, n'en soyez pas surpris.
Voici comme s'y prend cet excellent apôtre :
En janvier il obtient quelques cadeaux d'amis,
Et répand d'une main ce qu'il reçoit de l'autre.

M. Auguste Martin.

L'HAMADRYADE.

Jeune, vive, fraîche et riante
Comme l'aube d'un jour serein,
Une hamadryade charmante
Cueillait des fleurs d'une volage main.
Élève de Palès, l'immortelle, avec grâce,
En souples guirlandes enlace
Cette riche moisson de fleurs,
Émules de parfums, émules de couleurs;
Et de ce simple diadême,
De la candeur pudique emblême,
Couronne l'or de ses cheveux,
Qu'agite mollement le zéphyr amoureux.
Joyeuse, la vierge ingénue,
Que tourmente en secret une flamme inconnue,
Contemple en souriant ses aimables attraits
Dans le miroir d'une onde pure,
Qui coule avec un doux murmure
Et fuit sous des bosquets.
Soudain, radieux de jeunesse,
Le font ombragé de roseaux,
Un dieu, sur le cristal des eaux,
S'élève: « Nymphe enchanteresse,
Cupidon et la Volupté
Pour les faveurs d'amour ont mûri ta beauté;

Voici le temps où la blonde Dionée
Doit te parer des roses d'hyménée :
Sois ma compagne ; orne de tes attraits
Mon liquide et riant domaine.
Oui, sois de mon brillant palais
L'aimable et douce souveraine ;
Prends mon sceptre, commande à tes sujets nouveaux. »
Il avait dit. La nymphe, incertaine, éperdue,
Tremble, rougit, baisse la vue,
Et se perd avec lui sous le voile des flots.

M. A. de Ch. du B.

ÉPIGRAMME.

La vieille Argant, lorsqu'il fait noir,
Dit toujours qu'elle a peur du diable ;
Si sa crainte était véritable,
Elle aurait brisé son miroir.

M. Machelloti.

A L'HOMME UTILE; AU SAGE.

ÉPITRE.

Toi, qui vis étranger aux tempêtes du monde,
Qui, fuyant cette mer en naufrages féconde,
Du rapide moment connais si bien le prix,
Salut, heureux mortel! c'est à toi que j'écris;
C'est à vous, à vous tous, dont l'étude savante,
Reculant des beaux arts la limite imposante,
Accroissant le trésor légué par nos aïeux,
Commande un souvenir à nos derniers neveux.

Du sein de votre paix, séparés du vulgaire,
Vous voyez en pitié la faveur éphémère,
La fortune inconstante et ses bizarres jeux,
Les intérêts rivaux et les partis haineux.

Entouré de son or, impuissante richesse,
Qui, loin de les calmer, d'une soif vengeresse
Irrite dans son cœur les douloureux tourmens,
Ce Crésus, dont le crime a tissu les momens,
En vain étale aux yeux son opulence altière;
Crésus, à votre aspect, rentre dans la poussière;
Votre fierté sublime a flétri ses trésors,
Il a connu la honte au défaut des remords.

Jour et nuit, déchiré de sa rage indomptée,
Ce lâche ambitieux, misérable Protée,
Qu'on vit, de la bassesse épuisant les détours,
Fatiguer les refus et les mépris des cours,
S'endurcir aux rigueurs d'une indigne contrainte,
S'aguerrir aux affronts en étouffant la plainte,
Et, riche d'infamie, usurper les honneurs ;
Un pâle Damoclès, altéré de grandeurs,
Tremblant, l'œil attaché sur la pointe fatale;
Dévoré de sa soif, ce malheureux Tantale,
D'une brûlante haleine aspirant le pouvoir
Qui s'approche, et qui fuit, et trompe son espoir;
Et cent autres encor, dont la sombre démence
En impuissans labeurs usent leur existence,
Atomes du moment, s'effacent à vos yeux.
Eh! l'oiseau de la foudre, enfoncé dans les cieux,
Des sources de l'éclair où son orgueil se joue,
Voit-il le ver impur qui rampe dans la boue?

A vos chants s'éleva l'édifice des mœurs;
Vous charmez nos loisirs pour nous rendre meilleurs;
A l'infidèle oubli dérobant leur mémoire,
Sur le front des vertus vous épanchez la gloire,
Et flétrissant l'orgueil des crimes abattus,
Dans les âges futurs vous semez les vertus.
Espoir de l'infortune, appuis de l'innocence,
Vous leur prêtez la voix d'une sainte éloquence;
Législateurs du monde, aux sujets comme aux rois
Vous tracez leurs devoirs en éclairant leurs droits.

Le passé, qui revit dans vos nobles ouvrages,
Le présent, arrêté sur vos brûlantes pages,
Disant à l'avenir nos gloires, nos erreurs,
Signalent les écueils, conjurent les malheurs.
Je vous vois de nos arts féconder l'industrie,
Des arts de l'étranger enrichir la patrie;
Par un savant commerce unir les nations,
Importer le trésor de leurs inventions,
L'accroître, et des produits de notre heureuse adresse
Et de nos goûts français exporter la richesse.
Honneur à vos efforts, ô talens généreux,
Honneur! De vos lauriers nous sommes glorieux:
A notre œil enchanté vos combats sont des fêtes,
Et le monde applaudit à vos saintes conquêtes.

Que j'aime ce mortel qui, dans sa noble ardeur,
Sur le bonheur de tous établit son bonheur,
Et confie aux bienfaits sa longue renommée!
Tour à tour il se dit, en son âme charmée,
J'ai produit au grand jour le mérite indigent
Que dérobait l'oubli sous son voile outrageant;
Des soupçons odieux, aux jours du sombre orage,
Loin du front des vertus j'écartai le nuage;
Du pauvre consolé j'apaise les douleurs;
J'adoucis du colon les pénibles labeurs,
J'allège ses efforts en doublant sa richesse;
Des arts industrieux je féconde l'adresse;
J'arrache quelque erreur, sème une vérité,
Et mes loisirs enfin servent l'humanité.

O saint emploi du temps! ô généreuse vie!
Le voilà le bonheur, le sort digne d'envie!
Chaque instant est rempli; pour les jours à venir,
Chacun promet au sage un riant souvenir:
Douce distraction des maux de la vieillesse.

Cependant ils sont loin ces jours de la faiblesse,
Où du froid des hivers son esprit engourdi
Regrettera les feux de son brillant midi.
Long-temps peut le brûler la fièvre du génie;
Long-temps encor des arts la carrière infinie
Peut de nouveaux succès le voir enorgueilli;
Plein d'ardeur, il poursuit, par la gloire accueilli,
Et cent jeunes talens que son exemple anime
Le suivent, altérés de succès et d'estime.

Vous renaîtrez en eux....., ils sont dignes de vous!
Sages, de vos lauriers qui sait être jaloux,
Par d'illustres efforts marquera sa carrière.
Digne postérité de l'oiseau du tonnerre,
Ainsi le jeune aiglon, d'un vol ambitieux
Élancé de son aire, a plongé dans les cieux.

M. A. J. Carbonell.

COURÂMÉ (1),

OU

L'AMOUR DE LA TERRE NATALE.

ROMANCE.

Loin des bords où je pris naissance,
J'ai vu le pays des beaux arts,
Mais toute leur magnificence
N'a point ébloui mes regards.
C'est mon carbet (2) que je préfère ;
Mon carbet est mon seul trésor.
Plus humble il me plairait encor :
Il est l'asile de ma mère.

Voyez cette fleur du Bengale
Et se faner et dépérir ;
Des sucs de la terre natale
Elle a cessé de se nourrir.
Je suis cette plante étrangère
Qui végète dans ces climats.
J'y cherche et ne retrouve pas
Le carbet qu'habite ma mère.

(1) Sujet emprunté d'un charmant épisode de la *Physiologie des passions.*
(2) Nom d'une chaumière indienne.

Ah ! quand son image chérie
Partout est présente à mes yeux,
Loin d'elle, loin de ma patrie,
Pourquoi m'arrêter en ces lieux ?
J'y languis, triste, solitaire.....
Ne te reverrai-je donc plus,
O mon carbet, où je reçus
Le premier baiser de ma mère !

Déjà la frileuse hirondelle
Des mers hasarde le trajet.
Que ne puis-je emprunter son aile
Pour revoler à mon carbet !
Je fuirais la beauté légère
Qui, se parant de vains atours,
Donne son printemps aux amours,
Quand il appartient à sa mère.

Mais quel doux espoir vient me luire !...
Je vois s'approcher un vaisseau ;
Serait-ce pour me reconduire
Vers la plage où fut mon berceau ?...
Oui, le ciel entend ma prière ;
Il daigne exaucer mon souhait.
O bonheur ! voici mon carbet ;
J'y suis dans les bras de ma mère.

Mlle A. Le B.....

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE, *Solvitur acris hyems.*

La forêt de verdure est encor couronnée,
Philomèle ose encore éveiller les échos,
Et la nef, si long-temps à la rive enchaînée,
Reparaît déjà sur les flots.

Les troupeaux empressés sortent des bergeries,
La chaumière plaît moins aux vieillards casaniers;
La neige, les frimas s'écoulent des prairies
Au souffle des vents printaniers.

Aux riantes clartés de la lune attentive,
Vénus guide déjà ses chœurs mélodieux;
Les nymphes, les amours, troupe heureuse et naïve,
A l'envi commencent leurs jeux.

Cependant, dans la nuit de sa caverne immense,
Vulcain tout haletant rentre à pas inégaux;
Les Cyclopes noircis, sous ses yeux, en cadence,
Tourmentent les brûlans métaux.

De myrte, ou de ces fleurs qui s'empressent de naître,
Maintenant, ô Sextus, pare ton front riant;

Au dieu Faune, avec moi, dresse un autel champêtre,
Qu'un agneau teindra de son sang.

La mort, la pâle mort, aux enfans de la terre
Rappelle incessamment ses redoutables lois;
Son pied foule au hasard le chaume solitaire
Et les riches palais des rois.

Ne chargeons point nos jours de longues espérances:
Bientôt l'ombre infernale engloutit tes destins:
Là, plus d'amours, Sextus, plus de douces souffrances,
Plus de rois pour les longs festins!

M. L. Lagarde.

A UN SOI-DISANT CLASSIQUE.

Crois-tu faire passer tes œuvres scolastiques,
En louant des anciens et la grâce et l'esprit?
Cesse de tant prôner, crois-moi, ces chers classiques;
Plus tu les feras grands, plus tu seras petit.

M. E. Héreau.

LES RUINES DU MONASTÈRE

SUR LES BORDS DE LA LOIRE.

DÉJA s'éteint le jour, et, du repos amie,
La nuit, sur la nature à regret endormie,
Jette l'immensité de ses voiles obscurs.
Un pélerin s'assied sur la pierre isolée.
L'esprit du Dieu vivant, dans l'étroite vallée,
Du cloître habite les vieux murs.

Élève, ô saint vieillard! ta fervente prière
Vers celui qui des mers a posé la barrière,
Vers celui qui des cieux alluma le flambeau.
Près des autels détruits une puissance veille;
Et, dans l'ombre du temple, une flamme s'éveille
Sous la poussière du tombeau.

De Bernard, de Rancé les disciples austères,
De la foi des Chrétiens victimes volontaires,
Ici, sans murmurer, apprenaient à souffrir;
Nourrissaient de leurs vœux la piété profonde,
Ici, se détachaient des voluptés du monde,
Ici, s'obstinaient à mourir.

Où fut le temple saint? où sont les toits modestes
Où ces anges, venus des régions célestes,

Consumaient leurs instans en soins laborieux,
En prières, du cœur sublimes interprètes?
Parlez, deuil des autels, forêts, sombres retraites,
Vous qui reçûtes leurs adieux!

Que ces bords sont rians, ces collines fertiles!
L'été voit ondoyer l'or des moissons mobiles
Dans ces champs nourriciers, richesse des hameaux;
La vigne, regardant la rive orientale,
Entrelace son pampre, et, tortueuse, étale
Le luxe errant de ses rameaux.

D'un essaim de beautés quand les danses légères,
Aux sons harmonieux des flûtes bocagères,
Enchantent ces forêts vers le déclin du jour,
Les zéphyrs, secouant les parfums de leurs ailes,
Flattent leurs blonds cheveux, et ces roses mortelles
S'animent d'un souffle d'amour.

Près du seuil ignoré du monastère antique,
L'heureux cultivateur conduit son char rustique,
Et passe indifférent non loin de ces tombeaux;
Des enfans du village une troupe riante
Se disperse et bondit sur l'herbe verdoyante
Que paissent de nombreux troupeaux.

L'oubli pèse sur eux!... O rives de la Loire!
Vous savez le secret de cette obscure gloire
Qui donnait à l'infirme un pain de charité,

Au pauvre du travail, au riche l'espérance
D'obtenir du seigneur un regard d'indulgence
Pour sa longue prospérité.

Salut, murs que couronne et la ronce et le lierre !
L'homme ne voit en vous qu'un vain amas de pierre
Qu'habite le reptile et que ronge le temps ;
Mais le sage, à qui Dieu révèle sa pensée,
Voit dans tous vos débris la piété tracée
En caractères éclatans.

Il laisse aux voyageurs des régions lointaines
Le soin d'interroger les plages incertaines
Où les tours d'Ilion s'élevaient dans les airs ;
La plaine où le soleil vit fleurir son empire ;
Où survit au néant l'éternelle Palmyre,
Dans le silence des déserts.

Il contemple, attendri, ces ruines sacrées,
S'unit à ces vertus, de son cœur adorées,
Que foule sous ses pieds le froid orgueil humain,
A ces vertus, du ciel confidentes chéries,
Qui plaisent aux élus comme l'eau des prairies
Aux fleurs, délices du matin.

O terreur ! Une foule effrénée et farouche
Vint, la torche à la main, la menace à la bouche.
Une infernale joie éclatait dans leurs yeux ;
Sortez, sortez du cloître, ô pâles fanatiques !

Disaient-ils, profanant l'écho de ces portiques,
Qui répondait aux chants des cieux.

Étrangers sur la terre, et citoyens du monde,
Hélas! qui leur rendra leur retraite profonde,
Des moissons à bénir, des champs à défricher,
Quelque seuil oublié d'une vieille chapelle,
D'où montent leurs soupirs vers Dieu qui les appelle,
Et dont la main vient les chercher?

Oh! comme dans ces lieux, lorsque règne l'automne,
Le voyageur, bercé par le bruit monotone
Des dépouilles des bois qui jonchent le vallon,
Aime à livrer son âme aux sombres rêveries,
S'il voit le jour s'enfuir, et les feuilles flétries
Suivre le vol de l'aquilon!

Mais la lune a brillé dans le ciel sans nuage;
L'heure du repos sonne au clocher du village;
La porte hospitalière attend le pélerin.
Il lève vers ces murs un regard de tristesse;
Et sur l'appui noueux qui soutient sa vieillesse,
Louant Dieu, poursuit son chemin.

M. Terrasson.

LES IMPRÉCATIONS DU VIEILLARD.

Imitation de la Lusiade du Camoëns.

Déja les nautoniers saluaient le rivage,
Quand soudain un vieillard au sinistre visage,
Terrible, et la douleur empreinte dans les yeux,
A trois fois secoué son front audacieux,
Et du fond de son âme aigrie et courroucée,
Laisse échapper ces mots, d'une voix oppressée :

Gloire des conquérans, fantôme séducteur,
Que l'erreur déifie et qui me fais horreur,
Toi, qui toujours nourri de l'encens du vulgaire,
A tes sanglantes lois assujétis la terre,
Que de tourmens cruels tes longs assassinats
De tes adorateurs entourent le trépas!

Suivi du meurtre impie et du crime en délire,
Monstre, lorsque tes mains dévastent un empire,
Du voile de l'honneur tu pares tes forfaits;
Mais l'honneur te renie, abhorrant tes succès,
Et voit avec horreur la crédule ignorance
Suivre ton char pompeux dans un abîme immense.
Et quels sont ces trésors, ces palmes, ces grandeurs

Qu'aux peuples de Lusus promettent tes fureurs ?
Dans leur trompeur éclat, tes brillantes chimères
Noffrent à mes regards que des douleurs amères.

Misérables humains, vous qui, bravant le sort,
Aspirez à la gloire en courant à la mort,
Hé bien, si de vos cœurs l'orgueil se glorifie
D'ériger en vertu le mépris de la vie,
Si les fureurs de Mars ont pour vous tant d'attraits,
Couvrez donc vos tombeaux d'honorables cyprès.
Le Maure belliqueux menace vos frontières :
Attendez-vous en paix qu'arborant ses bannières,
Il vienne insolemment, jusque sur vos autels,
Prêcher d'un imposteur les dogmes criminels ?
Ah ! plutôt ravissez à ses mains sanguinaires
Ces superbes cités et les champs de vos pères !
O peuples Lusitains, la déesse aux cent voix,
Sans voler vers l'Indus, peut chanter vos exploits !
Malheur au nautonier qui, sur un bois fragile,
Franchissant les écueils d'une mer indocile,
A son joug tyrannique enchaîna le premier
L'Arabe vagabond et le Persan altier !

. . . .

De cet audacieux puisse l'enfer lui-même
Par un supplice affreux punir l'orgueil extrême !
Puisse son nom, plongé dans l'éternel oubli,
Avec lui tout entier rester enseveli !
Puisse, sur son tombeau, la lyre d'un poète,
Infidèle à ses chants, être toujours muette !

C'est toi, fils de Japhet, qui, de célestes feux
Animant le mortel pour l'égaler aux dieux,
Unis l'ambition aux germes de la vie.

Dès lors la guerre affreuse et la discorde impie,
D'un vaste embrasement menaçant l'univers,
Aux races à venir préparèrent des fers.
Foudre, pour écraser l'artiste et la statue,
Des voûtes de l'Éther que n'es-tu descendue?
L'Éridan effrayé n'eût point vu Phaéton,
Des feux de l'Empyrée embrasant l'horizon,
Retenir vainement, dans les mers de l'espace,
Des coursiers du Soleil l'impétueuse audace;
Et, foudroyé soudain par le maître des dieux,
De son char en éclats, rouler de cieux en cieux.
Tel l'orgueilleux Icare, en son vol téméraire,
Accablé par les traits du dieu de la lumière,
Dans les flots écumans alla s'ensevelir,
Précipité du ciel qu'il croyait envahir;
Tel un jour l'habitant de la Lusitanie
Fuira le doux repos de sa chère patrie,
Et n'abandonnera le toit de ses aïeux
Que pour chercher l'exil et le courroux des dieux.

Par M. Boucharlat.

MON DERNIER MOT.

De la grandeur follement idolâtre,
A ses autels je prodiguai l'encens;
Sur un mobile et périlleux théâtre,
Sans nul succès, je débutai long-temps.
Ambition, vain désir de la gloire,
De mon repos ennemis assidus,
A vos conseils, honteux d'avoir pu croire,
Je n'en veux plus.

L'or est brillant; aisément, à tout âge,
Par son éclat on se laisse éblouir;
Le mépriser peut-être est le plus sage;
Il est plus doux, selon moi, d'en jouir.
Trop de soucis assiégent l'opulence;
Mais on n'a rien chez nous sans un peu d'or;
Pour le plaisir et pour la bienfaisance,
J'en veux encor.

Si je n'obtiens les dons de la richesse,
Si je renonce à l'éclat, aux honneurs,
Le culte heureux des arts, de la tendresse,
Ne vaut-il pas et fortune et grandeur?
Arts enchanteurs, charmes de ma jeunesse,
Trop décevans, trop aimables amours,
D'illusions, entourez ma vieillesse;
J'en veux toujours.

M. P.-A. Vieillard.

STANCES

SUR LA MORT D'UN NOUVEAU-NÉ.

Pauvre enfant, de ta couche, à l'urne où tu reposes,
Je t'ai vu passer sans efforts:
Hier tu t'éveillas, et, sur un lit de roses,
Aimable enfant, tu te rendors.

Tes yeux, qu'eût par degrés dessillés la lumière,
Sont fermés pour ne plus s'ouvrir:
Frêle bouton, qu'un souffle a penché vers la terre,
Tu ne dois pas t'épanouir.

Sur ton berceau paré de myrte et d'hyacinthes,
Ta mère n'a compté qu'un jour;
Tu ne dois plus jouir de ses douces étreintes,
Ni de ses baisers pleins d'amour.

Ah! du moins, cher enfant, les chagrins du jeune âge
N'ont point altéré ton front pur;
Ton cœur des passions n'a pas senti l'orage,
Ni les dégoûts de l'âge mûr.

Que d'épreuves encore attendaient ta vieillesse!
Hélas! l'homme est fils du malheur;

Et le premier soupir qu'exhala ta faiblesse
Fut un tribut à la douleur.

Né pour aimer, bientôt les dédains, la misère
Peut-être eussent flétri ton cœur :
La mort t'eût séparé d'une épouse, d'un père,
D'un fils moissonné dans sa fleur !

Oh ! plus heureux cent fois celui qui de la vie
N'a qu'à peine effleuré le seuil,
Et, du berceau, témoin de sa douce agonie,
N'a fait qu'un pas jusqu'au cercueil !

Ses os dorment en paix : son âme, ombre légère,
Sur les fleurs erre mollement ;
Et le remords jamais ne s'assied sur la pierre
De son modeste monument.

M. Michaux (Clovis.)

LE SOUVENIR.

Sur ces gazons voluptueux
J'aimais, chaque matin, de fleurs fraîches écloses
A couronner ses blonds cheveux.
Sous ces berceaux, Zéphyr, en son vol amoureux,
Sur le front de Zulmis faisait pleuvoir les roses.
Que ton aspect m'enchante, ô bois mystérieux!
Là, je lui révélais le secret de ma flamme,
Et l'aveu de la sienne échappait de son âme.
Là, ses tendres regards, son souris, sa douceur,
Ses sermens, ses baisers m'ont fait croire au bonheur,
Et cette grotte solitaire
Offrit à nos plaisirs son calme et son mystère.
Souvent Zulmis ici, sous ces arbres en fleurs,
Unit ses pas joyeux aux danses des bergères,
Et de sa douce voix les accens enchanteurs
Se mêlaient aux accords des flûtes bocagères.
Aux heures où la brise, après les feux du jour,
Verse mille parfums de ses ailes humides,
Et de la nuit rafraîchit le retour,
De ce ruisseau les flots limpides
S'entr'ouvraient pour la recevoir.
A peine sa pudeur craintive
Osait se confier, dans sa frayeur naïve,
Aux discrètes clartés de l'étoile du soir.

Fils des nuits, son cortége est formé par les songes,
Et leurs essaims nombreux s'envolent devant lui.

O zéphyrs, dérobez, dans votre course agile,
L'encens qui s'exhale des fleurs;
De la jeune Doris parfumez-en l'asile,
Où le dieu du sommeil lui verse ses faveurs.

Voltigez sur la couche où ma belle repose;
Que votre souffle, heureux zéphyrs,
Moissonne de son sein et le lys et la rose:
Que son réveil soit doux comme tous vos soupirs!

Zéphyrs, annoncez-lui qu'à l'heure où tout sommeille,
Lorsque l'orient enflammé
Se teint des premiers feux de l'aurore vermeille,
Je soupirais le nom de ma belle Zulmé.

M. F. Papion du Chateau.

LES QUARANTE ANS.

Pourquoi d'un œil aussi malin
Avez-vous regardé Céline?
Pourquoi d'un air aussi chagrin
Vous éloignez-vous de Rosine?
Pourquoi des êtres si charmans
Excitent-ils votre colère?
Non, Lise, je ne puis me taire,
Lise, vous avez quarante ans.

Pourquoi blâmer le nœud, la fleur
Qui rattache leur chevelure?
Pourquoi juger avec rigueur
Leur brillante ou simple parure?
Roses, muguets, ou diamans
Sur leur sein semblent vous déplaire.
Non, Lise, je ne puis me taire,
Lise, vous avez quarante ans.

Parle-t-on d'Opéra, de bal,
De quelque plaisir de leur âge,
Vous nous dites, rien n'est plus mal,
Chanter, danser, quand on est sage!
Le nom de ces amusemens
Rembrunit votre front sévère.

Non, Lise, je ne puis me taire,
Lise, vous avez quarante ans.

C'est exciter votre courroux,
De leur trouver l'air vif ou tendre,
Et de leurs regards, selon vous,
On ne saurait trop se défendre.
Ne peut-on sans avoir d'amans
Être jeune, belle, enfin plaire ?
Non, Lise, je ne puis me taire,
Lise, vous avez quarante ans.

Pauvre Lise, changez d'humeur,
Ne pouvant changer de visage ;
Vous êtes laide, sans fraîcheur,
Devenez donc savante et sage.
Et quoi ! vous avez des enfans !
Moins que jamais je dois me taire.
Ah ! Lise, soyez bonne mère,
Vous oublîrez vos quarante ans.

Madame LA COMTESSE DE BRADY.

LA FILLE ATTENTIVE.

« Mon Dieu! qui peut frapper si fort?
Quoi! c'est vous, Alain? quel tapage!
On n'entre pas, ma mère dort;
Silence!.... Il frappe davantage!
Alain, voulez-vous bien finir?
— Ouvre, Lise, et je vais me taire. »
Et Lise finit par ouvrir
Pour ne pas réveiller sa mère.

« Taisez-vous! je n'écoute rien.
— Ma chère Lise, que je t'aime!
— Parlez donc plus bas, j'entends bien.
— Lise, ah! si tu m'aimais de même.....
— Eh bien! je vous entends encor!
— Ta main, Lise? et je vais me taire....
— Mais si vous la baisez si fort,
Vous allez réveiller ma mère. »

« A l'instant vous allez sortir,
Puisque vous n'êtes pas plus sage.
Non? Vous refusez de partir,
Et d'amour il vous faut un gage!
Voulez-vous laisser mon bouquet?
Alain!.... Je suis d'une colère....

Par le bruit que vous avez fait,
Vous avez réveillé ma mère ! »

Alain était bien loin déjà ;
Lise filait toute troublée.....
Sa mère en grondant l'accusa
Du bruit qui l'avait réveillée.
Plus attentive une autre fois,
Lise alla, dans un doux mystère,
Avec Alain causer au bois,
Pour ne pas reveiller sa mère.

M. AD. DE LA VILLETTE.

JUSTICE A QUI DE DROIT.

A son beau-père, certain gendre
Se plaignait de sa femme. Ennuyé de l'entendre,
Celui-ci répondit : Puisque, bon gré mal gré,
A tes conseils elle est rebelle,
Mon ami, je te vengerai,
Et la première fois que tu te plaindras d'elle,
Va, je la deshériterai.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

LE POSTILLON ET LA DILIGENCE.

FABLE.

Partie avec l'aurore, après un temps d'orage,
Une diligence roulait,
Et dans ses vastes flancs portait
Un peuple d'affairés, de tout rang, de tout âge.
Le soleil, se montrant sur la cime des monts,
Les colorait de sa vive lumière,
Promettant un beau jour à la nature entière.
La gaîté renaissait enfin sur tous les fronts.
Un relais se présente, on change d'atelage,
On change aussi de postillon.
Le nouveau, beau parleur, ayant l'accent gascon,
Tout récemment sorti de son village,
Prend les rênes de l'équipage.
Sans avoir l'air trop emprunté,
Il fait claquer son fouet, et les chevaux dociles
Ont ébranlé le coche un moment arrêté.
On croyait les chemins devenus plus faciles,
Et les voyageurs, bien tranquilles,
Espéraient arriver promptement à leur but.
Tous, jusqu'au conducteur, trop confiant peut-être,
Oubliaient qu'on ne peut suppléer l'œil du maître,

Et s'étaient endormis, tandis qu'à son début
L'apprenti postillon faisait déjà merveille.
Un choc survient, quelqu'un s'éveille,
Regarde à la portière, et bientôt s'aperçoit,
Croyant rêver encor, que le char rétrograde.
Sa surprise alors se conçoit.
« Eh bien ! que faites-vous ? holà ! hé ! camarade,
Vous vous trompez de route ; arrêtez donc. Mais bon !... »
L'autre, sans écouter, presse encor sa monture,
Qu'il mène un train de postillon.
Cependant tout s'émeut bientôt dans la voiture ;
Grands et petits, tous demandent raison
De cette insigne trahison,
Et notre homme est forcé de rompre le silence.
« Répondrez-vous enfin ? le chemin que voici
Où va-t-il ? quel est-il ? — Mais, ce chemin, je pense,
Est celui de Bordeaux. — De Bordeaux ? grand merci !
C'est à Paris que nous avons affaire,
Et Monsieur nous mène à Bordeaux !
Çà, dans le droit chemin remettez vos chevaux,
Et partons au plus tôt. — La route est trop peu sûre ;
Votre empressement même est d'un mauvais augure,
Et vous feriez sagement, entre nous,
De retourner chacun chez vous.
— Il a, ma foi ! raison, dit certain personnage
Qui jusqu'alors n'avait pas soufflé mot ;
Ce garçon-là n'est pas un sot,
Et je retourne à mon village.
Ami, fais diligence ; allons, marche ! en avant !

Et toujours en rétrogradant.
Tu peux compter sur un pour-boire.
Tant pis pour qui n'est pas content! »

Mais vous demandez tous la fin de cette histoire.
Or, voici ce qui vint hâter le dénoûment:
Le conducteur qui, pendant ce colloque,
Avait ouvert les yeux, s'adresse poliment
A celui dont le goût baroque
Était de retourner, comme un sot, sur ses pas.
« Des goûts et des couleurs on ne dispute pas,
Dit-il; vous êtes libre. » Et, le faisant descendre,
« Monsieur, nous n'avons plus, je crois, rien à prétendre,
Vous de moi, moi de vous; voici votre chemin,
Voici le nôtre, adieu. Et quant à toi, faquin,
Qui veux trancher ici de l'homme d'importance,
Il faut t'apprendre ton métier. »
Disant ces mots, il vous le fait lier
A la suite du char. Trop douce pénitence!
Et lui-même, prenant en main
Les rênes du pauvre équipage,
Il le ramène en bon chemin.

Souhaitons à tous bon voyage,
Et rions cependant du postillon gascon,
Qui fait assez sotte figure
Dans cette nouvelle posture
Où l'a mis l'ordre du patron.

Au char de la raison attelé par derrière (1),
Comme le dit un vers ingénieux,
On pense qu'il n'est pas au mieux.

Il le suit, malgré lui, dans des flots de poussière;
Mais ne convient pas de ses torts,
Et fait d'inutiles efforts
Pour le retenir dans l'ornière.

M. E. H.

L'EMPRUNTEUR DÉSAPPOINTÉ.

Tu voudrais cent écus, sans retard ni demeure;
Et chez moi tu viens les chercher:
Un jour, pour les ravoir, il faudrait nous fâcher,
Eh bien! fâchons-nous tout à l'heure.

(1) Vers de M. Andrieux, dans son *Discours sur la perfectibilité de l'homme*.

LE CHATEAU.

ENFIN, voici le lieu que j'ai tant désiré,
Où je pourai construire un logis à mon gré!
Un fertile coteau, couronné d'un bocage,
A ses pieds un ruisseau, baignant un pâturage;
Un lointain parsemé de forêts, de hameaux,
Où des lacs font briller le reflet de leurs eaux.
Si j'ai su rebâtir *la maison de Virgile* (1),
Que je puisse, à mon tour, créer mon domicile.
De ce site charmant sachons tirer parti.

Là, je plante mon parc, de bons murs investi.
Ici, va s'alonger la riante avenue
Où mes amis, de loin, viendront frapper ma vue.
Si j'en crois Hippocrate, il faut qu'une maison
Contemple le soleil naissant sur l'horizon:
C'est donc sur le penchant de ce coteau fertile
Que va briller le toit de mon champêtre asile.

Mais, avant de bâtir, il faut avoir un plan.
Près de ces peupliers, au feuillage tremblant,
Une source d'eau pure étend un lit de sable

(1) C'est le titre d'une pièce insérée dans l'*Almanach des Muses* de l'année 1820. L'auteur y fait la description de la demeure de Virgile près de Mantoue.

Qui va me tenir lieu de papier et de table.
Ma canne est mon crayon, mes yeux sont mon compas.

Commençons par tracer la salle des repas.
Là, ma table frugale à l'amitié naïve
Offrira tous les jours la place d'un convive,
Et d'un mauvais dîner, donné de fort bon cœur,
L'indulgent appétit vantera la saveur.

Plaçons ici ma chambre. O ciel! de ma fenêtre,
Quel divin paysage à mes yeux va paraître!
De ma bibliothèque, en cet endroit riant,
Je vois l'aurore ouvrir les portes d'orient,
Et Phébus, qui la suit, enrichir l'atmosphère
De ces brillans tableaux que je lis dans Homère.

Des odeurs de mes prés savourant la douceur,
C'est là que logeront et ma mère et ma sœur;
Et, dans ce pavillon, mon aïeule charmée,
Verra, près du raisin, la pêche parfumée
Mûrir dans mon enclos, où déjà mes neveux,
Le long des espaliers, vont commencer leurs jeux.
Mais puis-je séparer ces enfans de leurs mères?
Pour les sœurs que je dois à l'hymen de mes frères,
Il faut absolument agrandir ma maison.
D'ailleurs la symétrie exige un pavillon.

Dans trois corps-de-logis où l'élégance brille,
Grâce au ciel, à mon gré, je reçois ma famille.

Sous même toit, que j'aime à nous voir réunis!
Mais, dans mon petit Louvre, où loger mes amis?
Il en viendra plus d'un. Sans tarder davantage,
Sur tout mon édifice, élevons un étage.
Là, chacun trouvera des livres, un jour pur,
Un bon lit, quand du ciel disparaîtra l'azur;
Et, songeant à mes fleurs, sous leur fenêtre écloses,
Ils croiront s'endormir sous des bosquets de roses.

O ciel! à mes cousins je n'avais pas songé!
Mais dans mon bâtiment chacun sera logé;
Car, tout exprès pour eux, j'élève une mansarde.
Là, chaque logement sur le vallon regarde:
Ils sont étroits, mais sains; et l'escalier tournant
Vous conduit en ce lieu, comme en vous promenant.
En plaçant les cousins, je songeais aux cousines.
Je les vois s'établir dans les chambres voisines.
J'ai de la place encor. Que dis-je! je pourrai
Loger tous mes cousins au troisième degré;
Et, si je connais l'art de ménager l'espace,
Les cousins des cousins y pourront trouver place.

Si, quand l'orage gronde, une jeune beauté
S'égare, et, gravissant ce sentier écarté,
Les regards abattus, de frayeur pâlissante,
Au marteau de mon seuil porte sa main tremblante,
Je dois ouvrir, sans doute, et finir son tourment.
Mais la belle inconnue attend un logement,
Et tous sont occupés. Cherchons un lieu propice,

Où je puisse élever un galant édifice.
Je place une rotonde au milieu du jardin,
Je l'entoure de fleurs, de lilas, de jasmin;
Et la jeune beauté, qu'en rêvant je contemple,
En entrant dans ce lieu, croit entrer dans un temple.
Mais l'orage lui laisse un reste de frayeur.
Je marche sur ses pas, pour rassurer son cœur;
Et son cœur, par mes soins, plein de reconnaissance...

Ciel! quel vent tout à coup, de l'horizon s'élance!
Il redouble, et, terrible en son essor nouveau,
Il emporte à la fois le sable et mon château.

M. J.-P. Brès.

VERS

MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE TALMA.

En public, c'est Néron, Cinna, Titus, Oreste,
Portant au fond des cœurs la terreur, la pitié;
Et dans un cercle ami, savant, doux et modeste,
Il est Oreste encore aux yeux de l'amitié.

M. James.

LE CHARME,

PIÈCE COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX, LE 3 MAI 1827.

Le charme est un prestige enivrant et rapide,
Un mystère d'amour, un doux enchantement;
C'est le premier baiser d'une épouse timide,
Le doux sourire d'un enfant.

C'est la brise odorante échappée au bocage,
L'approche de la nuit, la fraîcheur du matin,
Le ruisseau murmurant, le gazon sous l'ombrage,
Les chants du soir dans le lointain.

C'est le bruit de la rame, ou l'oiseau qui soupire,
La tremblante Phébé, le léger papillon;
C'est un espoir heureux, c'est la voix de la lyre
Et la solitude au vallon.

C'est une souvenance en notre âme éveillée,
C'est l'écho, le beau ciel, ou le nuage errant;
Les vieux contes de peur, l'hiver, à la veillée,
La neige avec son voile blanc.

C'est la rose entr'ouvrant sa vermeille couronne,
Le suave parfum de nos prés émaillés;

C'est le rayon mourant du soleil de l'automne
A travers les bois dépouillés.

C'est la feuille des bois, jaunissante et flétrie,
Emportée au hasard par le vent incertain;
C'est le calme si pur de la mélancolie,
C'est la pâleur d'un front chagrin.

C'est le penser d'amour d'une vierge naïve;
C'est ce trouble inconnu, ce vague inspirateur,
Songe mystérieux, cher à l'âme plaintive
Du poète triste et rêveur.

Délire inattendu, le charme a sur notre âme
Je ne sais quel pouvoir qui révèle les cieux....
Ange au monde exilé, c'est surtout dans la femme
Qu'on trouve ce don précieux.

Un doux air de langueur, un sourire, une larme,
Tout en elle a toujours le secret de charmer.
Oui, sa voix, son regard; ses pas, voilà le charme!
Je le sens trop pour l'exprimer.

Mon cœur en connaît une... une, belle et modeste!
Je ne la nomme point. O vous qui l'ignorez,
Malgré mes chants discrets, à son charme céleste,
Voyez-la, vous la connaîtrez.

M. Évariste Boulay-Paty.

FRAGMENT D'UN POÈME

CONTRE LES MAURES DE LA CÔTE D'AFRIQUE.

Salut, ô ma patrie! ô fortuné séjour!
Et vous, bords enchanteurs où j'ai reçu le jour,
Salut! Après cinq ans du plus triste esclavage,
Je viens, le sein meurtri par un maître sauvage,
Chercher, faible et souffrant, sous un toit isolé,
L'oubli des maux affreux dont je fus accablé.
Ah! laissez-moi goûter, tranquille et solitaire,
De vos rians vallons le calme salutaire!
Laissez-moi pénétrer sous leur feuillage épais,
Retraite du bonheur, asile de la paix!
Là, près de mes amis, je veux, dans le silence,
Peindre du Maure altier l'orgueil et l'insolence;
Et contre ce barbare, aux accens de ma voix,
Éveiller la vengeance et le courroux des rois.
Mais si les rois, trompés, n'accueillaient pas ma plainte,
Ils verraient de mes fers l'ineffaçable empreinte;
Jusque dans leurs palais, j'irais les exciter
A punir des brigands prompts à les insulter;
Je leur dirais : « O vous, que l'univers contemple,
Rois, donnez à la terre un mémorable exemple!
Assez et trop long-temps, dans un choc orageux,
L'Europe a vu s'armer vos guerriers courageux;

Assez et trop long-temps, aux champs de la victoire,
Leur noble sang coula pour une vaine gloire:
Heureuse désormais, l'Europe attend de vous
Un triomphe à la fois plus solide et plus doux.
Tournez enfin les yeux vers la côte africaine;
Des esclaves chrétiens courez briser la chaîne;
Du Maure vagabond, sur les mers redouté,
Désarmez pour jamais le bras ensanglanté.
Des serviteurs du Christ osez venger l'outrage:
La victoire toujours est le prix du courage.
La liberté de l'homme est un bienfait du ciel,
Et ce peuple abhorré s'en fait un jeu cruel.
Que le monstre abattu jamais ne se relève!
C'est au glaive à punir les attentats du glaive.
Que son sang odieux, de ses flancs élancé,
Venge le sang chrétien que ses mains ont versé!
Vous verrez l'univers sourire à ses défaites.
Armez-vous: Dieu le veut, et les palmes sont prêtes.
Qu'il tombe anéanti sous les feux dévorans!
Frappez! point de pardon, point de grâce aux tyrans.
N'hésitez plus, ô rois! marchez! Que vos cohortes
De l'exécrable Alger sapent enfin les portes!
Jusqu'en leurs fondemens renversez ses remparts!
La mer à vos vaisseaux s'ouvre de toutes parts.
De vos jeunes soldats le courage s'enflamme;
Déployez à leurs yeux l'éclatante oriflamme!
Parlez, et sur vos pas ils franchissent les flots:
La soif de la vengeance enfante des héros.
De vos retardemens le ciel même s'offense:

De la croix outragée embrassez la défense.
L'ange exterminateur marchera devant vous;
Son glaive flamboyant dirigera vos coups;
A sa voix crouleront les villes consumées:
Le Dieu que nous servons est le Dieu des armées.
Il vous appelle à vaincre, et sa terrible main
Va pour vous de la gloire aplanir le chemin.
Sous vos pas triomphans si l'hydre est étouffée,
A vos noms, couronnés d'un immortel trophée,
Son pouvoir éternel, auguste, illimité,
Ouvre les vastes champs de la postérité.
D'un succès cher au ciel et vanté par l'histoire,
L'univers attendri gardera la mémoire:
A l'ombre de vos loix, les peuples satisfaits
Béniront vos travaux, chanteront vos bienfaits;
Et vous recueillerez, dans une paix profonde,
L'amour des nations et les respects du monde.»

M. Auguste Moufle.

LA FERMIÈRE ET LA VOLAILLE.

FABLE.

L'ALOUETTE au chant matinal,
Des rustiques travaux redonnait le signal,
Et, dans leur étroite demeure,
Un coq et son cortége ailé
Après la ménagère attendaient sous la clé.
« Que devient donc Thérèse? a-t-elle oublié l'heure?
Jamais de ses lenteurs nous n'avons tant souffert, »
Dit bientôt un chapon peu patient, pour cause;
Chez ces gens-là souvent l'appétit est ouvert,
Que l'aurore n'est pas éclose.
La rosée avait fui devant l'astre au front d'or,
Et, pour nos prisonniers, point de Thérèse encor.
De ce peuple affamé figurez-vous la rage.
« Morbleu! disait le coq, hérissant son plumage,
Qu'elle vienne à présent! qu'elle approche du seuil!
Soudain je lui saute au visage,
Et je lui crève au moins un œil. »
Un poulet furieux tenait pareil langage.
« Et moi, pour la faire enrager,
S'écriait un dindon, je ne veux plus manger;
Je veux mourir de faim..... » Sur ce paraît Thérèse,
La corbeille à la main : ceci change la thèse.

Coq, poules, chapons, tous, avec des cris joyeux,
Se précipitent sur ses traces,
Et, loin d'en vouloir à ses yeux,
Viennent, en caquetant, briguer ses bonnes grâces.

J'ai vu maint affamé de richesses, d'honneurs,
Maudire, en un revers, ou bouder la fortune;
Mais reparaissait-elle, apportant des faveurs?
Je n'en vis jamais un qui lui gardât rancune.

M. Le Filleul des Guerrots.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE LATINE.

Aimable et bel enfant, abandonne à ta mère
Cet œil ouvert encore aux doux rayons du jour.
Reine aux myrtes de Gnide, aux bosquets de Cythère,
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

M. Espérance Picard.

LE PERSAN DANS LE DÉSERT.

Murs de Delhi! voyage infortuné!
Vous m'exilez des champs où je suis né.

Dans le désert s'amoncèle la poudre;
L'ardent soleil rassemble tous ses feux;
Le sable épais bondit impétueux,
Et l'ouragan gronde comme la foudre.
N'entends-je pas cette voix de la mort
Dont retentit la plaine étincelante?
Tombez sur moi, j'ai mérité mon sort;
Tombez, ô flots de poussière brûlante!

Murs de Delhi! voyage infortuné!
Vous m'exilez des champs où je suis né.

Mes faibles pas se perdent dans le sable,
Dieux! ranimez mon souffle haletant.
Faveur du ciel! je respire un instant;
J'ai soulevé le fardeau qui m'accable.
Te voilà donc, salut, mon dernier jour!
O du désert effroyable silence!
Salut! Adieu les longs projets d'amour
Et de l'hymen la riante espérance!

Murs de Delhi! voyage infortuné!
Vous m'exilez des champs où je suis né.

L'air embrasé dévore mon haleine !
Mes yeux en vain cherchent le jour qui fuit ;
Autour de moi roule une immense nuit,
Et mon tombeau se creuse dans l'arène.
Besoin de l'or, tyran capricieux !
Me rendras-tu mes bois, ma solitude,
Les douces fleurs qui croissaient sous mes yeux,
Et de mon cœur la tendre inquiétude ?

Murs de Delhi ! voyage infortuné !
Vous m'exilez des champs où je suis né.

Pourquoi braver, dans ma funeste audace,
Cet océan de sables soulevés,
Ces tourbillons dans la nue enlevés,
Et de la mort l'éternelle menace ?
Pourquoi, grands dieux ! c'est pour Zara, pour toi,
Pour toi, Zara, qui pleureras ma perte ;
Toi, qui viendras, palpitante d'effroi,
Me demander à l'arène déserte.

Murs de Delhi ! voyage infortuné !
Vous m'exilez des champs où je suis né.

« Reste, ô mon âme ! ô ma vive lumière !
Reste, nos cœurs seront notre trésor.
Ah ! le bonheur, sous un dais brillant d'or,
Est-il plus doux que dans l'humble chaumière ! »
Ainsi parla celle qui m'enchantait ;
Mais je fus sourd à cette voix chérie.

Zara !... j'appelle ! Au désert qui se tait,
En te nommant, j'abandonne ma vie.

Murs de Delhi ! voyage infortuné !
Vous m'exilez des champs où je suis né.

Mourons ; la nuit, sur son aile bruyante,
Vient, secouant la cendre des déserts,
Qui monte, vole, et des hauteurs des airs
Lance, en tournant, sa grêle foudroyante.
Triste mortel, frêle jouet du deuil,
Que le sort jette en courant sur la terre,
Tombe sans nom, sans gloire et sans cercueil,
Comme un roseau brisé par le tonnerre.

Murs de Delhi ! voyage infortuné !
Vous m'exilez des champs où je suis né.

O de l'amour, victime douce et tendre !
Toi, que l'amour ornait pour le bonheur,
Écarte au loin ce voile de douleur
Qui sur tes yeux s'empresse de s'étendre.
O ma Zara ! je te quitte en pleurant.
A ton ami réserve une pensée ;
Mais ne viens pas, sous ce ciel dévorant,
Ensevelir ma dépouille glacée.

Murs de Delhi ! voyage infortuné !
Épargne, ô mort ! les champs où je suis né.

M. Terrasson.

A MON AMI ALFRED T**.

Lorsque pour toi le ciel fait briller le printemps,
Saisis, ami, saisis ses rapides instans.
Sur la barque voluptueuse
De la jeunesse et des plaisirs,
Vogue sur la foi des zéphyrs,
Abandonne ta voile à leur aile amoureuse;
Que le bonheur encor te sourie au retour!
Mais ne m'appelle plus aux rives du Permesse;
Hélas! ma rêveuse jeunesse
Caressa trop long-temps et la gloire et l'amour:
Je crus à leur douce promesse,
Je fus heureux à peine un jour.
Déjà le torrent des années
De mon printemps décoloré,
Roule les guirlandes fanées,
De plus d'un trait cruel mon sein fut déchiré.
La vierge que cherchait ma vague rêverie,
Et qu'appelait mon cœur à l'âge des amours,
Déjà de mes destins embellissait le cours.
Mais que sont les mortels? L'herbe de la prairie
Et leur beauté ressemble à la rose des champs;
Que du couchant obscur se lèvent les autans,
L'herbe se fane, et la rose est flétrie:
Telle a passé Camille au matin de ses ans,

Fraîche comme les fleurs nouvelles,
Muse, pour un long vol tu déployais tes ailes,
Et les airs s'égayaient de tes jeunes accens.
Peut-être l'heure était venue,
Où mes vers, révélant ma jeunesse inconnue,
Allaient ceindre mon front du laurier des talens,
Lorsque la noire calomnie
Se glisse dans l'asile où se cachait ma vie,
Et vient livrer mon âme aux précoces douleurs.
Elle a glacé ma voix : ma lyre détendue
Partage mon silence aux lambris suspendue.
Mon père, aux jours de nos malheurs,
Mourut, proscrit sur un lointain rivage;
La tombe de ma mère a vu couler mes pleurs;
Depuis long-temps sous la croix du village
Mon amie a trouvé le repos que j'attends;
Trop long pour mes ennuis, il finit ce voyage,
Où je ne vis jamais luire un jour sans nuage,
Et je souris peut-être à mon dernier printemps.

M. E. Pillet (de Langrane).

SUR UNE CHAINE DE SES CHEVEUX.

De son amour précieux gage,
Douce chaîne, objet de mes vœux,
Vous que pour un si tendre usage
Sa main tressa de ses cheveux ;

Laissez d'une lèvre légère
Ma bouche avide vous presser,
Qu'elle croie encor caresser
Le front que vous orniez naguère ;

De ce voluptueux bienfait,
Lorsque je fus doté par elle,
Sa bouche déjà m'avait fait
Le serment de m'être fidèle :

Ainsi, d'un lien plus heureux
Ce lien charmant est l'emblème ;
Mais tous deux formés par la même,
Hélas ! sont fragiles tous deux !

Toi donc, dont les mains éternelles
Empreignent du sceau des hivers
Les arts, les lois, le front des belles,
Et n'épargnent que les beaux vers ;

Toi, dont la bouche impatiente
Ne rit aux amours qu'en fuyant,
Toi, que j'endormis si souvent
Entre les bras de mon amante :

O temps ! puisque tu dois enfin
Anéantir chaîne et promesse ;
Détruis l'ouvrage de sa main
Avant celui de sa tendresse.

M. Charles Vierne.

LE VER-LUISANT ET LE CRAPAUD.

FABLE.

Un ver-luisant brillait des feux du diamant ;
Un crapaud lui lança son venin malfaisant.
— Quel tort, lui dit le ver, ai-je donc pu te faire
Pour me traiter ainsi ? — Tu répands la lumière.

Madame Joliveau.

A ELVINA DE L**.

Sais-tu pourquoi, sous tes voiles austères,
Souvent rougit ton front modeste et pur ?
Sais-tu pourquoi des pleurs involontaires
De tes beaux yeux obscurcissent l'azur ?

Sais-tu pourquoi, cherchant la solitude,
Tu t'es livrée à des songes nouveaux ?
Pourquoi tu suis avec inquiétude
La fleur tombée au courant des ruisseaux ?

Jeune Elvina, ton cœur, timide encore,
Au feu d'amour a besoin de s'ouvrir ;
Le sentiment dans ton cœur vient d'éclore
Et du bonheur l'attente fait mourir.

Bientôt, pourtant, un aveu doux et tendre
Doit t'affranchir de ces troubles secrets ;
Rassure-toi, bientôt, tu vas apprendre
Tout le pouvoir de tes naissans attraits.

Heureuse alors, écoute ton délire,
O belle enfant, néglige un vain détour ;
Pour jouir mieux du plus charmant empire,
Aime sans art, donne-toi sans retour.

C'est le destin du vulgaire et du sage,
Tout ici-bas ne jouit qu'en aimant ;
Imite-nous, et savoure cet âge
Dont les plaisirs sont un enchantement.

M. F. D. Modurange.

LE PÊCHEUR.

Imité de Goëthe.

Du ruisseau fugitif l'eau frémit, l'eau murmure,
Et couché sur la rive un tranquille pêcheur
Jette de l'hameçon la perfide pâture,
Et bientôt s'assoupit à la douce fraîcheur.

Soudain, quittant le fond de ce séjour humide,
La jeune déité qui préside à ces eaux
Paraît, se balançant sur leur cristal limpide,
Et le front couronné de mousse et de roseaux.

Alors la Nymphe parle, alors la Nymphe chante :
« Eh quoi, tu viens, méchant! par un piége odieux,
Séduire sans remords la troupe confiante
Des crédules enfans de ces paisibles lieux!

Ah ! si tu connaissais leur sort digne d'envie!
Combien ils sont heureux dans leur asile frais !
Loin de vouloir troubler cette innocente vie,
Tu voudrais en goûter et le charme et la paix !

S'élevant dans les airs, d'une vapeur légère,
L'onde en nuages purs forme l'azur des cieux,

L'onde embellit les fleurs et féconde la terre,
C'est le plus beau présent que nous tenions des Dieux !

Dans les flots embrasés le soleil étincelle,
Il semble leur prêter toute sa majesté,
Et la douce Phœbé paraît encor plus belle
Quand l'onde réfléchit son éclat argenté. »

Du ruisseau fugitif l'eau frémit, l'eau murmure,
Elle approche..... parvient jusqu'aux pieds du pêcheur
Qui, doucement ému.... glissant sur la verdure,
Croit joindre la beauté qui sut charmer son cœur.

Alors la Nymphe parle, alors la Nymphe chante,
Et presque de lui-même..... et presque malgré lui,
Le pêcheur glisse encor... suit la voix qui l'enchante...
Il tombe.... avec ses jours son doux rêve a fini.

M. le baron de Saint-Félix.

LE RETOUR.

SALUT, séjour de mon vieux père,
Beau rivage, riant hameau,
Cabane où l'amour d'une mère
Veilla jadis sur mon berceau.

Loin de vos champêtres asiles
J'avais fui, jouet de l'erreur!
Je trouvai le bruit dans les villes,
Je n'y trouvai pas le bonheur.

Long-temps emporté par l'orage,
Mon esquif erra loin du port;
Enfin sur cet heureux rivage,
Je viens en paix finir mon sort;

Lieux chéris, où mon existence
Commença comme un beau matin,
Puisse l'astre de ma naissance
Briller encor sur mon déclin.

Dans le calme de cet asile
Puisse ma course se finir,
Comme l'on voit un jour tranquille,
Par degrés s'éteindre et mourir.

M. J. BRUEYRE.

PSAPHON ET LES CORBEAUX,

OU

LES SIFFLETS ET L'APOTHÉOSE.

FABLE.

Mutato nomine....

Dans mon printemps, j'ai lu certaine histoire
Vraiment étrange, et difficile à croire;
Dont tous les traits ont couleur de roman;
La date en est de je ne sais quel an:
Sur le récit que je vais vous en faire,
Vous jugerez, au reste, de l'affaire.

Jadis, était au pays Libyen,
Jeune homme honnête, et vivant de son bien,
Nommé Psaphon, fils d'un très-digne père,
Marchand loyal, et ci-devant corsaire,
Puis, sur sa fin, revêtu de l'emploi,
Nommé, dès-lors, secrétaire du roi.
Purifié jusqu'en son origine,
Par la vertu de l'antique savon
Qui, d'un vilain, faisait un beau garçon,

Sans qu'il en eût, au fond, meilleure mine,
On le conçoit aisément, le Psaphon
S'estimait plus que de race divine.
D'un marquisat, le meilleur du canton,
Il fit emplète, et se crut du grand ton.
La vanité le berçant de doux songes,
Le promenant, par de rians sentiers,
Tout à travers le pays des mensonges,
Lui répétait que de seize quartiers
Il n'est besoin, pour avoir de noblesse
Tant qu'il en faut, quand on a de l'espèce;
Que, de l'état, si ses chers devanciers,
De leur vivant, ne furent les premiers,
A tout leur fils avait droit de prétendre:
« Le Roi de moi pourrait faire son gendre
Sans déroger : son nom est plus ancien,
Se disait-il, mais mon or vaut le sien.
Je veux primer, je veux que l'on me cite :
J'ai de l'argent, partant j'ai du mérite.
La cour m'appelle; au Parnasse, je croi,
Depuis long-temps, on a besoin de moi:
Allons briller à la cour, au Parnasse,
Et que la gloire y couronne l'audace ».

De cette sorte ayant réglé son plan,
L'auteur novice, apprenti courtisan,
D'un financier, en cour, porta les grâces,
Et, dans les lieux où, plus que le pouvoir,
Le talent règle et les rangs et les places,

D'un financier il porta le savoir.
Quand à la cour il montrait sa figure,
Lorsqu'au Parnasse il lâchait un ballot,
Chez les rieurs, charmés de l'aventure,
Chorus n'était que : *Psaphon est un sot.*
La vanité, nous dit-on, n'y voit goûte;
C'est mon avis : mais, aveugle en effet,
Elle n'est pas sourde aux coups de sifflet :
Il fallut bien enfin, coûte que coûte,
Se dire un jour que ce bruit véhément
Du vœu public était le truchement;
Grand désarroi, pour qui vise à la gloire !
Mais voici bien le pire de l'histoire :
Contre Psaphon, le concert en plein vent
Fit telle fête au fluide élément
Où les oiseaux agitent leur nageoire,
Que, de là-haut, les savans emplumés
De ses revers furent tous informés.
Ce n'est pas tout : la cohorte criarde
Des noirs corbeaux, de scandale avant-garde,
Race de qui les affreux appétits
De sang, de mort veulent être assouvis,
Et dont le bec, aussi bien que la serre,
Comme aux défunts, aux vivans fait la guerre,
Race odieuse à Phébus, à Cypris,
Les corbeaux donc, des régions hautaines,
Ayant ouï les clameurs inhumaines
Qui, sur sa route, accompagnaient Psaphon,
Firent chorus, et dans tout le canton,

A droite, à gauche, en l'air, comme sur terre,
De jour, de nuit, qu'il fît grêle ou tonnerre,
C'était à qui redirait le plus haut :
Psaphon, Psaphon, est un sot, est un sot !

De ses pareils essuyer les injures,
Se voir par eux aux sifflets immolé,
C'est grand tourment, et peine des plus dures !
Mais être encor tympanisé, sifflé
Par des corbeaux ! ... Outre toutes mesures,
C'est du destin éprouver les rigueurs,
Et les affronts mortels pour les grands cœurs.
Aussi, Psaphon pendit au clou sa lyre,
Cessa d'aller en cour, comme d'écrire,
Et se tenant, se renfermant chez soi,
Tout à loisir, y resta clos et coi.
Qu'en avint-il ?... Les humains l'oublièrent :
Ne le voyant, d'autre chose ils parlèrent ;
Mais des corbeaux le cortége maudit
Du sobriquet souvenir ne perdit,
Et si, pour voir le jour tomber ou naître,
Psaphon mettait le nez à la fenêtre,
Le nom de *sot*, âme de leurs concerts,
De bec en bec voltigeant dans les airs,
Renouvelait les cuisantes blessures
Qu'au malheureux avaient fait cent morsures.
Armé d'un arc, et dès l'aube à l'affût,
Il abattit des corbeaux tant qu'il put :
Peine perdue, hélas ! soin inutile !

Pour un de moins, il en revenait mille,
Qui, tous entre eux se faisant la leçon,
Même enfilés, redisaient leur chanson.

Désespéré, las de joncher la terre
Des corps sanglans de ces méchans railleurs,
Que le trépas à peine faisait taire,
Psaphon allait terminer ses malheurs,
Quand tout à coup, comme un trait de lumière,
A son esprit, vint s'offrir le moyen
De clore bec à la gent carnassière;
Il n'avait pas du moins mangé son bien,
Si, qu'à l'instant, de toute sa desserte,
Il établit, aux corbeaux, table ouverte.
Corbeaux ont faim, corbeaux mangent beaucoup,
Et très-long-temps : décisif fut le coup :
Sur le banquet, la cohorte endiablée,
Du haut des airs, fond tout d'une volée.
De *sot*, d'abord, à son nez fut traité
L'Amphitryon : il s'en était douté;
Mais chaque fois que l'aimable épithète
Reparaissait, les mets faisaient retraite,
Et le Comus disait à leur adieu :
Vive Psaphon! c'est un dieu! c'est un dieu!
— « Lui? c'est un sot, » répond la bande noire.
— « Non, c'est un dieu! » C'est un dieu, c'est un sot.
A sa façon, chacun place son mot.
Force est d'abord de dompter la mémoire;
Mais le mot *sot* interrompt le repas;

Par le mot *dieu* reparaissent les plats,
Et les corbeaux, chez qui tout n'est pas bête,
Jugent bientôt qu'en un cas où la tête
Et l'estomac entre eux ne sont d'accord,
Jamais Gaster ne saurait avoir tort;
Si bien qu'au bout de quelques jours d'étude,
Du vieil adage on perdit l'habitude,
Et que Psaphon, avant la fin du mois,
Fut proclamé dieu par-dessus les toits.

Du haut en bas, en avint la nouvelle;
On n'y crut pas, tant elle sembla belle;
Puis on y crut, d'abord chacun pour soi,
Puis on en fit un article de foi.
Finalement, cet auteur misérable
Sifflé partout, ce seigneur mal appris,
Qui, par ses airs, comme par ses écrits,
D'un peuple entier s'était rendu la fable,
A des corbeaux dès qu'il eut fait la cour,
En les fêtant des restes de sa table,
Fut un Phénix, à la ville, à la cour,
Voire au Parnasse : il envahit la scène;
Bien qu'il y fît, en dépit d'Apollon,
Pleurer Thalie, et rire Melpomène,
Il fut nommé l'espoir de l'Hélicon,
Et le gardien des sources d'Hypocrène.
Bientôt, assis dans un certain fauteuil,
Tout comme un autre, il y put clore l'œil.
Par les corbeaux élevé jusqu'aux nues,

De son vivant il obtint des statues :
Après sa mort, en dépit des railleurs,
On lui dressa des autels dans les rues ;
Il eut un temple et des adorateurs.
Or, maintenant, dénigrez cette histoire,
Ou croyez-y, si vous voulez y croire ;
Elle a du vrai, qui le sera toujours.
Vous le savez, chers Psaphons de nos jours :
Au procédé que retrace ma glose,
Gît le secret de mainte apothéose,
Et les corbeaux, en tout temps, en tout lieu,
Dînant chez lui, d'un sot ont fait un dieu.

M. P. A. Vieillard.

A LA DURANCE.

VERS FAITS SUR SES BORDS, PENDANT MON SÉJOUR EN PROVENCE (1819).

Que veux-tu de ma muse, ô fougueuse Durance,
Toi, l'honneur et l'effroi de la belle Provence,
Toi, fille du Genève et de ses flancs neigeux?
J'ai parcouru ta rive, et je vois les campagnes,
Couvertes de rochers, ces débris de montagnes,
Ouvrir un vaste lit à tes flots orageux.
Ils roulent noblement, et mon œil les admire;
Mais ils ne seront point célébrés sur ma lyre:
Je chanterai l'Yère et son paisible cours.
L'Yère est un ruisseau, mais il a mes amours.
Ni le pampre vermeil, abondant sans culture,
Ni le pâle olivier, dont tu t'enorgueillis,
Ne forment de ses bords l'opulente parure;
Il coule simplement sur un lit de verdure,
Mais il coule dans mon pays.

M. L. Brault.

L'ATTENTE,

OU

LES PROJETS D'ÉTUDE.

Abjurons enfin ma faiblesse,
Cédons au vœu de la raison.
J'entre dans l'âge où la tendresse
Est une fleur hors de saison.
Qu'Amour et sa riante escorte
Loin de moi conduisent leurs pas!...
Mais je crois qu'on frappe à ma porte.....
Oh! non, il est trop tard, Lise ne viendra pas.

Charmes ravissans de l'étude,
Venez féconder mon loisir.
Que la paix de ma solitude
M'ouvre un glorieux avenir!
Dans la ferveur qui me transporte,
Prenons la lyre ou le compas.....
Mais je crois qu'on frappe à ma porte.....
Oh! non, il est trop tard, Lise ne viendra pas.

Cet amour que l'on divinise,
Si j'en crois deux auteurs savans (1),

(1) Buffon et le docteur Alibert.

De nos cœurs est une méprise,
Unique ouvrage de nos sens.
Les plaisirs que l'étude apporte
Sont aussi vrais que délicats.....
Mais je crois qu'on frappe à ma porte.....
Oh! non, il est trop tard, Lise ne viendra pas.

Cessons de perdre un temps utile.
Imposons silence à mon cœur.
Au sein de mon paisible asile
Goûtons un solide bonheur.
La raison me presse, et m'exhorte
A terminer ces vains débats.....
Mais je crois qu'on ouvre ma porte:
C'est Lise!... Ah! je craignais que tu ne vinsses pas.

M. F. Em. di Pietro.

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Traduit de Moschus.

Alors que le zéphyr se joue au sein des airs,
Et d'un souffle léger vient caresser les mers,
Je ne sais quel désir, au doux calme de l'onde
Me presse de livrer ma barque vagabonde;
La terre est moins belle à mes yeux.
Mais lorsque siffle au loin l'aquilon orageux,
Lorsque de la vague écumante
La voix de la tempête éveille les fureurs,
Et que le flot grondant bat la rive tremblante,
Je tourne mes regards vers le bocage en fleurs,
Et fuis de l'océan le funeste rivage:
Il est si doux d'errer sous l'abri des forêts
Où soupire du pin l'harmonieux feuillage!
Que les jours du pêcheur s'écoulent inquiets!
Sa demeure, sur l'onde, est un esquif fragile,
Aux liquides déserts l'appellent ses travaux,
Et des flots l'habitant agile
Trompe de ses filets les mobiles réseaux.
Moi, j'aime le sommeil sous un platane sombre
Qui verse sur mon front la fraîcheur de son ombre;
J'aime aussi des ruisseaux le murmure flatteur,
Qui, sans l'épouvanter, charme le laboureur.

M. Victor-Évremont Pillet.

RÉPONSE A UNE LETTRE TROP FLATTEUSE DE MADAME TASTU.

Lorsqu'avec tant de bienveillance
Vous accueillez un vieux rimeur,
Par égard pour la *vétérance*,
Flatté d'une telle faveur,
Peut-on en jouir en silence!
Et des Bertin et des Parny,
A peine au printemps de son âge,
Il s'honora d'être l'ami!
Trop enhardi par leur suffrage,
Tout en voulant les imiter,
Il vit, bien loin de ses modèles,
Qu'on peut, comme eux, aimer les belles,
Mais qu'eux seuls doivent les chanter!
Maintenant, près du noir rivage,
Triste, languissant, abattu,
Si le doux souris de Tastu
Le ressuscite et l'encourage,
L'amour, pour lui devenu sourd,
De son culte, hélas! le dispense!
Enfin, sa dernière espérance,
L'amitié, réclame son tour;
L'aimable amitié, qui compense
Toutes nos pertes en amour!

M. Blanchard de la Mussé.

L'ORIGINE DE LA FABLE.

Lorsqu'à la race humaine un Dieu donna naissance,
De ce feu créateur qui fait l'intelligence,
Au même instant la vérité naquit.
En souriant le Dieu lui dit:
«Des œuvres de mes mains, vierge, image fidèle,
Ainsi que l'univers tu seras immortelle.»
A quelque temps de là, le Dieu vit qu'ici-bas
La Vérité causait des troubles, des débats;
Les princes la trouvaient tout-à-fait haïssable:
Quelquefois même au peuple elle ne plaisait pas.
Le Dieu prit pitié d'eux, et fit naître la Fable.
«De ta sœur, lui dit-il, le partage est plus beau.
Pourtant contre elle on se déchaîne.
Viens, d'un voile discret, entourer son flambeau;
Viens la sauver de l'injustice humaine.
Qu'elle soit, par tes soins, dérobée à demi
Aux regards d'un monde ennemi.
Apprends quelle est ta destinée.
Comme ta sœur tu n'es point née
Immortelle, et s'il vient un temps
De simplicité, de droiture,
Où la Vérité règne, où sa lumière pure
Sans péril apparaisse aux petits comme aux grands,
Et ne soit plus l'effroi des sots et des tyrans,

Ton existence alors n'étant plus nécessaire,
Ma pauvre fille, tu mourras.
L'instant où la franchise aux humains saura plaire,
Sera l'instant de ton trépas.
— Ah ! dit la Fable, au ciel j'aurais tort de me plaindre,
Puisque je n'aurai rien à craindre
Tant qu'on verra des imposteurs,
Des traîtres, des tyrans et des persécuteurs ;
Tant qu'effrayé d'entendre un langage sincère,
L'homme, plus que la mort, fuira la Vérité,
Qu'envîrai-je à ma sœur ? Ainsi qu'elle, ô mon père,
J'ai reçu l'immortalité. »

M. L. de Saint - Géniés.

ÉPITAPHE D'UN VER-A-SOIE.

Impur et faible vermisseau,
J'ai voulu prendre un nouvel être :
Mon orgueil creusa mon tombeau.
Mortel, tu peux te reconnaître.

M. G.

LE DUEL PRÉLIMINAIRE.

Un de ces cadets qu'on renomme,
Se croyant un jour insulté,
Dans un endroit très-écarté,
Donne rendez-vous à son homme.
Par cas fortuit, au même lieu,
Deux spadassins, pour fait semblable,
Ayant au monde dit adieu,
Gisaient étendus sur le sable.
Le Gascon, venu le premier,
Veut mettre à profit l'aventure.
Prenant d'abord une posture,
Il dégaîne, et, sans s'effrayer,
Attend son rival de pied ferme :
Puis, droit, et planté comme un terme,
Il se prépare à ferrailler.
Un instant après l'autre arrive :
Que vois-je? dit-il, fort surpris :
Il faut de ces pauvres occis
Que la querelle aït été vive !
Eh ! sans doute, dit le Gascon :
Ces deux morts sont de ma façon.
Ces drolés-là, dans leur furie,
La place ont voulu disputer.
Alors, en attendant partie,
Jé mé suis mis à péloter.

M. P. R. (de Châlons-sur-Saône.)

LE CÉLIBATAIRE.

L'hymen est un tyran; fuyons son esclavage;
Sans soins de l'avenir jouissons du bel âge;
Chantons la liberté, la folie et l'amour :
Voilà, voilà les dieux amis de la jeunesse!
Vidons avec transport leur coupe enchanteresse,
Plus tard.... l'hymen aura son tour.

Je disais : et soudain, aux portes de la vie,
Je m'élançai riche d'espoir;
Ravi d'un beau matin, le voyageur défie
Les ardeurs du midi, les orages du soir.
Tout s'embellissait à ma vue;
De tout à chaque instant mon âme était émue,
Et chaque instant en proie à de nouveaux désirs.
Hélas! je ne voyais, dans l'avenir immense,
D'autre guide que l'inconstance,
D'autre félicité que les bruyans plaisirs.

Bientôt le temps vengeur, sur ses ailes rapides,
M'apporta, pour calmer de coupables transports,
Les fruits des voluptés, séduisantes Armides,
Les amis décevans, les maîtresses perfides,
Les ennuis, les dégoûts et les sombres remords.

Alors, je demandais une épouse fidèle,
Compagne des beaux jours, compagne du malheur;
Dans ce moment encor, je l'attends, je l'appelle;
Mais il n'est plus de cœur qui réponde à mon cœur.
Que m'importe aujourd'hui la raison qui m'éclaire?
J'ai lu de mon destin l'irrévocable loi:
Vivre, sans obtenir le doux titre de père;
Mourir.... et ne laisser rien qui vive après moi?

D'un bien que j'ai perdu l'image trop chérie
Sans cesse me tourmente au milieu des cités;
Mais je fuis vainement aux lieux inhabités,
J'y trouve la nature!.... et là, sa voix me crie:
Peut-on se plaire aux champs quand on n'a point d'amie?
Les airs, les bois, les eaux, me montrent le séjour
De couples réunis, heureux de l'existence;
Du doux besoin d'aimer tout bénit l'influence,
Et mon cœur est jaloux des soupirs de l'amour.

Le bienfait des longs jours, que tout mortel envie,
Vient encore ajouter au poids de tous mes maux;
Isolé dans la foule, au désert sans repos,
Partout d'un œil d'effroi je regarde la vie.
J'ai vu les seuls amis qui plaignaient ma douleur,
Tout ce qui m'entourait, s'effacer de la terre,
Et, tel que l'exilé sur la rive étrangère,
Je mourrai sans l'espoir d'obtenir quelques pleurs.

Mais pardonne, ô grand Dieu! ma plainte qui t'offense;
Tout n'est point sur la terre!.... il est une existence

Où nos vœux sans bonheur se terminent un jour,
Un monde, où, dissipant les erreurs d'un vain songe,
Avec transport l'âme se plonge
Dans une éternité d'amour.

M. Aza Delon.

NAIVETÉ.

Comment! tu dors, coquin, au lieu de travailler!
Tu ne mérites pas que le soleil t'éclaire,
Disait un seigneur en colère
A maître Jean, son jardinier,
Qui ronflait, étendu sous un platane sombre :
Lors, se frottant les yeux, et lent à s'éveiller,
C'est pour cela, dit Jean, que je me tiens à l'ombre.

M. Victor-Évremont Pillet.

SUR UNE JEUNE FILLE

QUI AVAIT QUINZE ANS LE 1er DE MAI.

Tout s'embellit dans la nature :
Nos champs reprennent leur parure ;
Voici venir le doux printemps.
Déjà, brillans de nouveaux charmes,
Les amours apprêtent leurs armes,
Cécile vient d'avoir quinze ans.

Déjà, les nymphes moins craintives
Dans les bois ne sont plus captives,
Voici venir le doux printemps ;
Des grâces la troupe légère
En souriant quitte Cythère,
Cécile vient d'avoir quinze ans.

Oiseaux, qui charmez les bocages,
Essayez vos plus doux ramages,
Voici venir le doux printemps ;
Jeunes amours faites entendre
Votre langage le plus tendre,
Cécile vient d'avoir quinze ans.

M. le baron DE SAINT-FÉLIX.

LA GLANEUSE.

L'ÉTÉ de ses chaleurs à mûri tes moissons,
Tes blés en nombreuses javelles
Tombent, et de gerbes nouvelles
Se couvrent tes riches sillons.
O laboureur, sois moins avide,
Et ne refuse pas l'épi du malheureux.
Accueille la glaneuse indigente et timide:
Nest-ce pas pour donner que tu reçois des cieux ?
Ainsi qu'aux jours de l'abondance
L'oiseau se nourrit à tes pieds,
Laisse se nourrir l'indigence
De quelques grains épars dans tes champs oubliés.

Souviens-toi que souvent la fortune est légère;
Ta fille peut un jour éprouver ses rigueurs,
Et, mouillant de ses pleurs le pain de la misère,
Suivre dans les sillons les pas des moissonneurs.

M. V.-E. P.... (de Saint-Aubin-sur-mer.)

JOSEPH VERNET.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX, AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DE VAUCLUSE.

Majestati naturæ par ingenium.

VA, jeune amant des arts, va visiter le monde;
De ses trésors divers que l'image féconde
Inspire tes accords ou guide tes crayons.
La palme t'est promise au terme de ta course,
Si tu remontes vers la source
Où l'astre du génie allume ses rayons.

La poésie et la peinture,
Dont la nature a fait deux sœurs,
Doivent puiser dans la nature
Le secret de parler aux cœurs.
Brise donc tes liens serviles;
Fuis l'ombre obscure de tes villes,
Dont l'enceinte t'emprisonnait;
Franchis les eaux, parcours la terre.
Es-tu poète? imite Homère.
Es-tu peintre? imite Vernet.

Vois-le, cherchant la gloire à travers les obstacles,
Pour enrichir son art par de nouveaux miracles,
Loin des cieux paternels, se bannir sur les eaux :
Dût-il voir de la mer se soulever la rage,
Vainqueur jusque dans son naufrage,
Il n'aura rien perdu, s'il garde ses pinceaux.

Aquilon, mugis sur sa tête;
Flots, entr'ouvrez-vous sous ses pas;
Monde, que ta chute s'apprête,
Son cœur ne s'ébranlera pas.
Du haut de ce mât qui l'enchaîne,
Suspendu sur la mer lointaine,
Il la contemple sans pâlir;
Tout frémit.... lui seul, immobile,
Mesure d'un regard tranquille
L'onde qui vient l'ensevelir.

En vain autour de lui l'océan roule et gronde;
Par l'étude absorbé dans une paix profonde,
Comme un autre la fuit, Vernet attend la mort.
Dans le commun effroi son courage s'isole,
Et son génie est la boussole
Qui, parmi tant d'écueils, le guide vers le port.

Oh! dans quelle divine extase
Tout son talent s'est recueilli!
Ces foudres dont le ciel s'embrase
Et dont les flots ont tressailli;

Ici, ces rochers qui se dressent;
Là, ces débris qui disparaissent;
Partout la mer et le tombeau :
Combien ce spectacle terrible
A tous les yeux paraît horrible!
Mais pour Vernet, comme il est beau!

Tandis que, retraçant ce modèle sublime,
Sur les cieux enflammés ou sur le noir abîme
Il attache à la fois sa pensée et ses yeux,
On dit que, balancé dans les flancs d'un nuage,
Un fantôme, à travers l'orage,
Laissa tomber vers lui ces mots mystérieux :

« Vernet! comme dieu des tempêtes,
C'est moi qui règne sur les mers;
L'enthousiasme des poètes
Souvent m'a dû leurs plus beaux vers.
Camoëns, fort de son audace,
Chantait encor sous la menace
De l'océan qu'il affrontait.
Le même courage t'inspire;
Ta palette sera ta lyre,
Et tu peindras comme il chantait.

Quand tu vas, sous l'azur des cieux de l'Ausonie,
Devant leur horizon agrandir ton génie,
Sois fier de rapporter ta gloire à ton pays.
Volontaire exilé sur la rive étrangère,

Ta patrie est toujours ta mère;
Une mère a besoin des lauriers de son fils.

Si l'amour des arts qui t'enflamme
Pour foyer eut le sol français,
Reviens, la France te réclame;
Elle a des droits sur tes succès.
Que tes couleurs enchanteresses
Fassent revivre les richesses
Qu'elle étale de toute part.
Si tu célèbres sa puissance,
Tu verras sa reconnaissance
A son tour célébrer ton art.

Ton talent brillera toujours beau de jeunesse;
Comme il fut sans enfance, il sera sans vieillesse:
Sous les glaces de l'âge il gardera son feu.
O toi, de la nature adorateur fidèle,
Vois ces pinceaux, ils viennent d'elle:
Je les reçus pour toi, je te les donne. Adieu.»

A peine ces accens se taisent,
Le fantôme a fui dans les airs,
Les flots tombent, les vents s'apaisent,
Et le vaisseau franchit les mers.....
Vernet! quand soudain à ta vue
L'arc-en-ciel, brillant dans la nue,
Déploie une triple clarté,
Dernier rayon de la tempête,

Qui semble couronner ta tête
Des feux de l'immortalité.

Va donc éterniser ton nom dans la mémoire ;
Va, pour toi chaque ouvrage est un titre de gloire.
O prodige! on dirait que tes hardis pinceaux,
Pour faire couler l'onde ou gronder les orages,
Dans les mers, les cieux, les nuages,
Ont trempé les couleurs de tes vivans tableaux.

Comme ces teintes variées,
Tendres et vives tour-à-tour,
L'une avec l'autre mariées,
Expriment chaque heure du jour;
Soit que l'aurore diligente
Sur cet horizon qu'elle argente
Elève son front radieux,
Soit que, du haut de ces montagnes,
Le soleil jette à nos campagnes
La pourpre de ses derniers feux !

Ces contrastes rivaux et de lumière et d'ombre,
Ces nuages errans aux figures sans nombre,
L'or de mille rayons dans ses flots répété,
Cette mer en fureur, cette eau tranquille et pure,
Tu sais tout peindre, et la nature
Proclame ton génie égal à sa beauté.

Poursuis : de ces fraîches cascades

Fais jaillir les flots blanchissans;
Que ces monts, dressés en arcades,
Balancent leurs rocs menaçans.
Que Florence et son doux rivage,
L'Apennin et son front sauvage,
Par toi s'embellissent encor;
Et que la France énorgueillie,
En te montrant à l'Italie,
Lui dise : J'ai mon Salvator.

Vernet! sous tes pinceaux chaque objet prend une âme.
Ce tonnerre, ces vents, cette nocturne flamme,
Tout s'anime; leur vue épouvante nos cœurs.
Et si nous contemplons ce navire en détresse,
Son malheur qui nous intéresse,
Pour un bois expirant nous arrache des pleurs.

Combien ta palette féconde
Unit d'éclat et de fraîcheur,
Quand l'Arno berce dans son onde
L'esquif de ce jeune pêcheur;
Ou quand Naples au loin domine,
Du sommet de cette colline,
Sur son golfe délicieux,
Et déroule en amphithéâtre
Ces palais dont le front d'albâtre
Se marie à l'azur des cieux!

Mais combien tes pinceaux, dont l'étranger s'honore,
Redevenus français, brilleront plus encore!

Peintre fameux déjà, sois plus, sois citoyen.
Est-il gloire plus belle, et palme plus chérie?
Immortaliser sa patrie,
C'est le lot du talent; et ce lot est le tien.

Par quelle illusion savante
Ces ports viennent de s'animer!
Cette voile paraît mouvante,
Et ces flots semblent écumer.
Ces mâts se dressent; sous la rame
L'océan élevant sa lame,
Retombe en liquide monceau;
Et, grâce à ton prestige habile,
J'ai vu sur la toile immobile
Courir ce rapide vaisseau.

Mille travaux divers m'offrent leur assemblage.
Je vois de toutes parts traîner sur cette plage
Ces ballots commerçans et ces canons guerriers.
Je vois sur leurs appuis ces navires s'étendre,
Et mon oreille croit entendre
Le marteau retentir dans ces bruyans chantiers.

O de l'art magique merveille!
Rochefort, c'est là ton fanal.
Voici tes deux tours, ô Marseille!
Toulon, voilà ton arsenal.
Partout, à la voix du génie,
Par vingt chefs-d'œuvre rajeunie,

Notre gloire antique renaît ;
Tant est féconde l'alliance
D'un modèle comme la France,
Et d'un peintre comme Vernet!

Vernet, de quel éclat ton avenir rayonne!
Les beaux arts pour ton front tressent une couronne
Dont l'âge reverdit les lauriers triomphans.
L'honneur de tes succès revit dans ta famille,
Et, fière du nom de ta fille,
La gloire est une sœur donnée à tes enfans.

Comme les rois que chante Homère
Tour-à-tour se passaient entre eux
Ce sceptre, emblême héréditaire
D'un pouvoir descendu des cieux,
Tes fils, que ton exemple anime,
Se lèguent le pinceau sublime
Dont la nature armait ton bras.
Gloire à ton nom! gloire à ta race!
Trônes, autels, grandeurs, tout passe ;
Mais le génie.... il ne meurt pas.

M. Bignan.

A AUG. H....Y.

Quand le plaisir brille en tes yeux,
Pleins de bonheur et d'espérance,
Quand la gaîté de l'innocence
Embellit tes traits gracieux....
Quelquefois, hélas! je soupire
En pensant que l'amer chagrin,
Aujourd'hui loin de toi, peut t'atteindre demain,
Et de ta bouche aimable effacer le sourire;
Car le temps, tu le sais, entraîne sur ses pas
Les illusions dissipées
Et les feux refroidis et les amis ingrats,
Et les espérances trompées!
Mais crois-moi, mon amour, tous ces charmes naissans
Que je contemple avec ivresse,
S'ils s'évanouissaient sous mes bras caressans,
Tu conserverais ma tendresse;
Si tes attraits étaient flétris,
Si tu perdais ton doux sourire,
La grâce de tes traits chéris,
Et tout ce qu'en toi l'on admire.....
Ah! mon cœur n'est point incertain,
De sa sincérité tu pourrais tout attendre;
Et mon amour, vainqueur du temps et du destin,
S'enlacerait à toi, plus ardent et plus tendre.

Oui, si tous tes appas te quittaient aujourd'hui,
J'en gémirais pour toi, mais en ce cœur fidèle,
Je sentirais peut-être une douceur nouvelle,
Et dès que loin de toi les amans auraient fui,
Chassant la jalousie en tourmens si féconde,
Une plus noble ardeur me viendrait animer:
« Elle est donc à moi seul, dirais-je, puisqu'au monde
Il ne reste que moi qui puisse encor l'aimer. »
Mais qu'osé-je rêver?... Pendant que la jeunesse
T'entoure d'un éclat, hélas! trop passager,
Tu ne peux te fier à toute la tendresse
D'un cœur à qui le temps ne pourra rien changer.
Tu le connaîtras mieux: s'accroissant d'âge en âge,
L'amour constant ressemble à la fleur du soleil,
Qui rend à son déclin, le soir, le même hommage
Dont elle a le matin salué son réveil.

M. GÉRARD.

L'ORATOIRE DU JARDIN.

Enfans, la nuit est déjà noire,
Rentrons.—Ce soir, l'air est si doux!
Mère Saint-Ange, oh! contez-nous,
Contez-nous encore une histoire.

Le cercle des sœurs se pressa,
On fit trève aux discours frivoles,
La conteuse trois fois toussa,
Et l'on entendit ces paroles:

« C'était un beau soir de printemps....
(Dieu! que les hommes sont méchans!
Pour tromper de pauvres novices
Qu'ils ont de ruses, d'artifices!
Soupirs par-ci, billets par-là;
L'art de tromper est si facile!.....)
—Et l'histoire de sœur Cécile?....
—Allons, écoutez, m'y voilà:

« Sœur Cécile était bien simplette;
Elle n'avait rien de mondain;
Tous les soirs elle allait seulette
A l'oratoire du jardin.
Or, vous saurez que la chapelle
En ce temps-là n'existait pas;

C'était une simple tonnelle
Où les jasmins et les lilas,
Joignant leur ombre fraternelle,
Protégeaient d'un voile incertain
L'image en marbre d'un grand saint,
De la vertu parfait modèle.

C'est là, quand le jour déclinait,
Qu'au détour de la sombre allée,
Cécile, à pas lents et voilée,
Paisiblement s'acheminait.
Au fond de la modeste enceinte
S'élevait le marbre sacré:
Des fleurs, un livre, la croix sainte,
Ornaient seuls ce lieu révéré:
C'était l'asile du mystère,
Et Cécile avec abandon,
Chaque soir, au saint tutélaire,
De son amour offrait le don.
Mon doux Jésus! qu'elle était belle,
Lorsqu'elle entr'ouvrait ses grands yeux,
Et que sa timide prunelle
Avec ferveur lisait aux cieux!
Qu'elle était belle! quand la lune
Venait percer l'ombre importune
D'un feuillage à peine écarté,
Et de sa lumière argentine
Laissait sur sa bouche enfantine
Trembler la mobile clarté!

Un soir, notre pauvre novice....
(Voyez jusqu'où va la malice!
Ecoutez, frémissez, mes sœurs.)
Un soir donc, à l'heure ordinaire,
Au fond du réduit solitaire
Elle avait apporté des fleurs :

Elle commençait sa prière,
Les mains jointes, les yeux baissés,
Et sous ses doigts du blanc rosaire
Les grains d'ivoire étaient pressés.
Mais quand elle eut vers la statue
Relevé son front incliné,
Combien son âme fut émue!...
Ciel! un bouquet presque fané,
Celui qu'elle portait la veille,
Celui qui brillait sur son sein,
Au lieu de la rose vermeille
Dont elle avait orné le saint....
Déjà la peur s'est éveillée
Au fond de son cœur innocent;
Sur l'humble pierre agenouillée,
Elle jette un bras caressant
Autour de l'image immobile
Du saint qu'elle invoque tout bas :
« Protégez-moi, disait Cécile,
Mon Dieu, ne m'abandonnez pas! »

Hélas! faut-il qu'il m'en souvienne!

Ici redouble son émoi ;
Une main frémit dans la sienne :
Cécile pousse un cri d'effroi.
Elle veut fuir, on la console,
Une voix cherche à l'apaiser,
Puis, mes sœurs, à chaque parole,
On entend le bruit d'un baiser....
— Que cette aventure est étrange !
— Elle en mourut, mère Saint-Ange,
Sans doute elle en mourut de peur ?
— Non, mes enfans, mais à la ville
La belle et crédule Cécile
Fut épouser son ravisseur.
On lui prodigua les caresses,
Elle eut plaisirs, honneurs, richesses ;
Mais elle regrette souvent
Dans le faste de l'opulence,
Les plaisirs simples, l'innocence
Et la douce paix du couvent.

Mademoiselle Pauline A*** (de Poitiers.)

LA JEUNE MARIÉE.

ÉLÉGIE.

Tu me l'as dit souvent, ma mère,
Seule je comprends tes douleurs;
Depuis ce jour funeste où tu perdis mon père
Ma main seule essuya tes pleurs.
A ta santé si chancelante
C'est ta fille qui sert d'appui;
Quand je suis près de toi tu parais moins souffrante,
Et l'on nous sépare aujourd'hui!
Et c'est toi qui le veux! A ma faible jeunesse
Ménageant un abri contre un lointain danger,
C'est sous le toit d'un étranger
Que va m'exiler ta tendresse!
Quel autre mieux que toi pourrait me protéger?
Laissons venir le jour de ta convalescence:
La prière de l'innocence,
Pure comme l'encens qui monte vers les cieux,
Du Dieu qu'elle intercède est toujours entendue:
Oui, ma mère, pour prix de mon amour pieux,
La santé te sera rendue!
Ton sourire plein de douceur
A déjà rassuré mes craintives alarmes:
Dans tes yeux, cependant, j'aperçois quelques larmes,
Et ton front s'est couvert d'une sombre pâleur.....

Peut-être est-ce un avis que le ciel nous envoie ;
D'une âme tendre il doit être écouté :
O ma mère ! ange de bonté,
Pour parler de fête et de joie
Différons encor quelque temps ;
Attendons le retour de la prochaine année,
Et, par un beau jour du printemps,
Tu conduiras ta fille à l'autel d'hyménée...
Mais non... Toi qui jamais ne me refusas rien,
Rompant de notre amour le céleste lien,
Tu viens d'attacher sur ma tête
Le bouquet virginal et le voile à longs plis...
« L'époux attend... l'hymen s'apprête :
Va, ma fille, je te bénis !
Pars... » Quels apprêts pour une fête !...
Vers le temple du Dieu des chrétiens révéré,
Parens, amis, lentement l'on s'avance ;
On arrive... déjà l'autel est préparé ;
La prière aussitôt commence.
Près de la jeune épouse un siége était placé ;
Elle y porte un regard timide,
Et d'effroi son cœur est glacé...
C'est celui de sa mère : il était resté vide !
L'éloquence du prêtre, en ces tristes momens,
N'arrive pas à son âme attendrie,
Et, tout entière à ses pressentimens,
C'est pour sa mère qu'elle prie !
Elle prie, et l'espoir se glisse dans son cœur ;
Et lorsque la parole sainte

Lui promet des jours de bonheur,
De son âme aussitôt s'évanouit la crainte;
Plus calme elle retourne au foyer paternel,
Heureuse d'y porter les promesses du ciel:
Autour d'elle, pourtant, règne un morne silence;
A sa rencontre on ne vient pas...
Elle écoute, tremble, s'avance...
Espère encore... Mais à peine ses pas
Ont touché le seuil solitaire
Elle sent fléchir ses genoux
Et tombe dans les bras de son nouvel époux...
La pauvre enfant n'a plus de mère!

M. A. Naudet.

LE PIGEON ET LE RAMIER.

FABLE.

Un pigeon voit mourir sa colombe fidèle ;
Il roucoule, il gémit. Le ramier, son voisin,
Lui dit : « Pourquoi cette plainte cruelle ?
Vos cris sont impuissans pour vaincre le destin.
J'ai perdu, comme vous, ma compagne chérie ;
La froide indifférence est le plus grand des maux :
J'eus tort de fuir tous les oiseaux.
L'amitié, charme de la vie,
Peut seule du malheur alléger le fardeau ;
Que sa chaîne aujourd'hui nous lie,
Et réunissons-nous sous un même berceau. »
Dès-lors, toujours ensemble, ils trouvèrent des charmes
A parler de leur peine ; ils en souffrirent moins.
D'un ami qui sèche nos larmes
Ne repoussons jamais les soins.

M. le baron de Stassart.

SI DIEU VOULAIT.

Si Dieu voulait, demain je serais pape,
Et, la valeur emportant mes soldats,
Chez le grand-Turc j'irais mettre la nappe,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, j'aurais les poches pleines
De ce métal dont on fait si grand cas;
Je compterais mes amis par douzaines,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait refaire un peu le monde,
Nous n'aurions plus ni procès, ni combats;
Comme à Cana l'eau serait rubiconde,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, cailles toutes rôties
Tombant du ciel feraient bondir nos plats,
Le Juif alors croirait aux prophéties,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, les glands changés en truffes,
Et les lapins en dindes, en bœufs gras,
Feraient sourire et ventrus et tartufes,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, l'amour n'aurait plus d'ailes,
Et la raison guiderait tous ses pas;
Le temps toujours respecterait les belles,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, dans son dictionnaire
L'académie avancerait d'un pas;
Et dans cent ans surgirait l'œuvre entière,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, l'art seul de la cuisine
Serait l'objet de nos graves débats;
On dormirait jusqu'à l'heure où l'on dîne,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, dans les royaumes sombres
Ni vous, ni moi, ne porterions nos pas;
Séraphin seul nous montrerait les ombres,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

Si Dieu voulait, dans un coin du Parnasse
J'arriverais, en suivant pas à pas
Anacréon, Boileau, Tibulle, Horace,
Si Dieu voulait. — Oui, mais Dieu ne veut pas.

M. Blanc Fugerel.

LE RUISSEAU ET LES JEUNES FILLES.

Jeunes filles, venez, vous devez un hommage
A ce ruisseau qui court sur un lit de cailloux;
Il réfléchira votre image :
C'est un miroir digne de vous.

Ses flots à vos désirs ne seront point rebelles;
Rien n'en altère encor la douce pureté :
Ne craignez rien, vous êtes belles,
Ils rediront votre beauté.

Qui ne s'embellirait de la paix de son âme ?
Quel front est sans éclat sous ce lustre joyeux,
Alors qu'une modeste flamme
Fait briller le cœur dans les yeux ?

La douleur elle-même a sa grâce et ses charmes;
Tôt ou tard à ses coups nous devons nous offrir.
Il faut se préparer aux larmes
Et s'accoutumer à souffrir.

Mes filles, ce ruisseau, sur des plantes amères,
Déroule quelques-uns de ses légers détours :
Vous y viendrez pleurer vos mères,
Et peut-être aussi vos amours.

M. Brault.

LE SEXAGÉNAIRE.

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

Vieillissons sans regret;
C'est l'adage
Du vrai sage;
Du bonheur à tout âge
Voilà le secret.

La jeunesse a des charmes,
Mais les tendres tourmens
Aux plaisirs des amans
Mêlent toujours quelques larmes.
Vieillissons, etc.

Aimer est quelque chose;
Plaire a bien ses douceurs;
Mais dans un champ de fleurs,
Chers amis, tout n'est pas rose.
Vieillissons, etc.

Quand le printemps nous laisse,
Rions de son départ;
La gaîté du vieillard
Est la seconde jeunesse...
Vieillissons, etc.

Gai, sans emploi ni rente,
Je compte soixante ans;
Mais sous ses cheveux blancs
Ma tête n'en a que trente.
Vieillissons, etc.

Mon filleul est tout aise
D'avoir Lise à vingt ans;
Plus heureux dans mon temps,
Moi, j'eus sa grand'mère à seize...
Vieillissons, etc.

J'entends dire à la ronde
Que le monde est bien vieux;
Rien pourtant à mes yeux
N'est aussi gai que le monde...
Vieillissons, etc.

Momus qui nous rallie,
Par vingt siècles cassé,
N'a pas encore cessé
D'être Dieu de la folie...
Vieillissons, etc.

Vieille, mais non caduque,
La gaîté chez Piron,
Chez Panard, chez Scarron,
Riait sous une perruque...
Vieillissons, etc.

Que d'heureux sur la terre
Si l'on se consolait
Par ce que l'on a fait
De ce qu'on ne peut plus faire !
Vieillissons, etc.

Si ma jambe moins ferme
Ne peut presser le pas,
J'en espère tout bas
Arriver moins vite au terme.
Vieillissons, etc.

Puis quand la barque arrive,
Gaîment sautons le pas;
Qui sait si l'on n'a pas
Des banquets sur l'autre rive?

Vieillissons sans regret,
C'est l'adage
Du vrai sage;
Du bonheur à tout âge
Voilà le secret.

M. Désaugiers.

A M. GÉRARD,

AUTEUR DES ÉLÉGIES NATIONALES.

Dans mon humble réduit ton luth patriotique
Souvent vient me charmer par ses nobles accords,
Et parfois, enviant ton essort poétique,
Je sens mon cœur ému de généreux transports.

Alors, Gérard, tu veux que, de ma faible lyre
Cherchant à rompre enfin la longue oisiveté,
Je mêle aux vers enfans de ton brillant délire
Un chant harmonieux par la muse dicté.

Tu me presses en vain : ma lyre détendue
A mes doigts engourdis refuse d'obéir;
A mes simples lambris pour toujours suspendue,
Elle ne viendra plus enchanter mon loisir.

« Eh quoi! me diras-tu, déjà la poésie
A-t-elle sur ton cœur perdu ses droits puissans,
Et vas-tu désormais couler ta triste vie
Sans jamais te mêler à ses jeux innocens?

Ah! plutôt, viens, suis-moi dans la lice éclatante
Où tu vois si souvent triompher nos rivaux;
Qui sait si de la gloire une palme brillante
Ne t'attend pas un jour pour prix de tes travaux? »

Non, c'en est fait ; jamais le laurier du poète
N'ombragera mon front de ses rameaux divins.
Va, laisse-moi subir au fond de ma retraite
Le sort que m'imposa le courroux des destins.

Ami, naguère encor, quand mon âme ravie
S'enflammait aux accens des vrais fils d'Apollon,
Je disais, palpitant d'une sublime envie :
« Un jour j'égalerai leur superbe renom ! »

Mais d'un premier amour la flamme dévorante
Me remplissait alors d'une indicible ardeur ;
Et, pour prix de mes vers, d'une volage amante
Je croyais quelque jour pouvoir fixer le cœur !...

Hélas ! dès qu'à mes yeux, fascinés par l'ivresse,
L'inconstance eut brisé le prisme des amours,
Et que mon front, encor rayonnant de jeunesse,
D'un voile de douleur se couvrit pour toujours ;

Bien loin de moi l'espoir a fui d'un vol rapide,
Emportant mes projets de gloire et de bonheur ;
Et le chagrin, semblable à l'assassin perfide,
Est venu lentement me déchirer le cœur.

Et maintenant, irais-je au luth de l'élégie
Pour soulager mes maux demander des secours,
Et redire cent fois sur sa corde affaiblie
Un amour malheureux qui flétrit mes beaux jours ?

Non ; sage désormais, d'une fragile vie
Je veux mettre à profit les rapides instans ;

Ami, je veux puiser dans la philosophie
Les moyens de braver les malheurs et le temps.

A mon âme déjà Cicéron, Épictète,
Sont venus expliquer ses admirables lois.
Mes jours sont moins troublés; au sein de ma retraite
De mes illusions j'ai souri quelquefois.

Je chéris Casimir; j'admire Lamartine;
Je goûte de leur luth les sons mélodieux;
Je jouis des transports de leur muse divine
Sans prétendre égaler ses chants harmonieux.

Hélas! combien de fois j'arrosai de mes larmes
(En déplorant mes jours à l'oubli condamnés)
Leurs vers où la nature étale tous ses charmes,
Par la main du génie et des Grâces ornés!..

Mais depuis que j'ai vu sur leurs sublimes traces
Tant d'auteurs élancés tomber de toutes parts,
J'ai su, donnant un frein à ma superbe audace,
D'un but trop élevé détourner mes regards.

Tel souvent, lorsqu'instruits à braver les orages,
De hardis nautonniers s'élancent sur les flots,
Un homme assis aux bords des paisibles rivages
Suit d'un regard jaloux leurs rapides vaisseaux.

Il songe à la fortune et peut-être à la gloire
Qui doit les couronner à leur retour lointain;
Et, déjà se flattant d'un bonheur illusoire,
Il voudrait partager un si brillant destin.

Et tandis qu'il se livre à ces folles chimères,
La tempête, éclatant sur les nochers surpris,
Vient briser leur esquif, et les plaines amères
Roulent jusqu'à ses pieds leurs malheureux débris.

Alors, épouvanté d'un sort aussi terrible,
Et rejetant bien loin ses téméraires vœux,
Il jure, en retournant vers son foyer paisible,
De mourir sous le toit qu'habitaient ses aïeux.

Mais tu ne dois pas craindre un semblable naufrage,
Toi, dont la noble muse, en son premier essor,
Est venue annoncer aux bardes de notre âge
Un nom qui près des leurs pourra briller encor!

Ton jeune cœur, brûlant de l'amour de la gloire,
D'un autre amour aussi vient de sentir les feux;
Poursuis, Gérard, poursuis! qu'une double victoire
Bientôt vienne combler tes désirs et mes vœux.

Puissé-je entendre un jour les maîtres de la lyre
ans leurs doctes combats te proclamer vainqueur;
Je ne sentirai plus le feu qui les inspire,
Mais je puis être encore heureux de ton bonheur.

Pourtant, quand le front ceint d'une palme si belle,
D'un père par tes chants embellissant les jours,
Et couvert des baisers d'une amante fidèle,
Tu viendras me conter ta gloire et tes amours;

D'une jeunesse obscure et de maux traversée
Voyant les plus beaux jours écoulés tout entiers,

Si, d'amers souvenirs assiégeant ma pensée,
Tu me voyais de pleurs inonder tes lauriers;

Pardonne, ô mon ami! ce retour sur mon âme;
D'un luth national redis-moi les concerts:
Alors, m'abandonnant à l'ardeur qui t'enflamme,
J'oublîrai mes chagrins en écoutant tes vers.

M. H. TAMPUCCI.

VERS ÉCRITS

SUR L'ALBUM DE M. ODEVAËRE.

QUELLE est cette aimable beauté
Dont l'amour sans espoir en tous lieux suit les traces?
L'esprit dans ses regards s'allie à la bonté;
Telle on peint Vénus ou les Grâces.
Souris charmant! touchante émotion!...
Par la pudeur modeste, elle semble agitée...
Cher Odevaëre, heureux Pygmalion,
Je reconnais ta Galatée. (*)

M. le baron de STASSART.

(1) Une des plus agréables productions du pinceau fécond et brillant de M. le chevalier Odevaëre, premier peintre de S. M. le roi des Pays-Bas.

L'HEUREUSE ERREUR.

D'un tendre amour la coupable Georgette
Portait un gage dans son sein :
Le cas pressant, au plus tôt la pauvrette
Épousa le vieux Thomassin.
Ce prompt hymen fut encore l'ouvrage
D'Éloi, rusé compère, et l'amant séducteur :
Ainsi de la fillette il répara l'honneur.
Enchanté de son mariage,
Thomassin rêvait le bonheur.
Devais-je espérer qu'à mon âge,
Disait-il, un jour, à part soi,
Je serais tant heureux ! Ma foi,
Si de l'être j'ai l'avantage,
C'est à vous seul que je le doi,
Mon bon ami, mon cher Éloi ;
Combien je vous en remercie !
Ah ! je n'oublîrai de ma vie
Ce que vous avez fait pour moi.

M. Ponsardin Simon.

L'INDUSTRIE FRANÇAISE,

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION DE 1827.

(Fragment.)

France, voici le jour de tes Olympiades!
C'est le jour de ta gloire et la fête des arts!
Quel éclat solennel déploie à nos regards
Ce Louvre au seuil superbe, aux riches colonnades!

. . . .

. . . .

Sous la garde des ris et des sylphes légers,
De la mode et du goût sont les fils passagers,
Ces tissus gracieux, ces gazes transparentes,
Des pudiques appas prisons éblouissantes.
Plus loin Mars a placé son arsenal guerrier,
Ces casques éclatans, ces cuirasses d'acier,
Ces mousquets qui, lançant de vives étincelles,
Déchaînent le trépas sous cent formes nouvelles,
De l'homicide éclair précipitent l'ardeur,
Et d'un luxe de mort arment notre fureur.
Mais ce fer, instrument des horreurs de la guerre,
Est ici bienfaisant et féconde la terre.

Je vois mille produits destinés à la fois
Pour le chaume du pauvre et les lambris des rois;

Auprès du superflu s'offre le nécessaire,
Et l'argile modeste à côté du vermeil.

Ici ce touchant appareil
Redresse de nos corps la frêle architecture,
D'une taille honteuse ennoblit les contours,
Et rend à la beauté les jeux et les amours;
Sur ce lit douloureux, vainqueur de la nature,
L'homme qu'avait courbé son astre injurieux
Relève un front sublime et regarde les cieux.

Ce peuple actif de machines mouvantes
Aide nos faibles bras de mille bras nouveaux;
L'une agite à grands bruits ses navettes roulantes;
Celle-ci sans efforts lève de lourds fardeaux;
L'autre mêle avec art, Minerve ingénieuse,
Les fils toujours errans de la trame soyeuse:
Son facile travail nous fait un doux repos.

Dirai-je les trésors qu'enfante la peinture?
Ces toiles, ces tapis, variant leurs couleurs,
Se couronnent de fruits et se parent de fleurs;
Là, sur l'émail poli brille la miniature;
La laine éblouissante, émule du pinceau,
Par des ressorts cachés s'entrelace en tableau.
Sèvres, que j'aime à voir ta royale industrie
Sans s'appauvrir jamais enrichir la patrie!

Arts heureux! tout prend part à vos solennités!

Toi qui, d'un monde vain dédaignant l'artifice,
Ne veux pour ornement qu'un austère cilice,
Foi divine ! permets au luxe des cités
De prêter son éclat à tes simples beautés !
Vois-tu, sous le palmier de la jeune Amérique,
Resplendir cet or pur qu'habite un Dieu vivant ?
Père des orphelins, la piété publique
S'incline avec amour devant ton monument.
Qu'avec ravissement mon regard te contemple !
Daigne, daigne agréer ce tribut solennel ;
Paule à l'humanité dressa le premier temple :
Les arts reconnaissans lui devaient un autel.

Oh ! qui pourrait compter ces nombreuses merveilles !
La harpe en sons plus doux enchante mes oreilles ;
Le timbre harmonieux, interprète du temps,
Me le fait oublier par ses accords charmans.

Ce marbre, éclos du sein des Pyrénées,
Montre un autre Paros aux Landes étonnées ;
L'art des Didot, brillant de grâce et de beauté,
Sur le vélin prodiguant sa magie,
Embellit la pensée et revêt le génie
D'une double immortalité.

La voilà, cette Gaule, Amazone sauvage,
Habitant sous l'horreur de ses sapins altiers,
Et bégayant à peine en son grossier langage
Les noms rauques et durs de ses leudes guerriers ;

Du fond de ses forêts elle s'est élancée;
Les arts ont remplacé les druides cruels.
O Mercure! Lutèce a brisé tes autels
En conservant ton caducée.

O France! ô mon pays! chaque jour t'enrichit!
Des tributs étrangers chaque jour t'affranchit;
Les troupeaux du Tibet, de leurs plages lointaines,
Portent sur tes coteaux leurs ondoyantes laines.
Ces schalls que nos aïeux achetaient à grands frais,
Sont devenus plus beaux en devenant français.

Notre art même en naissant, corrigeant la nature,
Change en vive lumière une vapeur impure.
Là, le Rhône en grondant, demande si les dieux
Soutiennent sur les flots ce pont audacieux.
La Seine voit le feu, cet élément terrible,
Dont la foudre jadis embrasait les vaisseaux,
Docile maintenant, les guider sur les eaux
Par une puissance invisible.

Orgueilleuse Albion! dans ces combats nouveaux,
Dès nos premiers essais, nous sommes des rivaux.
Tu nous ouvris des arts la féconde carrière;
Tu nous a devancés, mais ne nous vaincras pas.
Le Français est semblable au dieu que chante Homère,
Il franchit le monde en trois pas.

Quel brillant avenir se révèle à la France!
Les lis protégeront de leur ombrage immense

L'essor industrieux de ses généreux fils.
Et vous, gardiens sacrés des drapeaux d'Austerlitz,
Du haut du bronze altier, d'où vos grandes images
A la postérité commandent les hommages,
Abaissez vos regards sur ces trésors divers
Par le Français actif conquis sur l'univers;
Agitant dans vos mains vos palmes héroïques,
Encouragez ces jeux, ces combats pacifiques,
Où nos arts, succédant à vos nobles exploits,
Nous soumettront la terre une seconde fois!
Ou plutôt abjurons l'orgueil de la victoire;
Pour les peuples amis il n'est plus qu'une gloire;
Et les arts, étendant leur sceptre bienfaiteur,
Préparent ce grand jour où, calmant leur fureur,
Lasses de déchirer leurs entrailles fécondes,
        Oubliant leurs crimes passés,
L'Europe et l'Amérique uniront leurs deux mondes
        De leurs lauriers entrelacés.

M. Jouvet Desmarand.

LE VOYAGEUR ET LE FLAMBEAU.

FABLE.

Dans un étroit chemin, au bord d'un précipice,
Un voyageur, la nuit, marchait à pas comptés :
Sa torche lui montrait périls de tous côtés,
Et mon homme était au supplice.
Enfin suant et haletant,
Las de glisser à chaque instant,
Il s'en prend au flambeau qui le guide et l'éclaire :
« Traître, dit-il, qui causes mon effroi ;
« Je marcherais bien mieux, si je marchais sans toi. »
A ces mots, il l'éteint, le jette avec colère,
Et bientôt s'en repent, hélas !
Car à peine a-t-il fait vingt pas,
Que, de son fol orgueil victime,
Il tombe et périt dans l'abîme.

Vous, qui craignez son sort, ne l'imitez donc pas.

M. Désiles-Benard.

LA VIEILLE MENDIANTE.

ÉLÉGIE.

« Ah! de grâce, ouvrez-moi l'asile
Que la pitié doit au malheur.
J'ai quitté les murs de la ville;
Tous les cœurs y sont sourds au cri de ma douleur.
J'arrive de bien loin, vous me voyez souffrante;
Le temps appesantit mes pas.
Habitans du château, je suis faible et mourante,
Et vous ne me chasserez pas.
J'ai faim; plaignez ma destinée.
J'aurais cherché la mort, mais Dieu me le défend.
J'avais un fils, j'en fus abandonnée,
Et c'était mon unique enfant.
Du hameau paternel la misère m'exile;
Du sort depuis long-temps je subis la rigueur.
Ah! de grâce, ouvrez-moi l'asile
Que la pitié doit au malheur. »

Telle était sa prière, et d'une nuit terrible
Les ombres s'étendaient dans les célestes champs.
Aux accens de sa voix, si vrais et si touchans,
Dans le riche palais tout restait insensible.
Les vins coulent; l'orgie, en éclats répétés,

Frappe de cris de joie une voûte sonore;
Et, reines du banquet, d'impudiques beautés,
Une coupe à la main, attendent que l'aurore
Du festin sacrilége efface les clartés.

Le maître du château, que la plainte importune,
Approchant de sa bouche un nectar écumant,
Se lève et dit: « Amis, buvons à la Fortune,
A ses bienfaits sur nous versés si constamment.
En fit-on un plus digne usage?
Jouir est notre lot: qui vit heureux est sage. »
Tandis qu'il recueillait les applaudissemens,
L'infortunée en pleurs répète sa prière;
Mais la porte inhospitalière
Demeure inexorable à ses gémissemens.
Le chef altier s'irrite, et son ordre sévère
Écarte loin du seuil l'indigente étrangère.

Tout-à-coup les éclairs sillonnent l'horizon;
Le tonnerre entr'ouvre la nue,
Brise en grondant sa brûlante prison,
Et de ses feux embrase l'étendue.
L'onde des cieux, en rapides torrens,
Court dans la déserte campagne.
L'ange de la mort t'accompagne,
O toi qui vers le mont portes tes pas errans!
Un cri soudain s'élève au bord du précipice;
Un murmure plaintif attriste le vallon;
Mais le bruit cesse. A l'aurore propice,

Échappés du brillant salon,
Les joyeux conviés regagnent les prairies.
L'orage a tout détruit... Eh! qu'importe à leurs cœurs
Que des bienfaits des champs les sources soient taries?
La nature, étrangère à ces âmes flétries,
Leur rit même dans ses fureurs.

Quel objet a frappé leur vue!
Dans un ravin profond une femme étendue,
Pâle, sans mouvement, les mains jointes; ses yeux,
Ses yeux, demi-fermés, sont tournés vers les cieux.
Le héros de la fête indifférent s'avance,
Regarde... Pourquoi ce silence?
Les cœurs ingrats sont-ils assez punis?
Vous qui prêtez l'oreille à mes tristes récits,
Priez pour la pauvre étrangère.
Dieu seul sécha les pleurs, Dieu seul vit la misère
De celle qui priait pour son coupable fils.

M. Terrasson.

MISSOLONGHI.

HELLÉNIENNE.

Quel est ce grand navire aux voiles triomphantes,
Qui, livrant aux zéphyrs ses bannières flottantes,
Au bruit des cris de mort et des joyeux concerts,
Pavoisé de têtes sanglantes,
Vogue libre et vainqueur au sein brillant des mers?
Où traîne-t-on ces enfans et ces femmes,
Débris vivans et du glaive et des flammes,
Dont l'heureux Ibrahim fait hommage au sultan?
Ornez de ses joyaux le sublime divan;
Que Stamboul se prépare à ce beau jour de fête!
L'or aura sa moisson, ainsi que le plaisir;
Le sérail triomphant attend plus d'une tête,
Et, dans leurs grands bazars, les enfans du prophète
Accourent marchander les rebuts du visir.....
O de Missolonghi cendres encor fumantes!
Missolonghi!..... salut, héroïque cité,
Où l'œil, sous un amas de ruines récentes,
Cherche de tes débris la vieille majesté!
Gloire! gloire immortelle à tes fils magnanimes!
Honneur à vos trépas sublimes,
Spartiates chrétiens, morts pour la liberté!
Couvrez-vous de cyprès, vallons de Messénie,

Saints temples, saints autels, voilez-vous d'un long deuil!
De la cité martyre, ô touchante agonie!
Quatre mille héros vont descendre au cercueil.....
Trève à tes chants de joie, Europe inattentive!
Ne leur refuse pas une larme tardive,
Toi qui devais les secourir;
Et de tes rois muets que la pitié craintive
Ose au moins les absoudre en les voyant mourir.
Stamboul leur préparait la honte et les supplices,
Ils savent conquérir un plus noble destin;
Ils ne livreront plus au sauvage Africain
Que leurs corps déchirés, couverts de cicatrices.
Mères, de vos enfans endormez les douleurs;
Guerriers, voici la mort! point de cris! point de pleurs!
Confiez à vos murs, qu'on va réduire en poudre,
Ces volcans souterrains qui recèlent la foudre,
Et font survivre encor la vengeance au trépas.
Près de la mine ardente un pauvre autel s'élève;
Pour le dernier de leurs combats,
A côté de la croix ils suspendent le glaive,
Seul allié qui ne trahisse pas:
Pour prier, pour périr ensemble,
A cet autel de mort un prêtre les rassemble,
Il reçoit leurs sermens et leur suprême adieu;
Leur voix qui suppliait ose enfin nous maudire,
Et ces guerriers, promis aux palmes du martyre,
Vont accuser l'Europe au tribunal de Dieu.
Contemplez, rois chrétiens, cette immense hécatombe;
Délibérez encor quand la Grèce succombe;

De l'étendard du Christ sauvez quelques lambeaux ;
Quand elle a tout détruit, conjurez la tempête ;
Au barbare Africain disputez sa conquête,
Allez délivrer des tombeaux.
Mais toi, peuple immortel, que ta lutte s'achève !
Tu mourais dans les fers, succombe sous le glaive,
Et dans ta chute encore immole tes bourreaux :
Mahomet recrutait dans un peuple d'esclaves ;
Le martyre moissonne au milieu de tes braves,
Et l'Olympe chrétien s'ouvre pour tes héros.
Ces guerriers malheureux, que rien ne put abattre,
N'avaient dans leurs trésors qu'un glaive pour combattre,
Qu'une croix pour orner la tombe des martyrs :
Quand le fer eut détruit leur temple et leur chaumière,
Sous la tente des camps Dieu reçut leur prière.
Ils vinrent, au milieu de nos bruyans plaisirs,
Promener dans nos murs leur auguste misère ;
Mais, oubliant les jours de ses douleurs,
Notre France infidèle, ainsi qu'une étrangère,
Écouta le récit de leurs nobles malheurs.
Vaincus, ils imploraient le secours de nos armes ;
Que recueillirent-ils? Un peu d'or, quelques larmes ;
Ils n'ont point trouvé de vengeurs.......
Du moins sois-leur fidèle, ô lyre du poète!
Ne mêle pas ta voix à ces hymnes de fête;
Et quand, dans son lâche repos,
Le monde apprend tant de trépas sublimes,
D'un dernier chant de gloire honore les victimes,
Et du laurier sacré couronne leurs tombeaux.

Poursuis d'un cri vengeur l'Europe indifférente;
Avec la beauté suppliante,
Attendris la pitié pour ces enfans des dieux;
Ressuscite le luth de Tyrtée et d'Homère,
Et s'ils n'ébranlent pas la terre,
Que tes chants indignés remontent dans les cieux.
Des fils d'Hellé dernier auxiliaire,
Dieu des combats, Dieu terrible et puissant,
Aux fils de Mahomet oppose ton tonnerre;
Vois cette race impie arborer le croissant
Sur les débris du sanctuaire.
De la Grèce expirante écoute enfin la voix,
Dieu qu'elle invoque en sa douleur profonde!
Parais, Dieu des chrétiens, fais triompher ta croix;
Qu'elle sauve la Grèce! elle a sauvé le monde.

M. V. Alphonse Flayol.

LA COLOMBE.

J'AI vu, pauvre colombelle,
Là bas votre tourtereau,
Que, sous sa griffe cruelle,
Tenait un méchant oiseau.

Déjà la terre sanglante
Avait déchiré ses flancs,
Sa voix plaintive et mourante
Me révélait ses tourmens.

Cette tête si jolie
Qui naguère vous charmait,
Sur son aile appesantie
Languissante retombait.

J'entendais sur le feuillage
Le bruit du sang qui coulait,
Le cri féroce et sauvage
Du monstre qui le versait.

Mais la vengeance était proche :
Un chasseur guettait l'oiseau ;
J'ai vu rouler sur la roche
La victime et le bourreau.

M. BOUCHER DE PERTHES.

LE LÉOPARD ET LES ANIMAUX.

FABLE.

Un léopard, ministre du lion,
De par le roi visitait ses domaines;
Vassaux d'accourir par centaines,
Faisant retentir l'air de cet auguste nom.
Admis devant son Excellence,
Ils s'inclinent à son aspect,
Puis attendent avec respect
Qu'il plaise à monseigneur de rompre le silence.
Le monarque sans doute eût été satisfait,
S'il eût vu, de ses yeux, comment tout se passait.
Mais le visir n'en jugea pas de même.
« Hé quoi! dit-il, plein d'un orgueil extrême,
De vils sujets, dans la foule oubliés,
Osent paraître en ma présence
Sans qu'aucun d'eux se prosterne à mes pieds,
Et je pardonnerais un tel excès d'offense!...
Non, de par tous les dieux. » Il donne, au même instant,
A l'un un coup de griffe, à l'autre un coup de dent,
Et le sang coule en abondance.
A ce lâche attentat s'élèvent mille cris;
La rage, la fureur transportent les esprits.
« Mort au visir!... » Le visir prend la fuite;

Mais les plus acharnés volent à sa poursuite.
L'histoire ne dit pas s'il fut atteint par eux,
Ni s'il put échapper à ce désordre affreux
Qu'avait trop provoqué sa coupable conduite.

Rendons aux grands toutes sortes d'honneurs ;
Soyons pour eux remplis de modestie ;
Et vous, messieurs les grands seigneurs,
Ne brisez pas celui qui plie.

M. H. L.

LE BAISER REFUSÉ.

Je te disais : ô Sylvie, ô mon âme !
Que je te donne encore un doux baiser !
A ton ami, quoi ! tu peux refuser
Une faveur aussi chère à sa flamme !
Ah ! puisque ainsi tu t'armes de rigueur,
Je t'obéis, beauté sauvage et fière,
Je t'obéis ; mais si mon tendre cœur
Doit supporter un refus si sévère,
Je veux mon bien : dès ce moment rends-moi
Tous les baisers que ma bouche enivrée
A déposés sur ta bouche adorée,
Depuis le jour que mon cœur est à toi !

M. V. Darthenay.

ÉPITRE

A Émile G***, qui me demandait s'il devait mettre au jour le recueil de ses poésies fugitives.

Le dieu d'amour a monté votre lyre,
Et c'est lui seul qui dicte vos beaux vers;
Mais, croyez-moi, n'ayez point le travers
De publier les chants qu'il vous inspire.
Un jeune auteur, en affichant son nom,
Voit s'envoler le bonheur de sa vie;
S'il est vanté, l'affreuse Jalousie,
De tout succès éternelle ennemie,
Sur ses lauriers répand un noir poison.
Ainsi Le Tasse, et Racine et Voltaire
Furent long-temps en butte à sa fureur.
Flétri par elle au sein de sa carrière,
On vit Le Tasse expirer de douleur.
Ah! cachons-nous; dérobons au vulgaire
Quelques talens et des jours pleins d'honneur.
La gloire, hélas! veut-elle le bonheur!
Fils des neuf sœurs et du dieu d'Idalie,
N'oubliez pas leurs charmantes leçons:
Que toujours l'art, dans vos douces chansons,
Au goût facile, au naturel s'allie.
Comme Parny, méritez les faveurs

Du tendre Amour dont vous suivez les traces.
Soyez toujours inspiré par les Grâces,
Vos vers plairont sans peine à tous les cœurs ;
Mais gardez-vous d'instruire un jour l'Envie
Des plaisirs purs qu'en paix vous savourez;
Ne confiez qu'à votre jeune amie
Les chants d'amour où vous la célébrez ;
N'exposez pas cette amante modeste
Aux traits impurs des méchans et des sots;
Mais en secret louez ses doux propos,
Et sa candeur et sa beauté céleste.
Heureux l'amant par l'Amour couronné,
Qui chante auprès de l'objet qui l'inspire !
Un doux baiser, un regard, un sourire,
De ses beaux vers soient le prix fortuné.
Vous qui brûlez pour l'aimable Daphné,
Éloignez-vous du temple de mémoire :
Je vous l'ai dit, trop d'éclat souvent nuit.
Daphné vous aime; elle vous applaudit :
N'est-ce donc pas assez pour votre gloire ?

M. Henry.

TRAFALGAR.

ODE TRADUITE DE L'ESPAGNOL D'ARRIAZA.

L'orgueil se plaît sans doute à chanter la victoire;
Apprenez toutefois qu'arbitre de la gloire,
Le dieu puissant des vers,
A la vertu trahie offrant sa récompense,
Au-dessus des succès que le hasard dispense
Proclama les revers.

La mémoire retient au parvis de son temple
Ceux, ô Léonidas! qui suivirent l'exemple
Donné par ton grand cœur.
Les héros ont reçu dans leur noble élysée
Ceux qui, cendres aussi, de Numance embrasée
Trompèrent le vainqueur.

Là brille l'héroïsme où Bellone obstinée
Fait lutter la constance avec la destinée :
C'est là notre vertu.
Rappelle à tes pensers les fastes des deux mondes,
Clio, tourne les yeux sur l'empire des ondes,
Où la retrouves-tu?

Des forêts de Fingal autrefois pompe altière,

C'est des terres d'Atlas que touchent la frontière
Cent funestes vaisseaux!
Ah! lancés par la main d'un démon homicide,
Ils vont ensanglanter les colonnes qu'Alcide
Éleva sur les eaux.

Albion porte envie à la ville fameuse,
Autre reine des mers, qui de l'onde écumeuse
Comprime les efforts;
A la riche cité que Bellone préfère,
Que parent les tributs du lointain hémisphère,
A l'ombre de ses forts.

Combien te sied le mal, Angleterre inféconde,
Amante des vapeurs, jetée où l'œil du monde
Te regarde si peu!
Champs où la brume arrose une aride verdure,
Où Flore est sans gaîté, l'automne sans parure,
L'amour sans traits de feu.

La flotte du superbe, ivre de sa fortune,
Insulte à nos remparts, de sa voile importune,
De ses jeux méprisans;
Et vous le souffrirez! Non: que l'Inde soumise
Vous voie encor punir l'orgueil de la Tamise,
Élève des Bazans.

Tel que, s'entreheurtant au-dessus de nos têtes,
Deux nuages épais confondent les tempêtes
Qui bouillonnent en eux:

La nature a frémi, du grand choc attérée,
Tandis que se croisaient de la flamme éthérée
Les rayons lumineux.

Tel, aux rangs opposés, le démon de la guerre
Rapproche et va mêler du terrestre tonnerre
Les noirs embrasemens;
D'un vaisseau contre l'autre il presse le naufrage,
Et, dans un seul combat, livre l'homme à la rage
De tous les élémens.

Parmi les ais brisés et les cendres brûlantes,
Les débris meurtriers et les masses croulantes,
L'angoisse et le trépas,
A la triste lueur dont l'Océan s'éclaire,
Vaillans chefs espagnols, en quel lieu l'insulaire
Ne vous voyait-il pas?

La fierté de vos fronts vous faisait reconnaître,
Quoique teints des vapeurs du foudroyant salpêtre
Ou d'un sang précieux.
Tel, des fils de la terre épouvantant l'armée,
Resplendissait au sein de la nue enflammée
Le visage des dieux.

Le sang rougit les flots, le fer remplit l'espace;
Aucun pied ne recule, aucun bras ne se lasse;
Le choc du choc renaît.
C'est alors qu'élevant son horrible squelette,

La Mort vient contempler la victoire complète
Qu'elle seule obtenait.

Dieux ! quel affreux éclat fait frissonner mon âme !
Quel volcan a vomi ce tourbillon de flamme
Qui s'élève dans l'air ?
Des débris retombant les vagues sont jonchées :
Des morts, des corps brisés, et des mains qui, tranchées,
N'ont point lâché le fer.

Ombres de Trafalgar, et vous, ses nobles restes,
Vous qui devez un jour de ses hasards funestes
Venger le souvenir,
C'est assez qu'Albion, par vos coups désolée,
En longs habits de deuil, prépare un mausolée
Au vainqueur d'Aboukir.

Vous, cependant, montrez sur la campagne humide,
Le courageux lion que le chasseur timide
Blesse et n'étonne pas,
Et qui, l'œil menaçant, la griffe ensanglantée,
S'éloigne sans presser sa marche respectée,
Sans ralentir ses pas.

M. Maria Maury.

LA COURONNE ET LE BONNET DE NUIT.

FABLE IMITÉE DE L'ALLEMAND DE MOSER.

UN monarque persan, au sortir d'un conseil
Qui se tint jusqu'à la nuit close,
Sentit le besoin du sommeil;
Pour son coucher tout se dispose;
Aux mains du jeune Hazem, esclave qui le suit,
Il remet sa couronne, et celui-ci la pose
A côté du bonnet de nuit.
Sa majesté, quoique très-lasse,
Assise seulement au chevet de son lit,
Sur l'avis du conseil revient et réfléchit;
Mais tandis qu'en sa tête elle passe et repasse
Ce que chaque membre avait dit,
La couronne au bonnet soudain cherche querelle.
« Quelle impudence! lui dit-elle;
Oses-tu bien ici figurer près de moi,
Moi, qui pare le front d'un roi?
Moi, qui relève encor l'éclat qui l'environne
Par le feu de mes diamans?
Le bonnet lui répond : — Orgueilleuse couronne!
Vante moins tes joyaux brillans.
Eh! comptes-tu pour rien, en parlant de la sorte,

Les peines, les soucis, peut-être les remords
Que tu causes souvent à celui qui te porte?
Moi, je les calme et les endors.

M. Le Bailly.

ÉPIGRAMME TRADUITE DU GREC.

Sur un coursier fougueux prétendant disputer
La palme qu'on décerne aux chevaux héroïques,
Un histrion un jour, osa se présenter
Dans les jeux olympiques.
Sous ce vil cavalier, l'animal plein d'ardeur,
Pour digne fils d'Æton se fit bientôt connaître.
Juges, dit Apollon, couronnez le vainqueur,
Et donnez l'avoine à son maître.

M. le chevalier Coupé de Saint-Donat.

FAUST.

Traduction de la dernière scène.

FAUST, MARGUERITE, MÉPHISTOPHÉLÈS.

Marguerite est endormie dans sa prison; Faust entre guidé par Méphistophélès, qui reste à la porte pour l'attendre.

FAUST.

Dans ce séjour d'effroi souffre celle que j'aime,
Et c'est moi qui sur elle attirai l'anathème;
Tout son crime pourtant fut une douce erreur:
Je tremble d'approcher..... Un sentiment d'horreur....
Oh! ne balançons plus; hâtons sa délivrance!
Chaque instant de retard ajoute à sa souffrance. —
Marguerite!

MARGUERITE, *s'éveillant.*

On m'appelle..... Il faut déjà mourir.....
Déjà!

FAUST.

Rassure-toi: je viens te secourir.

MARGUERITE, *ne le reconnaissant pas, et dans le délire.*

Prends pitié de mon sort, si ton cœur est sensible....
Hélas! je suis si jeune, et la mort est terrible:

J'ai passé d'heureux jours..... ils sont loin maintenant;
J'ai vu tout mon bonheur fuir avec mon amant.....
Car j'étais belle aussi, c'est ce qui m'a perdue,
Ma guirlande de fleurs s'est flétrie et rompue,
Je vois que tout cela n'est que songe, qu'erreur.....
(*Faust veut détacher ses chaînes.*)
Mais pourquoi me saisir avec cette fureur?
Que t'ai-je fait? Pourquoi vouloir agir en maître?
Je ne te connais point..... ni ne veux te connaître.

FAUST.

Doucement! tes gardiens vont s'éveiller au bruit.

MARGUERITE.

Eh bien! laisse-moi seule..... A peine il est minuit;
Je voudrais reposer au moins jusqu'à l'aurore:
Demain, pour mon supplice, il sera temps encore.

FAUST.

(*A part.*)
Ciel! comment l'arracher à cet égarement?
(*Haut.*)
Je viens briser tes fers, c'est moi, c'est ton amant:
Je te supplie..... (*Il se jette à ses pieds.*)

MARGUERITE, *s'agenouillant aussi.*

Oh! oui, prions les saints ensemble;
Que, pour nous protéger, notre voix les rassemble;
Qu'ils chassent les démons par des signes sacrés!....
Car, près de cette porte, au bas de ces degrés,
Je les vois!.... Entends-tu de l'infernal empire
Et les cris de souffrance, et l'effroyable rire?
Il nous attend, il s'ouvre..... Ah! la terre a frémi!...

FAUST, *à haute voix.*

Marguerite !

MARGUERITE, *attentive.*

C'était la voix de mon ami !
A son accent si doux, ah ! je l'ai reconnue;
Elle s'est fait entendre à mon âme éperdue
Au milieu de ces cris, qui me glacent d'effroi.
Il ne peut être loin !

FAUST.

Marguerite, c'est moi !

MARGUERITE, *avec joie.*

C'est toi !... Mais je m'abuse...

(*Elle le touche.*)

Oh non ! j'en suis certaine :
C'est toi ! plus de prison, plus de maux, plus de chaîne !
Tu viens me délivrer ? eh bien, je suis tes pas ;
Mais, je suis faible encor.... Soutiens-moi de ton bras :
Ah ! nous sommes sauvés ! A la fin je respire ;
A notre liberté tout me semble sourire...
Dieu ! que de souvenirs dans ces champs, dans ces bois !
Tiens, ici, je te vis pour la première fois,
Là mes aveux naïfs ont payé ta tendresse,
Là tu reçus hier ma première caresse...

FAUST.

Viens, échappe à la mort, quitte ces lieux !

MARGUERITE.

Pourquoi ?
Mon ami, j'aime tant à rester avec toi !

(*Elle veut l'embrasser.*)

FAUST.

Au nom de cet amour, hâte-toi de me suivre,
Ou ton refus tous deux au supplice nous livre,
Hâte-toi !

MARGUERITE.

Dieu ! ta main semble me repousser !
Ta bouche, comme hier, ne sait plus m'embrasser :
Dis-moi quel changement, quelles peines secrètes
Rendent tes baisers froids, et tes lèvres muettes :
Que vois-je ? Tu voudrais t'arracher de mes bras....
Qui m'a ravi ton cœur ?... Tu ne me réponds pas.

FAUST.

Peux-tu douter de moi ? Tu m'es toujours plus chère ;
Mais viens, fais quelques pas, c'est ma seule prière.

MARGUERITE.

Tu détaches mes fers, tu t'approches de moi,
O Faust, à mon aspect, ne sens-tu pas d'effroi ?
Sais-tu ce que je suis ?

FAUST.

Viens, la nuit est moins sombre.

MARGUERITE.

Vois le long de ces murs se dessiner une ombre....
C'est celle de ma mère : ah ! mon bras criminel
Fit prendre à sa faiblesse un breuvage mortel !
(*Elle passe sa main sur ses yeux.*)
Chassons ce souvenir de mon âme flétrie :
Mon ami, donne-moi ta main, ta main chérie....
Contre mon cœur ! que vois-je ? Elle est humide... O Dieux !..
Ah ! je sais : c'est du sang... un sang bien précieux...

FAUST.

Laisse là le passé, le passé que j'abhorre ;
Tu me ferais mourir.

MARGUERITE.

Non, tu dois vivre encore.
J'attends de ton amour un service nouveau,
Car sans toi, qui voudrait m'élever un tombeau !—
Deux autres sont encor confiés à ton zèle ;
Dans le premier ma mère, et mon frère auprès d'elle,
Moi, quelques pas plus loin, personne près de moi...
Ah ! j'espérais un jour reposer avec toi,
Mais c'eût été trop doux, je n'y dois plus prétendre.

FAUST.

Tu m'aimes, à mes vœux pourquoi ne pas te rendre ?
Viens.

MARGUERITE.

Dehors ?

FAUST.

A la vie.

MARGUERITE.

Oh non, c'est au trépas ;
La justice divine y veille sur mes pas.
Et même, en ce moment... quel bruit ?... Je crois entendre...
Sur la place déjà la foule vient m'attendre ;
La cloche de la mort a trois fois résonné,
Pour mon triste départ le signal est donné :
On me bande les yeux..., et, pour faveur dernière,
Au pied de l'échafaud j'achève ma prière...

M'y voici : c'en est fait !... La hache... le bourreau !...
Ah ! le monde est déjà muet comme un tombeau !

FAUST.

Ciel ! Pourquoi suis-je né ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entr'ouvrant la porte.*

Voici déjà l'aurore ;
Cessez de vains retards, qui vous perdraient encore

MARGUERITE.

Que vois-je ? Loin d'ici ! c'est l'ennemi de Dieu !
C'est moi qu'il veut ravir... chassez-le du saint lieu !
Quand il parle, ô terreur ! ses lèvres convulsives
Vomissent tout l'enfer.

FAUST, *voulant l'entraîner.*

Viens ! il faut que tu vives !

MARGUERITE, *résistant.*

Non !

FAUST, *la saisissant.*

Il faut surmonter un puéril effroi !

MARGUERITE.

O justice de Dieu ! Je m'abandonne à toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens ! viens ! ou je te livre à la mort avec elle !

MARGUERITE.

Mon Dieu ! je t'appartiens : anges, troupe immortelle,
Sauvez-moi, de l'enfer combattez la fureur !

(*La cloche funèbre sonne ; des soldats entrent et l'entraînent au supplice.*)

Faust ! je subis mon sort ; le tien... me fait horreur !

M. GÉRARD.

L'ÉPI ET LE PAVOT.

FABLE.

Au beau milieu d'un champ fertile
Où les dons de Cérès mûrissaient à l'envi,
Fier de ses grains dorés un orgueilleux épi
Querellait un pavot à peu près dans ce style :
« Que viens-tu faire auprès de moi,
Vil symbole de la paresse ?
En orient l'on dit que la mollesse
De tes sucs enivrans fait le plus sot emploi ;
Mais, en ces lieux, jamais as-tu servi personne ?
Sans odeur et sans goût, jamais utile à rien,
Ta léthargique odeur n'est bonne
Qu'à ceindre un jour d'une couronne
Un front académicien.
Que mon sort en ce monde est différent du tien !
A la table des rois tous les jours je figure ;
Peut-être même à la table des Dieux ;
Et l'homme, des présens que lui fit la nature
Trouve en moi le plus précieux.
Cesse inutilement de fatiguer la terre ! »
— Tout doux, mon orgueilleux voisin ;
Tu viens à tort me déclarer la guerre :
Chacun a son rôle ici bas
Suivant qu'en ses décrets le veut la Providence,

Et du mien je ne me plains pas :
Dans les greniers de l'opulence
Cours entasser tes grains rivaux ;
Chargé de l'humble soin d'endormir la souffrance,
Le suc généreux des pavots
Au malheureux qui n'a plus d'espérance
Ira porter l'oubli des maux.

M. A. Naudet.

MARTIAL A PRISCUS.

LIV. I, ÉP. 113,

Cùm non te nossem, etc.

Lorsque je t'appelais mon seigneur et mon maître,
Je t'honorais de bonne foi :
Mais à présent, Priscus, que je sais te connaître,
Tu n'es plus que Priscus pour moi.

M. J. R. Pesche de Préval.

L'ARCHEVÊQUE D'AUCH.

Le feu, dragon brûlant, siffle, vole, serpente,
Roule, ardent tourbillon, mugit, mer flamboyante,
Et du toit ébranlé qu'envahit sa fureur,
Après un court assaut, luit, horrible vainqueur.
Sur la poutre dernière à sa rage échappée
Une femme a paru de flamme enveloppée,
Et de tous ses trésors, du feu triste butin,
N'emportant que son fils renversé sur son sein.
Insensible au péril dont elle est menacée,
Seul le salut d'un fils occupe sa pensée;
Et ses cris maternels pour toutes ses amours
Implorent d'un sauveur l'intrépide secours.
Pour elle aussi d'un fils s'alarme l'innocence,
Et lorsque l'incendie, affreux serpent, s'élance,
De sa langue de feu lui dardant le trépas,
Il pleure, et, suppliant, au peuple tend les bras.
« Qui volera vers eux? » dit au troupeau timide
L'illustre et saint pasteur, sa lumière et son guide.
« Qui volera vers eux? Mes faciles trésors
De leur libérateur vont payer les efforts.
Ici-bas, dans les cieux sa récompense est prête,
Et l'ange du Seigneur va planer sur sa tête. »

Il dit, mais de ce peuple en proie à la terreur

Sa voix excite en vain l'invincible stupeur,
Et la mort, que sa peur voit briller dans la flamme,
Etouffe malgré lui la pitié dans son âme.
« Quoi ! de ces feux complice, à leurs replis brûlans
Votre lâche frayeur livre ces innocens !
Quoi ! témoins indolens de cet affreux spectacle,
Entre eux et leur sauveur la flamme est un obstacle !
Qui volera vers eux ?.... » Un silence confus
Au prélat frémissant décèle leur refus.
« Eh bien ! j'irai moi-même.... » Et la fragile échelle
A reçu le pontife embrasé d'un saint zèle.
Milices du Très-Haut, déployant votre essor,
Descendez le couvrir de vos boucliers d'or.
Veillez, de ce héros ardentes sentinelles !
Anges, protégez-le du rempart de vos ailes !
Volez autour de lui ; par vos souffles divins
Que les feux dévorans sous ses pas soient éteints :
Que, divisé par vous, ce flamboyant orage
Ouvre ses flots brûlans et lui livre un passage !
Il monte, et sur les toits, de flamme environné,
D'un orbe lumineux semble un saint couronné.
Son bras, dont le Seigneur a doublé la puissance,
Arrache au feu cruel sa prochaine espérance.
Il paraît, conquérant d'un fardeau glorieux,
Un ange étincelant qui redescend des cieux.
Le peuple croit revoir, faisant crier sa joie,
Un divin protecteur que le ciel lui renvoie,
Et, prosterné, bénit un héroïque effort
Que Dieu fit triompher sous les yeux de la mort.

De la flamme un instant pour le prélat calmée
La rage a redoublé par les vents ranimée,
Et le toit qu'ont vaincu leurs assauts réunis
Crie, éclate, se rompt, tombe en brûlans débris.
Devant Dieu le héros modestement s'incline :
« Je montais à l'abri de la faveur divine;
Pourquoi trembliez-vous ? La bonté du Seigneur
Défend, bouclier sûr, les amis du malheur. »
Et le peuple a cru voir sur le prélat qu'il aime
Descendre des élus l'immortel diadême.

Digne Apchon, si mes vers de l'avenir sont lus,
A l'avenir mes vers rediront tes vertus;
Et, de ton nom parés, publîront d'âge en âge
Ton pieux dévoûment, ton sublime courage.
Ma muse est libre et fière, et jamais sa candeur
N'a d'un servile vers encensé la grandeur;
De ses accords menteurs la vénale harmonie
N'enivre aucun Midas des concerts du génie.
Mais pour l'humble vertu, pour les nobles exploits,
Toujours sa harpe est prompte à frémir sous mes doigts;
Toujours ma muse aura, fidèle à leur mémoire,
Des pleurs pour l'infortune et des chants pour la gloire.

M. Espérance Picard.

LES SONGES.

STANCES.

SONGES, fils du sommeil, dont les brillans prestiges
Nous font revoir dans l'ombre et le monde et les cieux,
L'homme aisément crédule, avide de prodiges,
En vain attend de vous des dons mystérieux.

C'est en vain qu'abusé d'un espoir chimérique,
De sa pensée esclave il croit briser les fers,
Plonger dans l'avenir un regard prophétique,
Et par vous s'élancer dans un autre univers.

Peux-tu croire, ô mortel, qu'une clarté plus vive
Te dévoile en rêvant tous les secrets du ciel;
Ou que d'un songe vain la vapeur fugitive
T'offre un monde idéal, plus beau que le réel?

Découvres-tu, la nuit, rien que le jour ignore?
Entends-tu d'autres sons? Vois-tu d'autres couleurs?
Non: c'est toujours la terre, et le ciel la décore
Du voile accoutumé de verdure et de fleurs.

Ne reconnais-tu pas la foudre étincelante,

Le bruit des flots brisés sur le roc écumant,
L'incendie et des murs la ruine brûlante,
Et le champ des combats de carnage fumant?

Ne reconnais-tu pas ces plaintes, ces murmures,
L'injuste triomphant, l'innocent dans les fers,
Ces perfides regards et ces bouches parjures?....
La nuit n'a rien changé; c'est le même univers.

Le songe t'a fait voir des spectacles sans nombre,
Mais tous connus; tu dois à l'enchanteur ailé
Le bruit dans le silence et la clarté dans l'ombre;
Mais d'une autre nature il n'a rien révélé.

Qu'importe qu'il confonde à son gré les images,
Désordonne les champs, bouleverse les airs,
Mette un ciel sous les flots, des bois dans les nuages?
Ce sont toujours des bois, des campagnes, des mers.

L'imagination peint comme la nature,
Et refait l'univers sur un dessin nouveau:
Mais toujours, pour tracer la fictive peinture,
Elle emprunte au réel les couleurs du tableau.

N'espère pas, mortel, sortir de tes limites;
Ta pensée est captive en son plus libre essor:
Ce monde est ta prison! Hors des bornes prescrites
L'infini devant elle en vain l'appelle encor.

Conquérant en espoir des voûtes éternelles,
Ainsi l'aigle à son vol croit tous les cieux ouverts;
Mais tout à coup s'arrête; et trahi par ses ailes,
Regarde encor le ciel en rampant dans les airs.

Oh! si, brillans dans l'ombre, à l'univers des veilles
Les songes opposaient leur univers rival!
Si notre esprit, changeant d'empire et de merveilles,
Au sortir du réel entrait dans l'idéal!

S'il pouvait, tour à tour parcourir sans obstacle,
Eveillé, le présent; l'avenir, quand il dort!...
Fût-ce un enchantement, un magique spectacle,
Ce prodige des nuits grandirait l'homme encor.

Tant de gloire n'est point le partage des songes;
Jamais rêve en son sein ne porta l'avenir.
Homme, n'en attends rien, pas même des mensonges;
En vain il se déguise..... il n'est qu'un souvenir.

Dans ce demi-réveil ta vie est retracée;
La mémoire inquiète en songe te poursuit:
Et les maux qui, le jour, accablaient ta pensée,
Par leur image encor te tourmentent la nuit.

La nuit, le laboureur vient sur sa couche agreste
Chercher des durs travaux l'oubli réparateur.
Vaine espérance! un songe à son repos funeste
Fait encor ruisseler sa rustique sueur.

Le chasseur voit, la nuit, la meute haletante,
Parcourt les bois, poursuit leurs hôtes effrayés,
D'un plomb imaginaire atteint sa proie absente,
Et la rêve abattue et sanglante à ses pieds.

Le courtisan subit le refus d'un ministre;
Le nocher voit sa nef se briser sur l'écueil;
Un captif des verroux entend le bruit sinistre;
Au tombeau maternel gémit un fils en deuil.

Le cri du malheureux, sans frapper son oreille,
S'échappe de sa bouche, et retentit dans l'air;
Et du soldat qui dort, mais dont la fureur veille,
Le bras combat encore en l'absence du fer.

L'image du passé, présente à la mémoire,
Nous rend ainsi, la nuit, tous nos pensers du jour.
Le songe d'un guerrier est un rêve de gloire;
Le songe d'une belle est un rêve d'amour.

Mais l'amour et la gloire éveillent leurs alarmes.
Leurs yeux, fermés au jour, aux regrets sont ouverts.
L'un voit au champ d'honneur périr ses frères d'armes;
L'autre, un perfide aimé brisant des nœuds trop chers.

Avares d'allégresse et de douce folie,
Les rêves sont cruels et prodigues de pleurs;
Et l'urne du sommeil verse, comme la vie,
Par gouttes, le plaisir; par torrens, les douleurs.

D'une feinte existence illusion fatale!
O songes, fuyez-nous, ne troublez point nos sens!
Ne nous disputez pas ce trop court intervalle
Que la nature accorde aux chagrins renaissans.

Cessez, de maux certains fantastique apparence,
Aux martyrs des douleurs de les représenter.
C'est assez une fois d'endurer sa souffrance.
Fuyez, songes..... C'est trop que deux fois exister!

M. L. de Saint-Géniès.

L'ORPHELIN.

Jamais une mère chérie
Ne m'a pressé contre son sein;
A peine venais-je à la vie,
Que déjà j'étais orphelin.
Toujours en proie à la misère,
J'ai passé mes jours dans le deuil,
Et je ne connais de ma mère
Que la place de son cercueil.

Le mépris seul est mon partage;
Du laboureur les fils joyeux,
Assis, le soir, sous le feuillage,
Ne m'appellent point à leurs jeux.

Je vois la commune allégresse ;
Mais l'orphelin n'a point d'ami ;
Il est seul avec sa tristesse ;
Personne ne pleure avec lui.

La mort est mon unique asile ;
La mort est l'objet de mes vœux ;
Trop long-temps ma plainte inutile
Fatigua le sort et les dieux.
Demain le tombeau de ma mère
Aura vu finir mes douleurs ;
Mais, sur ma tombe solitaire,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Mademoiselle Alguiti.

A L'ÉTOILE DU SOIR.

Imitation de Sapho.

Hespérus ! ton retour nous comble de bienfaits :
Du repos avec toi tu ramènes les heures,
Et tu fais doucement tomber sur nos demeures
L'ombre, le silence et le frais.

Tu viens nous annoncer le moment favorable
Où nous allons remplir la coupe des festins,
Et, dans un nectar délectable,
Trouver quelques instans l'oubli de nos chagrins.

Quittant, quand tu parais, leurs tapis de fougère,
Les troupeaux, lentement, regagnent le bercail.
A tes pâles rayons, suspendant son travail,
La vierge du hameau va rejoindre sa mère.

Ton flambeau, propice à l'amour,
Dans l'asile secret qu'a choisi leur tendresse,
Réunit chaque soir l'amant à la maîtresse
Qu'il quitte en soupirant aux premiers feux du jour.

M. Thuret.

ODE A LA VILLE DE CAMBRAI,

SUR L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉRIGÉ A FÉNÉLON.

Pièce qui a remporté le prix de poésie à l'Académie de Cambrai, le 18 août 1827.

Parler de Fénélon, c'est un titre pour plaire.

ANDRIEUX.

Cambrai, cité noble et puissante,
Berceau de l'empire des Francs,
Où la liberté renaissante
Fit chérir ses premiers accens;
Un reflet de la Grèce antique
D'une auréole poétique
Semble couronner tes remparts;
Et la muse de l'harmonie
T'a légué le luth d'Ionie,
Avec le laurier des beaux-arts.

De tes chars la pompe s'apprête;
Tes couleurs dans l'air ont flotté;
La marche s'ouvre : est-ce la fête

De la gloire ou de la beauté?
L'Escaut voit sur ses vertes rives
Folâtrer les grâces naïves;
C'est Minerve, c'est Apollon:
Ces bords ont-ils donc un Homère?
Les respects de toute la terre
L'ont salué dans Fénélon.

Le charme de la poésie,
La raison compagne du goût,
Des arts la brillante magie,
Fénélon, ce nom seul dit tout.
Non, jamais le conseil du sage
Ne s'épancha dans un langage
Plus doux que celui de Mentor:
Ainsi, dans des flots d'éloquence,
Les trésors de l'expérience
Coulaient des lèvres de Nestor.

Quel pinceau, grand Mélésigène,
Emprunta mieux ton coloris?
Tout entier le peintre d'Hélène
Vit dans le peintre d'Eucharis.
Est-ce un Adraste qu'il modèle?
Sa main, sévèrement fidèle,
Venge les dieux, venge les lois;
Et sa vertueuse pensée,
Comme le vers de l'Odyssée,
Burine la leçon des rois.

Dans tes murs sa cendre repose;
Par toi le génie excité,
Cambrai, doit une apothéose
Au héros de l'humanité.
Les arts consacrent ces reliques :
Du prélat sous les saints portiques
Je vois reparaître les traits :
Il attend sur le lit funèbre
Cette heure où le laurier célèbre
Va se changer en noir cyprès.

Sans se retourner vers la vie
Par l'effort d'un dernier adieu,
C'est à la céleste patrie
Qu'aspire l'amant de son Dieu.
La Foi, dans ce moment sublime,
Soutient son regard, que ranime
La flamme de la Charité;
Et, sur l'aile de l'Espérance,
Son âme angélique s'élance
Dans le sein de l'éternité.

C'est lui. Gloire à la main habile
Dont l'artifice créateur
Sut tirer d'un bloc immobile
Notre ami, notre bienfaiteur!
C'est lui; cette image respire.
Autour du civique porphyre
Du peuple frémissent les flots,

Et chacun sur le mausolée
Relit, avec art ciselée,
Toute l'histoire du héros.

Le souffle d'une ardeur divine
Échauffe son geste et sa voix.
Comme il façonne à sa doctrine
L'héritier de soixante rois!
Il montre à son disciple auguste
Le beau dans le bon, dans le juste,
Et dans le devoir le bonheur :
Là tout s'épure, et la science
Au Télémaque de la France,
Arrive en passant par le cœur.

Épars sur les champs du carnage,
Que deviendront ces vieux soldats
Qu'empreint d'un glorieux outrage
Le fer meurtrier des combats?
Son palais sera leur hospice :
Du dictame en un lin propice
Lui-même enferme la vertu;
Il panse, il guérit leurs blessures,
Et du ciel, sous des mains si pures,
Le vrai dictame est descendu.

Seul bien d'une pauvre chaumière,
Une génisse au loin errait.
Nul avis sur l'aventurière;

Depuis trois jours on la pleurait.
Tout-à-coup : C'est Brunon ! c'est elle !
On bénit le guide fidèle ;
On flatte, on gourmande Brunon :
L'ingrate ! elle est donc revenue !
A leurs soupirs qui l'a rendue ?
C'est un ange, ou c'est Fénélon.

Ainsi, parcourant ces symboles,
Tout un peuple autour d'un tombeau
Traduit par de vives paroles
L'œuvre muette du ciseau ;
Au sein d'un marbre qui palpite,
Ainsi la vertu reproduite
Touche l'âme par les regards ;
Poursuis, Cambrai : tel, dans Salente,
Mentor à la ville naissante
Dictait l'usage des beaux-arts.

Jamais d'une gêne servile
N'engourdis l'essor du talent ;
Quand on l'enchaîne, on le mutile ;
Qu'il soit libre pour être grand.
A ton Scopas, à ton Apelle
Épargne une indigne tutelle ;
Le talent seul se fait sa loi :
En rien la Grèce ne l'entrave,
Et, libre dans Athène esclave,
Dans Athène libre il est roi.

Vois-tu l'aigle, affrontant l'espace,
S'élancer au trône des airs?
Qui prétendrait à son audace
Imposer un guide ou des fers?
Sans effort son aile assurée
Perce de la voute éthérée
Les abîmes mystérieux;
Il monte, il échappe à la vue:
Quand il reparaît sous la nue,
Il a vu le séjour des Dieux.

Telle est l'allure du génie.
Soutiens son généreux élan;
Respecte l'art; jamais ne plie
L'artiste au joug du courtisan.
Cambrai, que Fénélon t'inspire!
Sur son tombeau pose ta lyre,
Noble prix d'un heureux vainqueur;
Et de ton nom plus d'un Orphée,
Devant cet immortel trophée,
Redira l'immortel honneur.

M. Miel.

L'ÉTRANGÈRE.

ÉLÉGIE.

Dans le jardin des rois avec faste accueillie,
Une fleur du désert, loin du soleil natal,
Exhala vers le soir ses parfums et sa vie,
Et son calice virginal
De précoces débris joncha le sol fatal :
« Fleur du désert, que je te porte envie!
J'ai vu, comme le tien, mon éclat se flétrir ;
Mais tandis qu'en un jour s'achève ta misère,
J'ai déjà tant souffert, et je ne puis mourir....
Et pourtant je suis étrangère!

Faut-il traîner toujours l'inutile fardeau
D'une douloureuse existence,
Moi, qui n'ai plus, dans ce trajet immense
Où semble devant moi reculer le tombeau,
Ni les charmes de l'espérance,
Ni les souvenirs du berceau?

Aux cœurs désabusés que la vie est amère!
Déjà morte au bonheur, au monde, à l'avenir,
Pour qui vivrais-je encor, moi qui n'ai plus de mère?
Vivrais-je pour souffrir ?

Méditez de mes jours l'infortune profonde,
Jeunes imprévoyans, qui ne comprenez pas
Comment le sort confond sur la scène du monde
Les fastes de la vie et le deuil du trépas;
J'ai connu des grandeurs la chimère éclatante (1);
D'un palais, pour me voir, on franchissait le seuil;
Un seul mot recueilli de ma bouche puissante
D'un peuple entier faisait l'orgueil....

Tout a fini; l'exil à ma vie innocente
N'a laissé qu'un asile, un dernier.... le cercueil!
Qu'il est lent à s'ouvrir au cri de ma misère!
Mon trépas nulle part n'espère un jour de deuil:
Qu'importe au monde une pauvre étrangère? »

M. Agoub.

(1) On se souvient des malheurs d'Agnès de Méranie.

HOMMAGE AUX VALENTINOISES.

Appuyé sur sa lance
Un guerrier troubadour,
Aux dames de Valence
Chantait ce lai d'amour.

« Les belles de Galice
M'ont couronné de fleurs :
Aux combats dans la lice
J'ai porté leurs couleurs.

Sur les bords de la Seine,
Malgré ducs et barons,
Une charmante reine
Chaussa mes éperons.

Florence aux bosquets sombres,
Ferrare aux vieilles tours,
Voilèrent sous leurs ombres
Mes légères amours.

A travers les Cyclades,
Des arts heureux berceau,
De nouvelles naïades
Ont suivi mon vaisseau.

Aux jardins de l'Asie
J'ai cueilli quelquefois
Ces lys de Circassie
Réservés pour les rois.

Me glissant au plus vite
Dans le sérail, un soir,
Je vis la favorite
Malgré l'esclave noir.

Eh bien! ces fleurs du trône
Et de tant de climats,
Roses des bords du Rhône
Ne vous égalent pas.

Aussi mon cœur n'aspire
Qu'à vos attraits si doux,
Et désormais ma lyre
Ne chantera que vous! »

M. Antonin de Sigoyer.

LES TOMBES ROYALES DES PHARAONS.

ODE.

Qu'avide de trésors et prodigue d'encens,
Il rampe au sein des cours le chantre mercenaire
Qui, d'une lyre esclave empruntant ses accens,
Offre aux crimes puissans
Le tribut que l'on doit au maître du tonnerre.
Il n'avilira point ses chants mélodieux,
Le poète inspiré, le barde ami des dieux.
Il sait que Jupiter sur l'Olympe a son temple,
Et ce mont qu'il contemple
Moins que son astre est radieux.

Là, parmi les clartés d'un ciel toujours serein,
Au sommet d'un rocher contemporain des âges,
Il est, il est un Dieu dont l'immortel burin
Sur un livre d'airain
Éternise les noms des tyrans et des sages.
En vain, jaloux de plaire aux siècles à venir,
Un roi par ses flatteurs croit tromper l'avenir.
L'avenir foule aux pieds ce trafic adultère,
Et des grands de la terre
Venge ou flétrit le souvenir.

Ainsi, lorsque autrefois, près de Memphis en deuil,
S'ouvrait d'un Pharaon la vaste sépulture,
La vérité, debout à côté du cercueil,
L'arrêtait sur le seuil,
Et du règne expiré retraçait la peinture.
Alors, dans leurs tombeaux, derniers palais des rois,
Les pâles Pharaons se levaient à sa voix;
Le sceptre s'agitait entre leurs mains livides,
Et des sépultures vides
L'écho retentissait trois fois.

Oh! qu'ils étaient honteux de leur postérité!
Quel soupir s'échappait de ces âmes royales,
Quand, d'une voix terrible, et le front irrité,
L'austère vérité
Déroulait d'un tyran les sanglantes annales!
A peine ils pressentaient le fatal jugement,
Que tous dans leurs tombeaux retombaient lentement.
De pleurs, long-temps muets, se gonflait leur paupière,
Et le marbre et la pierre
Poussaient un long gémissement.

Mais, de quels doux transports ils étaient enivrés!
Quel beau jour leur riait dans cette nuit profonde,
Si du monarque éteint les restes adorés
S'avançaient entourés
Des regrets de son peuple et des respects du monde!
Heureux, trois fois heureux, disaient-ils, le réveil
Qui pour nous de la tombe a rompu le sommeil!

Qu'il entre l'héritier qui vécut sur nos traces,
Et que de race en races
Notre sang soit toujours pareil.

Ils disaient, et la foule éclatait en sanglots,
Et ses cris de l'état déploraient l'infortune,
Comme autour d'un écueil, tombeau des matelots,
L'alcyon sur les flots
Mêle ses cris plaintifs au bruit sourd de Neptune.
Cependant, le front pâle et la mort dans les yeux,
Pleuraient du Pharaon les fils silencieux.
Sur le marbre ils lisaient ce terrible anathème :
« Peu dormiront de même
Dans la tombe de leurs aïeux. »

Non, vous n'y dormiez point, rois cruels, vils tyrans !
Vainement vous rêviez la paix des Pyramides,
Fléaux des nations, rapides conquérans
Qui, gonflés en torrens,
Promeniez la terreur chez cent peuples timides.
Au bruit de votre mort, tout-à-coup, dans les airs,
Des peuples réjouis s'élevaient les concerts.
A ce bruit se fermait le pompeux mausolée,
Et votre ombre exilée
Errait sans fin dans les déserts.

Tel, en ce noir vallon, vieux séjour des remords,
Le Styx, roulant neuf fois ses ondes menaçantes,
Invincible rempart de l'empire des morts
Repousse de ses bords

Des coupables humains les ombres gémissantes
En vain leur foule, errant au penchant d'un rocher,
Appelle des enfers le sauvage nocher;
Les ondes, le nocher, tout demeure insensible,
Et la rame inflexible
De loin leur défend d'approcher.

M. Pillet.

SUR UN SOT,

QUI A L'ESPRIT DU SILENCE.

Ce Mondor, si fameux par sa prospérité,
Qu'est-il, en dernière analyse?
Un sot; frappé de nullité;
Et si, jusqu'à ce jour nous en avons douté,
Il ne le doit, en vérité
Qu'à l'incapacité de trahir sa sottise.

M. Fabien Pillet.

LE ROSSIGNOL ET LE BERGER.

FABLE IMITÉE DE LESSING.

Favori des neuf sœurs, toi qui te plains sans cesse,
Que mille insectes bourdonnans
Assiégent nuit et jour les rives du Permesse,
Et troublent par leurs cris la poétique ivresse
Qui t'inspirait de si doux chants,
Je veux te répéter un mot plein de sagesse
Que dit au rossignol un habitant des champs.
C'était le soir, sur toute la nature
Régnait ce calme heureux qui suit un jour d'été ;
Le zéphyr se jouait sous la fraîche verdure,
Et la lune éclairait le feuillage argenté.
Un berger retournait à son humble chaumière ;
Il vit le rossignol, hôte aimable des bois,
Qui se taisait, pensif et solitaire,
Comme s'il eût perdu les doux sons de sa voix.
« Rossignol, lui dit-il, quel est donc ce silence ?
Chante ; la nuit est belle, et ton règne commence.
—Que m'importe à présent la beauté de la nuit ?
Répond l'oiseau ; ma voix reste glacée ;
Les grenouilles font tant de bruit
Que de chanter encor je n'ai plus la pensée.
Leur horrible ramage en tout lieu me poursuit ;

Il trouble sans pitié l'asile où je repose.
Mais écoute....., berger ; entends-tu leurs accens ? »
Le berger répondit : « Eh ! oui, je les entends,
Mais ton silence en est la cause. »

M. Léon Halevy.

L'AVEUGLE.

FABLE.

Certain aveugle aimait éperdument sa femme,
Il s'était formé d'elle un portrait enchanteur,
Et pourtant je crois qu'en laideur
Personne n'égalait la dame.
Un médecin offrit d'ouvrir au jour ses yeux :
« De votre zèle officieux,
Lui dit-il, je vous remercie ;
Car je perdrais l'amour que j'ai pour mon amie,
Et cet amour me rend heureux ! »

De sa flatteuse erreur lorsque nous berce un songe,
La triste vérité vaut-elle un doux mensonge?

M. P.... T.

LA FILLE AU TOMBEAU DE SA MÈRE.

ÉLÉGIE.

Salut! terre chérie où repose ma mère!
Salut! tertre adoré qui couvres son cercueil
Et que souvent sa fille en deuil
Rendit témoin de sa douleur amère!
Ah! que j'envie en cet instant
Ce calme des tombeaux!... Depuis qu'elle y repose,
L'humble gazon que de mes pleurs j'arrose
Semble dire à mon cœur: « C'est là qu'elle t'attend. »
Pauvre mère! elle est là!... Là, ma meilleure amie
Est du sommeil du juste à jamais endormie!
Oh! combien j'ai pleuré depuis le jour cruel
Où son âme est montée au ciel!...
Toi que sans cesse je regrette,
Quel désespoir vint s'emparer de moi
A l'aspect de ton lit, ne m'offrant plus de toi
Qu'une image froide et muette,
Qui du destin avait subi la loi;
Bien que ces traces révérées
M'inspirassent un juste effroi,
Sur tes lèvres décolorées
Je réunis, cherchant à m'abuser,
Et ton dernier soupir et mon dernier baiser.

Ah ! grand Dieu ! par la mort tu venais d'être atteinte,
Et ta fille expirante a pu ne pas mourir !
Et le même tombeau ne peut nous réunir !
A ta dépouille où ruisselait l'eau sainte,
Quand les derniers devoirs furent enfin rendus,
Qu'il me fallut rentrer, sans forces, presqu'éteinte,
Dans ta chambre où tu n'étais plus,
Jusqu'aux cieux s'exhala ma plainte....
Tout ce que dans ces lieux tes mains avaient touché
Avec amour fut recherché ;
J'enrichis de cet héritage
L'humble asile où tu te plaisais;
J'ai placé de tes traits la précieuse image
Au-dessus du fauteuil où tu te reposais ;
L'anneau qui t'unit à mon père,
Cet anneau témoin de ta foi,
Devient le gage funéraire
D'une alliance entre ta tombe et moi;
J'ai mis en les couvrant de larmes,
Ton Christ à mon chevet, et ta croix sur mon cœur.
Combien dans mes vives alarmes
Ce signe du salut soulageait ma douleur !
« Mon Dieu ! disais-je avec ferveur,
Rien ne peut réparer la perte d'une mère,
Mais on peut la rejoindre au séjour des élus ;
Depuis que la mienne n'est plus,
Mourir est tout ce que j'espère. »
Chaque matin c'est la prière
Que fait entendre à l'Éternel

L'orpheline inclinée au pied du saint autel.
En attendant le trépas que j'implore,
Reçois donc mes adieux, ô tombe que j'adore!
Adieu, mânes chéris! adieu, ma mère, adieu!
Ah! pourquoi me faut-il, dans ce funèbre lieu,
Éprouver la douleur de te quitter encore?...

M. Simonnin.

ÉPIGRAMME.

Au vice affreux d'ingratitude
Maître Orgon dit qu'il ne croit pas..
De n'obliger personne il a pris l'habitude,
Comment ferait-il des ingrats?

M. le baron de Stassart.

ODE PHILOSOPHIQUE.

Tu ne quæsieris (scire nefas).
HORAT., lib. I, ode XII.

« DANS les grands desseins d'un Dieu sage
Ce monde fut-il enfanté ?
Ou n'est-il que l'informe ouvrage
D'une aveugle fatalité ?
Si la suprême intelligence
En daigna régler l'ordonnance,
Et préside au sort des humains,
Pourquoi le malheur et le crime
Déparent-ils l'œuvre sublime
Qui, jadis, sortit de ses mains ? »

Réprimons ce penchant coupable
Qui nous entraîne à rechercher
Ce que, d'un voile impénétrable,
Le ciel a voulu nous cacher.
Jetés un moment sur la terre,
De notre existence éphémère
Bornons-nous à savoir jouir :
Tâchons d'embellir ce voyage
En cueillant sur notre passage
Chaque fleur qui pourra s'offrir.

Soumis à la loi générale
Qui gouverne cet univers,
Mortels, sachons d'une âme égale
Accomplir nos destins divers :
Soit que, sur notre courte vie,
La fortune, toujours amie,
Épanche à longs flots ses faveurs ;
Soit que cette inconstante reine,
Sur nos jours, coulés dans la peine,
Ne répande que des malheurs.

Heureux, laissons à la sagesse
Le soin de régler nos désirs ;
Évitons la folle allégresse,
Et les excès dans les plaisirs :
Malheureux, souffrons en silence,
Attendons avec patience
L'aurore d'un jour plus serein ;
Et que l'espoir et ses doux songes,
Nous berçant par d'heureux mensonges,
Assoupissent notre chagrin.

Dans ce triste vallon de larmes
Où l'homme en naissant fut jeté,
Dieu, voulant mêler quelques charmes,
Créa le pampre et la beauté ;
Buvons, mais buvons sans ivresse;
Choisissons une enchanteresse,
Pressons-la contre notre cœur;

Mais fuyons l'impure licence,
Et du voile de la décence
Enveloppons notre bonheur.

Ah ! pour savourer ces délices,
Le ciel nous donna peu d'instans.
Saisissons ces momens propices
Que moissonne la faux du temps.
Laissons le passé qui s'efface,
Jouissons du présent qui passe,
Sans compter sur le lendemain :
Car nos jours, bornés dans leur nombre,
S'évanouissent comme l'ombre
Aux premiers rayons du matin.

M. Thuret.

LE RENARD ET LE CORBEAU.

FABLE.

Le renard est doué d'un appétit extrême;
Mais comme il ne peut tous les jours
Se glisser dans nos basse-cours
Pour croquer à son gré la volaille qu'il aime,
Cet affamé compère appelle à son secours
Toutes les ruses, tous les tours,
Enfin tout l'arsenal de la renarderie;
Il serait trop souvent obligé de jeûner,
Sans l'inventive fourberie,
Où tout chevalier d'industrie
Doit trouver comme lui le fond de son dîner.
La ressource est d'autant plus grande
Que le besoin est plus pressant:
Le ventre est de l'esprit le ressort tout-puissant.

Du sire un beau matin, rêvant à sa provende,
L'imagination gourmande
Conçoit un stratagème. En un chemin passant,
Il s'étend auprès d'une ornière,
S'allongeant d'étrange manière,
Pour avoir l'air d'être gisant,
Comme si son heure dernière

Était déjà sonnée. Il tient ses deux yeux clos,
Sa respiration tant qu'il peut prisonnière,
Son corps sans mouvement, sa queue en plein repos.
Contrefaire le mort avec persévérance
Est un jeu de théâtre, et qui n'est pas aisé?
Pourquoi donc le renard s'en est-il avisé?
Voici qu'elle est son espérance:
Grâce à la trompeuse apparence,
Bientôt, dans son idée, on verra les oiseaux,
Ceux du moins qu'allèche une proie,
Autour de sa dépouille accourir avec joie,
Jaloux d'en emporter chacun quelques lambeaux.
Et de lui servir de tombeaux.
Quand ils seront à sa portée,
Le mort vivant les saisira,
Et ses victimes choisira
Dans leur troupe désappointée.
Ce plan lui rit: voyons comment réussira
La pièce si bien concertée.

Maître corbeau, précisément,
Chassant en quête continue,
Planait dans l'air en ce moment.
Son avidité bien connue
Répondait au renard de son empressement.
Déjà le faux défunt, avec ravissement,
Jouit de la déconvenue
Où l'oiseau du présage, autrefois tant cité,
Va tomber à coup sûr par sa rapacité.

Le corbeau du haut de la nue,
Aperçoit le cadavre ; à ce premier coup-d'œil,
Il a croassé d'allégresse.
Ne se doutant pas de l'écueil
Que cache l'aubaine traîtresse,
Son bec impatient d'avance le dépèce ;
Il va tomber dessus ; mais au second aspect,
Il s'arrête soudain, moins âpre à la curée.
Certain affront gravé dans son âme ulcérée,
Malgré lui le rend circonspect.
Un fromage escroqué pèse sur sa mémoire ;
Depuis cette fameuse histoire,
Du renard, à bon droit, tout lui paraît suspect.
Avant de fondre sur la plaine,
Les regards scrutateurs qu'en tout sens il promène
Ont bientôt découvert que le mort prétendu,
Fatigué de tenir son souffle suspendu,
De temps en temps reprend haleine.
Cet insensible mouvement,
Que de près on distingue à peine,
A frappé le corbeau malgré l'éloignement
De son vol au lieu de la scène ;
Et voilà ce que c'est que d'avoir de bons yeux !
Jamais ceux du corbeau ne l'avaient servi mieux.
Il reste donc en l'air, et, riant de la frasque,
De loin crie au renard : « La rubrique est fantasque ;
Mais tu n'es pas, entends-tu bien,
Un assez grand comédien
Pour faire illusion. Je te connais, beau masque !

Un jour en me flattant, tu pus être vainqueur :
Crois-tu que la leçon ait été superflue ?
Avec moi désormais ne fais plus le moqueur.
Va, va, maître fripon ! je n'ai point la berlue :
Rien n'est plus malin que ton cœur ;
Rien n'est plus perçant que ma vue.

De ce trait que concluons-nous ?
En vain pour faire de bons coups,
Dans leur subtilité les méchans se raffinent ;
Les coquins entre eux se devinent,
Et le loup ne saurait en imposer aux loups.
Quant aux honnêtes gens, toujours sans défiance,
Puissent-ils profiter de cette expérience,
Et des yeux du corbeau voir ces renards si fins
Qui font les morts exprès pour venir à leurs fins !

M. le comte François de Neufchateau.

DIALOGUE.

DENYS, *tyran de Syracuse, un captif athénien.*

DENYS.

Esclave magnanime à qui je dois la vie,
Comment puis-je, à ton gré, m'acquitter envers toi ?
Parle ; Denys se venge et récompense en roi.
Je veux que la Sicile en rugisse d'envie.
Je veux que de ma cour les grands humiliés
Baisent, d'un front soumis, la poudre de tes pieds.
Je te fais mon ministre. Appui de ma couronne,
Commande, sois leur maître : obéis, je l'ordonne.

LE CAPTIF.

Monarque tout puissant, ce sont là tes bienfaits !
Ah ! sauve-moi plutôt de la reconnoissance.

DENYS.

Qu'oses-tu dire ?

LE CAPTIF.

Excuse un refus qui t'offense ;
Mais pour combler tes dons, de grâce, reprends-les :
Fais plus ; permets enfin qu'un Grec te désabuse :
M'offrir d'être, sous toi, tyran de Syracuse,
C'est, pour prix du poignard dont j'ai sauvé ton sein,
M'infliger les tourmens dus à ton assassin ;
C'est me forcer moi-même à subir, et peut-être
A mériter le coup dont je t'ai garanti.

Car, n'importe en quels lieux Jupiter l'ait fait naître,
Partout l'homme est né libre, et s'il n'est abruti,
L'homme chérit les lois, mais il déteste un maître.
D'ailleurs, j'ai vu ta cour, elle me fait pitié;
Le mérite modeste ici n'a point de place;
Les regards y sont faux, les cœurs y sont de glace,
On n'y connaît l'honneur ni la sainte amitié.
Tous ces grands, c'est ainsi du moins que tu les nommes,
N'ont nul respect des Dieux et nul amour des hommes;
Un orgueil misérable est leur suprême loi:
On rampe devant eux, ils rampent devant toi.
Mirmidons insolens, un dédain sans noblesse
Sous le nom de grandeur masque en vain leur bassesse;
Comme elle est sans vertus, leur âme est sans fierté;
De quoi serait-on fier, loin de la liberté!
Pardonne encore un mot à ma franchise extrême:
Qui fait des malheureux commence par lui-même.
Ah! consulte ton cœur. Que t'ont jamais valu
Les tristes voluptés du pouvoir absolu?
Du vrai bonheur ici tu n'as que l'apparence:
Il est dans la justice et non dans la puissance.
Daigne donc m'épargner tes funestes présens;
Que ferais-tu d'un Grec parmi des courtisans?
Rends-moi libre; d'un mot romps le joug qui m'accable,
Et moi seul à mon tour te serai redevable;
Pour toute grâce enfin, daigne briser mes fers.

DENYS.

J'ai daigné t'écouter sans vouloir te comprendre.
A tous ces vains discours est-ce à moi de descendre?

Laissons là les honneurs que je t'avais offerts,
Puisque ton âme en proie à d'indignes scrupules
Adore bassement cent vertus ridicules.
Je pourrais châtier tes insolens refus,
Mais j'ai pitié de toi, je ne t'en parle plus.
Je n'en prétends pas moins forcer la voix commune
A porter dans mille ans envie à ta fortune;
Reçois donc un palais et cinq cents talens d'or.

LE CAPTIF.

Ah! garde pour ton peuple un si brillant trésor.
Né pauvre, je puis vivre heureux sans tes largesses;
N'infecte pas mon cœur du venin des richesses,
Sur leur fatal empire il n'a que trop gémi.
J'eus un frère, pour moi c'était plus qu'un ami;
Le destin le fit riche un jour dans sa colère,
Et je n'ai plus trouvé ni d'ami, ni de frère.
Ne me donne point d'or; rends-moi la liberté!

DENYS.

Tes mépris ne vont pas jusqu'à la volupté,
Sans doute; pour fixer ses faveurs fugitives,
Choisis dans mes jardins douze jeunes captives;
Je te les offre; songe, en méditant ton choix,
Que je m'abaisse ici pour la dernière fois.

LE CAPTIF.

Pourquoi dans tes bontés t'obstiner davantage?
Roi, pour prix de tes jours, brise mon esclavage;
Je te l'ai déjà dit, Denys, par ce seul bien,
Cent fois quitte envers moi, ne me devra plus rien.
Les Dieux ont prodigué leurs bienfaits à la terre,

Et sans doute l'amour est un présent des Dieux ;
Mais ils l'ont créé pur, chaste, innocent comme eux ;
Tu me l'offres sans lui, sans frein et sans mystère :
Si tu crois qu'à ma foi quelque retour est dû,
Ne m'offre pas du moins la honte pour salaire,
Ne fais pas d'une erreur le prix de la vertu.

DENYS.

Audacieux esclave, et trop digne de l'être,
Qui t'a donné le droit d'oser peser mes dons,
Et le front de rougir des bienfaits de ton maître ?
Voudrais-tu me donner des lois ou des leçons ?
Crains-tu si peu la mort ? Sais-tu qu'aux téméraires
Je puis donner le choix du glaive ou des carrières ?

LE CAPTIF.

Grand monarque, pour toi j'ai su braver la mort :
Ma vie est dans tes mains, dispose de mon sort,
Me voilà prêt ; je puis de ton ingratitude
Accepter tous les maux, mais non la servitude.

DENYS.

Malheureux ! Fuis ! fuis, dis-je, ôte-toi de mes yeux ;
Echappe à ma fureur qu'irritent tant d'outrages ;
Il en est temps ; va, cours, déserte mes rivages,
Je suis quitte envers toi, j'en atteste les Dieux.

LE CAPTIF, *en s'éloignant.*

Ah ! de ma liberté c'est moi qui te rends grâce ;
Elle finit mes maux, et t'épargne un remords.

DENYS *seul.*

Je ne me connais plus. Sa criminelle audace
N'aurait dû s'expier qu'au prix de mille morts.

Gardes ! — Que vais-je faire ? Il me sauva la vie.
— Qu'on me laisse, il suffit. — Imprudente fureur !
Quand partout les poignards sont levés sur mon cœur,
D'en détourner les coups n'étouffons pas l'envie.
Loin des lieux qui, sans lui, devaient voir mon trépas,
Laissons un malheureux précipiter ses pas.
Qu'il aille, citoyen ignoré dans Athènes,
Se vanter chez Platon d'avoir bravé mes chaînes ;
Que m'importe ? Aussi bien de ce fier étranger
L'importune vertu n'était pas sans danger.
Ma cour n'a nul besoin d'une leçon pareille.
Avec quelle hauteur, du mot de liberté
L'insolent, à plaisir, fatiguait mon oreille !
Que de faiblesse ensemble et d'intrépidité !
Si de ce mot fatal la secrète magie
Souffle au cœur d'un esclave une telle énergie,
Si d'un mortel abject elle fait un héros,
Le coupable, en fuyant, assure mon repos.
Aucun de mes sujets du moins n'a pu l'entendre ;
Et je suis délivré d'un témoin odieux
Qui, vivant ou mourant, aurait pu leur apprendre
Que sans la liberté tout est vil sous les cieux.

M. Clovis Michaux.

LA GIROUETTE ET LE PARATONNERRE.

FABLE.

Un jour que l'ouragan, dans la vaste étendue,
Roulait à flots pressés un déluge nouveau,
        La foudre sillonnant la nué,
Tomba sur le sommet d'un gothique château
Où tremblait à son aise un certain hobereau,
Qui, tour à tour Brutus et Tarquin de village,
Prévôt naguère, a, d'un rapide hommage,
De tout parti vainqueur salué le drapeau.
        Mais le fer dont la tête
Attire sur lui seul le feu de la tempête,
Au moment du péril avait fait son devoir;
La foudre va s'éteindre au fond d'un réservoir;
        Voilà la tempête finie.
Les oiseaux frappent l'air de leur douce harmonie;
Le soleil darde encor ses rayons pénétrans;
La terre lui sourit et semble rajeunie.
Près du fer protecteur, monument d'un génie
Qui, voyant du même œil deux fléaux différens,
Au ciel ravit la foudre et le sceptre aux tyrans,
Près du paratonnerre à la tête dorée,
        La girouette, oracle du prévôt,
        Au moindre souffle de Borée
        Tourne en criant sur son pivot.

« Tu te donnes sans cesse un mouvement stérile,
Et fatigues ce toit de ton poids inutile,
Dit le rival du ciel au vieux jouet du vent.
Grâce à moi, ton patron est encore vivant;
Imite-moi, du moins en restant immobile. »
« Eh! dit la girouette, au foudroyant arrêt,
Que du grand Jupiter nous lançait le caprice,
A ses coups incertains, sans but, qu'as-tu soustrait?
Rien! quelques vieux débris de ce vieil édifice!
Ne fais donc pas si haut sonner ce bon office.
Voisin du ciel, Jupiter t'entendrait;
N'attire point ses coups par ta vaine bravade:
Parlons plus bas, et sois discret.
Te crois-tu donc, mon vaillant camarade,
A mon ancien patron plus utile que moi?
A chaque instant, son œil m'épie et me consulte.
Suivre mes mouvemens est son unique loi;
Suis-je agitée? Il est tout en émoi;
Suis-je douteuse? Il reste coi.
Enfin, je suis son dieu, puisqu'il me rend un culte;
Ose lui demander s'il me doit moins qu'à toi.
Tout à l'heure,
D'un pas timide et lent, tu vas le voir sortir
Du fond de sa demeure
Où pendant la tempête il s'est allé blottir.
Tiens! le voici. Sa lunette obstinée
Ne me quittera plus de toute la journée.
Et, sur toi, jette-t-il un coup-d'œil seulement?
Dès qu'il fait beau, pour toi son intérêt s'ajourne,

La foudre tombe rarement;
Mais à tout moment le vent tourne.

M. Febvé.

SUR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D***.

Pieux avec simplicité;
Juste et ferme avec indulgence,
C'est dans un pur amour, c'est dans la charité
Qu'il a puisé le feu de sa douce éloquence.
Du culte des chrétiens vénérables pasteurs,
Et vous, savans instituteurs,
Le zèle ardent qui vous anime
En stériles efforts ne s'épuisera plus:
Vous avez pour leçons sa doctrine sublime,
Et pour exemple ses vertus.

M. Fabien Pillet.

LA CRÉOLE.

Zaïde, en soupirant, sur les bords du rivage,
Semblait, au bruit des flots, mêler sa voix sauvage,
Et sa lyre, long-temps suspendue au rameau,
Sous ses doigts amoureux frémissait de nouveau.

« Inconstance, dit-elle, inconstance agitée,
Le maître du tonnerre et les faibles mortels
Respirent les parfums brûlés sur tes autels,
Et tracent leurs sermens sur ton aile argentée. »

Mais Zaïde, fidèle et bientôt délaissée,
Rappelle en vain l'amonr sur ces rochers déserts;
Il n'a laissé qu'un trait, dont elle fut blessée,
Et son souffle brûlant répandu dans les airs.
« Préférant mes rochers à ton heureuse France,
Quand ma tendre pitié t'accueillit sur ce bord,
Tu m'engageas ta foi, t'en souvient-il, Valmor?...
Mon toit fut ton palais, mon cœur ton espérance,
Sous des chaînes de fleurs je retins ta vaillance.
De mon âme nouvelle essayant les ressorts,
Les beaux arts, à ta voix, m'ouvrirent leurs trésors:
J'abandonnai mon arc, j'osai prendre ta lyre,
A mes moindres succès je voyais ton délire;
Mais si l'ardent amour me réclamait ses droits,

Redoutant d'Apollon le séduisant empire,
Ma sauvage ignorance allait chercher mes bois.
Là, je te devançais, dans ma course légère,
Là, sur le frais gazon, assise la première,
Je te voyais bientôt accourir sur mes pas;
Les heures s'envolaient, tu ne les comptais pas. »

C'est ainsi qu'un matin l'écho de la Floride
S'éveille, en répétant la plainte de Zaïde,
Et son premier regard et son premier soupir
Ont traversé les mers, sur l'aile du désir.
Sur un vaisseau léger, que Neptune balance,
Zaïde voit briller les couleurs de la France :
« Ah ! je le sens, dit-elle, aux élans de mon cœur,
C'est Valmor ! c'est l'amour, la vie et le bonheur !... »

Le fugitif Valmor, lassé d'être volage,
Des bords de la Floride a touché le rivage,
Et guidé par l'amour, dans les rochers déserts,
Aux pieds de la sauvage il a repris ses fers.

Madame Marie [illegible] de Gray.

LA BATAILLE DE NAVARIN.

ODE.

L'Autriche leur disait : « Croyez-en ma parole !
Ils n'oseront jamais. Cette pitié frivole
Sans porter aucuns fruits s'exhale en vains discours;
C'est le mousquet chargé d'une poudre innocente,
C'est la foudre stérile en sa rage impuissante,
Qui n'éclate jamais et qui gronde toujours.

Que l'enfant au berceau soit brisé sur la pierre,
Que la mère et la fille, et le fils et le père,
Par le glaive et la flamme expirent à la fois.
Ils osent invoquer le Dieu de leurs ancêtres!...
Aux oliviers sanglans clouez tous ces vieux prêtres ;
Un confesseur du Christ peut mourir sur la croix.

Esclaves châtiés sous des coups légitimes,
D'un supplice trop doux vous punissez leurs crimes ;
Et des princes d'Europe ils implorent l'appui !
Frappez, exterminez une race infidèle!
Quand on aura détruit tout ce peuple rebelle,
Les monarques chrétiens ne prîront plus pour lui.

En ce moment fatal l'Europe vous contemple;
Il s'agit d'effrayer, par un sanglant exemple,

Quiconque veut encor s'armer pour de vains droits;
Périsse un peuple entier, plutôt que les maximes,
Seuls et fermes appuis des trônes légitimes.
Le caprice du glaive est la raison des rois!

Vil troupeau de vaincus, rêvant la république,
Quand ils auront sans fruit de la patrie antique
Aux jours de leur détresse invoqué tous les noms,
Je verrai pour jamais la docile Italie,
Sans regrets d'un passé qu'avec peine elle oublie,
S'endormir dans mes fers au bruit de ses chansons!

Les envoyés des rois, jusqu'au sein de tes fêtes,
Te poursuivent, Sultan, de leurs humbles requêtes;
Ne crains rien : quand pour eux tes palais sont ouverts,
Les têtes des chrétiens qu'on attache à la voûte
Arrosent d'un sang noir, qui lentement dégoutte,
La pelisse d'honneur dont tu les as couverts.

Il est passé le temps des gothiques croisades!
Il ne reviendra plus. C'est par des ambassades
Que l'Europe avec toi combattra désormais.
Les pavillons unis de France et d'Angleterre
Promènent sur tes flots l'appareil de la guerre....
Mais te la déclarer.... ils n'oseront jamais! »

Ils ont osé pourtant : leur tardive vengeance
Répare en un seul jour six ans de patience.
De parjures sermens ne nous tromperont plus.
Au mépris des traités, fier de l'appui de Vienne,

Tu lances le trépas sur la flotte chrétienne.....
Tes vaisseaux, Ibrahim, que sont-ils devenus?

Leur ligne formidable au loin couvrait la plage....
Leurs débris à présent fument sur le rivage!
Tous ils ont disparu sous nos coups triomphans:
Plus vite que jamais ta brutale colère
N'abattit sous l'acier de ton noir cimeterre
Des troupeaux désarmés de femmes et d'enfans.

Exécrable bourreau, que n'as-tu vu toi-même
Ta flotte mutilée, à son heure suprême,
Sans espoir de salut s'entasser dans le port,
Quand nos vaisseaux vainqueurs, au sein de la mêlée,
Semblaient, en s'avançant sur la mer ébranlée,
Des Vésuves flottans qui vomissaient la mort!

Jadis, loin du combat, Xercès à Salamine,
Après avoir des siens contemplé la ruine,
Aux mains de ses vainqueurs ne resta pas captif;
Mais toi, pour te soustraire à la honte, au supplice,
Crois-tu que Canaris, de ta fuite complice,
Thémistocle nouveau, te prépare un esquif?

Qui pourra réclamer l'honneur de la victoire?
Trois grands peuples rivaux en partagent la gloire:
A l'envi l'un de l'autre ils ont versé leur sang;
Pourtant, le saint Empire, et la pieuse Espagne,
N'avaient pas, cette fois, voulu mettre en campagne,
Pour un autre Lépante un autre Don Juan.

O fils de Charles-Quint ! s'il est vrai que la tombe
Conserve après la mort au héros qui succombe
De ce monde d'exil un vivant souvenir,
De quelle mâle ardeur dut tressaillir ta cendre
Quand des canons chrétiens la voix s'est fait entendre,
Annonçant à la Grèce un nouvel avenir!

On dit que ta grande ombre, au plus fort du carnage,
Planait incessamment de la mer au rivage,
S'abattant aux endroits où triomphait la mort;
Et, de nobles hasards plus que jamais avide,
S'élançait, ne prenant que le danger pour guide.....
La Syrène trois fois te reçut à son bord.

Sur son beaupré rompu, sur ses agrès en cendre,
Le Scipion en feu te vit encor descendre,
Lorsque ses flancs noircis s'entr'ouvraient sous nos pas;
Et que nos vieux marins, qui, d'une main hardie,
De leurs vaisseaux brûlans repoussaient l'incendie,
De l'autre à l'infidèle envoyaient le trépas.

Le soir, quand Navarin, sur ses tours sans défense,
Hissa les pavillons de la triple alliance,
Le tien, ô Don Juan, ne fut pas déployé.
Tu t'enfuis en poussant un long cri d'épouvante....
On avait découvert l'étendard de Lépante
Sous les débris fumans du Croissant foudroyé.

M. Alfred de Wailly.

LE SOMMEIL ET L'ESPÉRANCE.

Au sein du silence et de l'ombre,
Sur le bord du fleuve d'oubli,
Est un palais tranquille et sombre
Où le soleil n'a jamais lui.
C'est là que sur un lit d'ébène
Repose le Dieu du sommeil.
Les pavots qui chassent la peine,
Les zéphyrs, de leur douce haleine,
Rendent son teint frais et vermeil.
Bercé par d'agréables songes,
Ce Dieu se repaît de mensonges,
Jusqu'au moment de son réveil.

On raconte que l'Espérance,
Cherchant à faire des heureux,
Vit le Sommeil, bien langoureux,
Bien abattu, bien vaporeux,
S'ennuyer de son existence;
Et, malgré son insouciance,
Trouver son destin rigoureux.
« Vous languissez ici, mon frère,
Dit-elle, en lui serrant les mains,
Venez avec moi sur la terre,
Nous consolerons les humains. »

Cette bienfaisante alliance
Rapproche la terre des cieux :
Sans le Sommeil et l'Espérance
L'homme serait trop malheureux.

M. Albéric Deville.

SUR UN PLAGIAIRE,

QU'ON VENAIT DE SIFFLER.

Le monde est sans mentir d'une imprudence extrême :
Si vous le sifflez aujourd'hui
Pour ses drames mesquins, qui ne sont pas de lui,
Il fera pis encor : il les fera lui-même.

M. Fabien Pillet.

LA MONTAGNE DES MOINEAUX (1).

Mon char léger, glissant dans la plaine voisine,
A tracé sur le sable un rapide sillon ;
Il s'arrête, et mes pas gravissent la colline
Que dore le soleil de son premier rayon.
Autour de moi la nature s'éveille ;
Un hymne universel fête l'astre du jour,
Et seul, muet, l'esclave a maudit son retour,
En reprenant les travaux de la veille.

Du télègue (2) qui fuit, dans les champs emporté,
La clochette argentine, en passant, a tinté ;
Il poursuit vers le nord sa course impétueuse :
Qui donc entraîne-t-il loin des sacrés remparts,
Où d'un pouvoir récent la splendeur fastueuse
De vingt peuples divers éblouit les regards ?
Ah ! quand des factions la voix tumultueuse
S'éteignit, en grondant, sous le sceptre des tsars,
Coupable de ses vœux que le sort fit des crimes,
Au jour de la défaite, à des arrêts vengeurs,

(1) Voyez *Six mois en Russie*, par M. Ancelot; 1 vol. in-8°, chez Doudey-Dupré, rue Richelieu, n° 47.

(2) Le télègue est la voiture de poste en Russie. Elle n'est ni couverte, ni suspendue, mais extrêmement légère. Elle vole avec une incroyable rapidité.

La révolte vaincue a livré des victimes
Qui doivent de Tobolsk peupler les noirs abîmes :
Est-ce vous qui passez, esclaves voyageurs ?

Oui, vers sa prison souterraine,
Ce télègue emporte un guerrier ;
Il fuit, et le bruit d'une chaîne
Marque tous les pas du coursier.
Bercé par des songes de gloire,
Ce guerrier peut-être à l'Histoire
Demandait un long souvenir ;
Sa valeur rêvait les batailles !...
Et la terre, dans ses entrailles,
Engloutira son avenir !

Sur ton front dégradé jetant l'ignominie,
Infortuné, des lois la sanglante ironie
T'a dit : « Gémis vingt ans au fond de ces enfers ! »
Rassure-toi, vieillard, dans ces sombres demeures,
Moins cruelle, la mort te laissera peu d'heures
Pour maudire la vie et pleurer sur tes fers !

De ces antres brûlans les vapeurs homicides
Vont bientôt, sur tes traits livides,
Laisser l'empreinte du trépas.
L'espace fuit... savoure encore
La douce clarté de l'aurore ;
Tes yeux ne la reverront pas.

Mais dans les champs d'azur que sa lumière inonde,

Poursuivant sa marche féconde,
Le soleil a des cieux rempli l'immensité,
Et ses feux, caressant l'or de mille coupoles,
Ont déjà suspendu des milliers d'auréoles
Au front de la sainte cité.

Voilà Moscou! sa pompe à mes yeux se révèle:
L'incendie enfanta cette cité nouvelle;
Ces palais rajeunis, ces dômes éclatans,
Élancés dans les airs sans le secours du temps,
Du phénix radieux me retracent l'image,
Quand cet oiseau, mourant pour renaître immortel,
Dans les feux du bûcher, qui se change en autel,
Retrempe les couleurs de son ardent plumage.

Du fleuve sinueux, dont les mille détours
De la ville des tsars baignent l'enceinte immense,
Naguère la victoire ensanglanta le cours;
Le souvenir voltige au sommet de ces tours,
Et devant moi le passé recommence.

Je les vois ces drapeaux dont les plis conquérans
Ont flotté sur le Nil, le Danube et le Tage!
De leurs lambeaux sacrés, qui couronnent vos rangs,
L'ombre victorieuse envahit ce rivage,
Français, et la Moskwa, dans ses flots transparens,
Des héros d'Austerlitz berce, en grondant, l'image.

La terre a retenti sous leurs pas mesurés;

Des pénibles travaux ils chassent la mémoire ;
Du Kremlin, à leurs yeux, brillent les toits dorés,
Et, sur leurs fronts décolorés,
L'espérance rayonne auprès de la victoire.

Le bronze a décimé leurs nombreux bataillons ;
A ces débris vivants de nos vieilles milices,
A peine, pour couvrir leurs vieilles cicatrices,
Les combats ont laissé de glorieux haillons :
De Mojaisk en feu la cendre les décore ;
Dans ces plaines de sable, où la faim les dévore,
Le soc n'a point creusé de fertiles sillons ;
Et le mousquet noirci dans leurs mains fume encore.
Qu'importe ? un gai refrain a salué l'aurore ;
Ils chantent..., et l'écho de ces hameaux déserts,
De leur patrie absente a répété les airs.

Déjà, prompts à franchir les champs qu'elle domine,
Les légers escadrons ont gravi la colline ;
Quel immense horizon s'étend devant leurs pas !
Voilà donc la cité, prix de tant de batailles !
Ah ! pour la contempler, arrêtez-vous, soldats !
Peut-être vos regards, errant vers ces murailles,
Demain les chercheront et ne les verront pas !

Immobile, les yeux attachés sur sa proie,
Napoléon, debout, rêve, triste et vainqueur :
Un sinistre présage, en passant dans son cœur,
Ne laisse au conquérant qu'un triomphe sans joie.

Où sont les députés qu'attendait son orgueil
    Et les clefs de la ville sainte ?
Des portes de Moscou nul ne franchit le seuil,
    Et tout se tait dans cette vaste enceinte,
        Muette comme le cercueil.

Contre lui désormais qui pourrait la défendre ?
Ses champs sont envahis, ses guerriers ne sont plus :
Ces clefs qu'à ses genoux apportent les vaincus,
Jamais Vienne et Berlin ne les ont fait attendre ;
Son geste impatient accuse leur retard ;
Il s'arrête, pensif, au milieu de sa gloire,
    Et de ces murs, qu'étonne son regard,
Le silence de mort menace sa victoire !

        Hélas ! un seul jour a passé ;
Dans le Kremlin soumis, appuyé sur son glaive,
D'un trône universel il prolongeait le rêve ;
        Et le rêve s'est effacé !
La flamme a dévoré sa conquête stérile :
Temples saints, vieux palais, antiques monumens,
Vous n'offrez à ses yeux que des débris fumans,
        Et sa victoire est sans asile !

Et quoi! Napoléon, ton courage inactif
        Au fond d'un château solitaire,
Sous le poids du malheur languirait-il plaintif?
De ton génie encor le monde est tributaire ;
Lève-toi!... Qu'ai-je vu?... Du vainqueur de la terre

Un cri vengeur poursuit le traîneau fugitif;
Il passe!... et tous les rois rappelant leurs injures,
Au bruit de ses revers méditent des parjures.

Ainsi, sur la montagne, aux rayons du matin,
Vers un temps qui n'est plus égarant ma pensée,
O France! ô mon pays! de ta gloire passée
    Je réveillais l'écho lointain.
Peut-être de tes fils, au fond de ces vallées,
Ma voix consolera les ombres exilées:
Loin de ton doux soleil, de tes fertiles champs,
Ton nom seul à mon luth arracha quelques chants,
Et quand de la Moskwa parcourant les rivages,
D'un peuple sans passé j'épiais l'avenir,
Dans ses vastes cités, dans ses forêts sauvages
    J'interrogeais ton souvenir.
Je l'ai trouvé partout!... Aux portes de l'Asie
Il veille, il parle seul aux mortels inspirés;
Et sur ces bords, long-temps des muses ignorés,
    Il a semé la poésie.

M. Ancelot.

LE TRONE DE NEIGE.

FABLE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfans ?
On se croit de leur âge. O douce jouissance,
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourmens !
Un rien suffit pour amuser l'enfance ;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige...
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége,
Le trône enfin ; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace ;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté ;
On s'enivre de la puissance...
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.

De Tarquin-le-Superbe il avait l'arrogance,
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange;
Le trône, qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat.
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protège;
Vous êtes sur un tas de neige...
Gare le rayon du soleil!

M. le baron de Stassart.

ODE

SUR LA MORT DE M. LE DUC MATHIEU DE MONTMORENCY,

Arrivée à Saint-Thomas d'Aquin, le jour du vendredi saint.

Belle d'un long repos, ceinte de mille gloires,
Les pieds cachés dans l'or poudreux d'Ophir (1),
Jérusalem, rêvant au fruit de ses victoires,
Levait son front dans un ciel de saphir.
Par le feu des rubis, du maître du tonnerre,
Dans son temple formé des trésors de la terre,
Un roi traçait le nom mystérieux (2),
Et l'Archange, quand l'ombre avait tendu ses voiles,
Délaissant pour Sion le palais des étoiles,
Venait chanter sur ses murs radieux.

Un Génie apparaît dans la Rome chrétienne (3),
Aux purs Esprits son nom est emprunté;
Il a dit : « Dans les airs qu'un temple se soutienne; »
Et dans les airs tout un temple est monté (4);
Son ciseau va peupler ces saintes solitudes;
Des vierges, des martyrs, dans leurs béatitudes,
Sortent en chœur des marbres étonnés :

(1) Contrée de l'Arabie d'où les flottes de Salomon rapportaient de la poudre d'or.

(2) Ce nom est Jéhovah, *Celui qui fut, est et sera.*

(3) Salomon et son temple, une des sept merveilles du monde

(4) L'église de Saint-Pierre de Rome, bâtie par Michel Ange.

Plus loin le Christ se meurt ; l'oreille croit entendre
Le bronze soupirer ce reproche si tendre :
    Mon Dieu, mon Dieu, quoi! vous m'abandonnez (1)!

Ce temple s'ouvre enfin, et la porte sacrée
    Reçoit et rend la foule aux flots pressés ;
Tandis que de la chaire une voix inspirée
    Plane et soumet les Désirs insensés :
On doute qu'un mortel ait, de ses mains magiques,
Taillé ces chapiteaux, exhaussé ces portiques,
    Ait affermi ces parvis précieux ;
C'est l'œuvre d'un géant, de toi seul, Michel-Ange,
Toi, qui, terrible et doux, teins ta palette étrange (2)
    Des feux d'enfer et de l'azur des cieux.

Mais delà l'univers le roi des cieux réside,
    Son temple est leur immensité ;
Il repose ses pieds sur leur voûte splendide ;
    Son trône est sur l'éternité.
Du seuil de l'occident aux portes de l'aurore,
Ces astres populeux que la Nuit fait éclore,
    Y sont à sa gloire allumés ;
Ses hymnes les plus doux sont les accords des sphères,
Qui célèbrent son nom en brillans caractères
    Écrits sur leurs fronts enflammés.

Pense-t-on que celui qui marche sur les astres,
    De qui le dais est le ciel pur,

(1) Dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix.
(2) Les fresques de Saint-Pierre de Rome, peintes par Michel-Ange.

Se soucie un moment de marbres, de pilastres,
D'or, d'argent, d'albâtre et d'azur ?
Le cœur du juste seul sur la terre est son temple,
Voilà le sanctuaire où lui-même contemple
L'œuvre divine de ses mains ;
Cette âme où de sa grâce éclate la richesse,
La charité, la foi, la bonté, la sagesse,
La fidélité de ses Saints.

Il ne préfère point celui qui fait spectacle
De son sang et de ses aïeux ;
Souvent au cœur de l'humble il met son tabernacle,
L'âme seule est riche à ses yeux :
Créateur souverain, père de la nature,
Il chérit ses enfans sous la pourpre ou la bure,
Des plus aimans il fait un choix :
Les séraphins l'ont vu, dans sa gloire immortelle,
A des pauvres donner la couronne éternelle,
Et la refuser à des rois.

Parfois aussi ce Dieu, par un accord sublime,
Dans cette mondaine Sion,
Redoubla, par l'éclat de sa présence intime,
La splendeur du rang et du nom :
Ton cœur, Montmorency, naguère sa demeure,
Fut l'autel des parfums d'où montait d'heure en heure
Un holocauste de vertus :
C'est dans toi qu'il voulut, par un divin mélange,
Montrer l'ange dans l'homme et l'homme dans un ange;
Chrétiens, pleurez, l'homme n'est plus !

Ma harpe, qu'as-tu dit? Sous des crêpes funèbres
D'où vient que tes cordes en pleurs,
De la tombe oublieuse et vouée aux ténèbres,
Rouvrent ici les profondeurs?
Il n'est point de tombeau pour les âmes élues,
Semblables à la flamme, à de légères nues,
Elles s'échappent d'ici-bas;
D'une prison brisée une argile qui reste
Est-elle à regretter? Ce qu'elle eut de céleste
Remonte aux cieux et ne meurt pas!

Montmorency, ton âme, impérissable essence,
S'indignerait de nos sanglots;
Le ciel qui dans les tiens a mis sa complaisance
Y fit des saints et des héros (1):
Les débris d'un héros moissonné par les armes,
Demandent qu'on le venge, il a honte des larmes,
Il se rit d'un vain monument;
Et d'un saint glorieux, c'est fatiguer la cendre
De l'inonder de pleurs quand Dieu vient de la rendre
Héritier de son firmament.

Je sais que dans ce monde, il est de douces chaînes,
Des tendres âmes, purs attraits,
Qu'en les rompant, la Mort livre les plus hautaines
A d'interminables regrets;
Qui pourrait consoler l'épouse inconsolable

(1) Sous saint Louis, en Palestine, ce fut un Montmorency qui fut fait premier baron chrétien.

Qui presse dans ses bras la forme lamentable
De son jeune époux expiré ?
Des pleurs d'un fils pieux qui peut tarir la source,
S'il voit tomber son père, au milieu de sa course,
Loin encor du but désiré ?

Je sais bien que, sensible aux présens funéraires,
Tout tombeau réclame des fleurs,
Mais un Saint dans les cieux laisse aux cendres vulgaires
Ce frêle tribut des douleurs :
Quand de Montmorency (faveurs, grâces étranges
Que demanda le Christ) Dieu fit signe à ses anges
De compter le dernier soleil,
Livre sacré, dis-moi, de ce jour où la vie (1)
Jaillit des champs d'Éden, vit-on la Mort suivie
D'un plus magnifique appareil ?

La Nuit avait paru sans sa robe étoilée (2),
Sans son bandeau de diamans,
Sans roses, sans rubis, l'aube à demi voilée
Dans les airs montait lentement :
Elle allumait ce jour de tristesse ineffable,
De cris, d'abattement, de mémoire exécrable,
D'effroi, de stupeur et de deuil,
Ce jour où de forfaits Sion s'est épuisée,
Où du sang de l'Époux sa main s'est arrosée,
Où Dieu descendit au cercueil !

(1) La Bible.
(2) Le vendredi saint.

Dès l'aube, agenouillé sur la divine tombe,
Le Duc disait au Roi des Rois:
« Seigneur, mon âme est faible, elle s'écoule et tombe,
« Comme vous tombiez sous la croix!
« De votre amer calice ai-je bu quelque goutte?
« Me suis-je détourné quelque peu de la route
« Que vous tracez à vos élus?
« Si j'ai péché, Seigneur, j'en ferai pénitence!
« Dans mon sein épuisé de trouble et de souffrance,
« Seigneur, ne descendrez-vous plus? »

Il priait, et du feu de sa bouche pieuse,
Du bronze saint, inanimé,
Il trempait, il brûlait la chair mystérieuse,
Et puis dit: *tout est consommé*! (1)
A ces mots solennels sa tête défaillante,
Cherchant encor des cieux la voûte consolante,
S'est relevée, hélas, son œil
Où du flambeau des jours la lumière est tarie,
Des palais d'ici-bas, de sa maison chérie
Ne doit jamais revoir le seuil!

Le Christ, pour affermir la lutte de cette âme
Qui combattait dans sa prison,
De l'Immortalité, de ses portes de flamme
Lui fit entrevoir un rayon:
La Foi sans son bandeau, la Charité sans voile

(1) Une des dernières paroles de Jésus Christ: *Consummatum est*.

Attachaient sur son front l'impérissable étoile
Des élus et des bienheureux;
Et sur son cœur glacé tendant son aile ardente,
L'Espérance, une main sous sa tête pendante,
De l'autre lui montrait les cieux.

Mais de l'âme du juste en extase ravie,
Assise à la table des saints (1),
Avec des ciseaux d'or, l'Ange de l'autre vie
Rompait doucement les liens,
Et sur un pont de feu dont la pente insensible
S'étend de l'empyrée à ce globe visible,
Elle franchit cet univers,
Comme sur l'arc-en-ciel, sur son arche voûtée,
Abandonnant son nid, la colombe argentée
Glisse et s'efface dans les airs.

D'un spectacle moins beau fut témoin Élisée
La nuit qu'au dessus du Jourdain,
Un char formé dans l'air d'une nue embrasée,
Sur les vents fut porté soudain,
Lorsqu'Élie, aspirant aux plaines rayonnantes,
Agitant vers le ciel les rênes flamboyantes
De deux coursiers aux crins de feu,
Il perça dans son vol la voûte où naît l'aurore,
Et par de là ce globe, en brillant météore
S'évanouit au sein de Dieu (2).

M. Denne-Baron.

(1) Il venait de communier.

(2) Elie enlevé au ciel n'a point dû subir la loi de la mort commune à tous les hommes.

LA FÊTE-DIEU,

POËME.

> Les cieux instruisent la terre
> A révérer leur auteur.
> J. B. Rousseau.

La nuit silencieuse a replié ses voiles,
Et, d'un dernier regard, les mourantes étoiles
A la terre ont dit leur adieu;
Le soleil éclatant se lève sur nos têtes.
Chrétiens! c'est aujourd'hui la plus belle des fêtes :
C'est la fête de votre Dieu!

Dieu... Qu'en nos cœurs ce mot éveille de pensées!
C'est lui qui, pour former les sphères balancées,
Débrouilla l'informe chaos;
C'est lui qui remplit seul l'immensité profonde,
Lui qui presse en ses mains de la chaîne du monde
Les premiers et derniers anneaux.

C'est lui dont la puissance et la grâce infinie
De la nuit du néant nous appelle à la vie,
De la vie, à l'éternité.
Sur son trône d'azur il commande aux orages;
Il n'est pas un seul flot, dans le torrent des âges,
Où son œil ne soit arrêté.

C'est lui qui, d'un seul mot, fit jaillir la lumière,
Qui, d'un souffle éthéré, lança dans la carrière
Ces globes, voyageurs des cieux,
Des cieux dont la sublime et constante page
Offre à tout l'univers, dans un commun langage,
Son nom écrit en traits de feu.

Dieu!... c'est le cri soudain, de joie ou de souffrance;
C'est aussi le premier des mots de notre enfance
Que notre bouche ait murmuré.
Quand l'homme pour les cieux émigre de la terre,
Des paroles d'adieu c'est encore la dernière
Qui sur sa lèvre ait expiré.

Dieu!... c'est le cri d'effroi que, d'une voix plaintive,
Jette le nautonier, dans sa nef fugitive,
Battu par la mer en fureur.
C'est le soupir d'espoir du fils pleurant son père,
Quand de la tombe au ciel, dans sa tendre prière,
Il élève son front rêveur.

Montez vers l'éternel, hymnes de nos louanges!
Au murmure brillant des harpes d'or des anges,
Allez vous unir en ce jour.
Que la voix du bonheur, que la voix qui soupire,
Que les accens divers de tout ce qui respire,
Ne forment qu'un concert d'amour!

Bergères, hâtez-vous, remplissez vos corbeilles!

Du jasmin, des bluets et des roses vermeilles,
Mariez les douces couleurs;
Venez, apportez-nous ces dépouilles légères;
Que, par un saint accord, des palais, des chaumières,
Se voilent d'un manteau de fleurs!

Sous l'haleine des vents la feuille à peine tremble.
Tandis que les oiseaux, qu'un même instinct rassemble,
En chantant prennent leur essor,
Le léger papillon, pressentant son veuvage,
Aux roses du matin rend un dernier hommage,
En secouant ses ailes d'or.

Sur ces balcons dorés, sur ces vastes portiques,
L'opulence a tendu de beaux tapis antiques
Pour plaire au dieu que nous fêtons;
Et, laissant échapper un souris de sa bouche,
Le pauvre orne ses murs du lin blanc de sa couche,
Où la rose pend en festons.

Élevez dans les airs les flottantes coupoles;
Apportez les bijoux, les fleurs, les girandoles,
Avec leurs miroirs de cristal;
Fidèles, accourez déposer vos offrandes!
Que la beauté pieuse, à tresser des guirlandes
S'empresse d'un doigt matinal.

Le lierre serpentant sur de blanches colonnes,
Des perles, des bluets enlacés en couronnes
Qui se balancent sur l'autel;

Une voûte de soie où la croix d'or s'élève,
Que viennent saluer et le sceptre et le glaive,
Voilà ton trône, ô roi du ciel!

Sous les battans de fer les cloches ébranlées
Sonnent, pour les tribus à leur voix rassemblées,
Le rendez-vous religieux.
Déjà l'écho du temple, où l'encens s'évapore,
S'éveille aux bruits de fête, et de l'orgue sonore
Roulent les sons majestueux.

Faites place, chrétiens!... le cortège s'avance
Où la religion, pour le Dieu qu'elle encense,
Étale de brillans atours.
Quand meurt le chant sacré, la cymbale argentine
Parmi les instrumens bat la marche divine (1),
Qui succède au bruit des tambours.

Épuisez, en riant, la corbeille élégante;
Enfans, jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante
Elles retombent sur vos pas!
Vos faibles bras à peine ont secoué les langes;
Jetez des fleurs, enfans, vous qu'on nomme des anges,
Vos mains ne les flétrissent pas.

Au canon des fusils, veufs de leurs baïonnettes,
Les soldats ont planté, simulant les aigrettes,
L'œillet et la rose des bois.

(1) La musique militaire exécute ordinairement des airs appropriés à la circonstance.

Bouquets, qui décorez le tube des batailles,
Êtes-vous le signal des saintes fiançailles
De nos drapeaux avec la croix ?

La croix.... signe arboré sur les deux hémisphères,
Par toi, tous les chrétiens sont un peuple de frères,
Et la Grèce nous tend les bras !
Volez, signes sacrés, aux autels de la gloire,
Déjà bénis du ciel, bénis par la victoire,
Vous marier dans les combats !

Quelle est, au front d'argent, cette haute bannière
Qui lentement s'avance et brille la première,
Avec son panache flottant ?
D'un heureux avenir, ô céleste présage !
De la vierge Marie elle porte l'image,
Foulant à ses pieds le croissant.

Quatre vierges autour, doucement inclinées,
Devançant un essaim de vierges couronnées,
Pressent, d'un doigt mystérieux,
Les blancs cordons tombant de la cime argentine,
Et qui semblent, tendus à la troupe enfantine,
La guider au chemin des cieux.

Sur l'écharpe d'azur qui ceint votre corsage,
Que votre voile blanc, comme un léger nuage,
Voltige au souffle du zéphyr !
Jeunes vierges, chantez ; votre voix est sacrée,

Chantez encor ! Du ciel vous portez la livrée,
Et pour vous le ciel doit s'ouvrir.

Au céleste banquet où la foi vous convie,
Vous reçûtes hier le premier pain de vie,
Dont vous savourez les douceurs...
Mais à vos tendres voix, murmurant des cantiques,
D'autres femmes, en chœur, mêlent leurs voix mystiques :
Voici venir les saintes sœurs.

O vous qui visitez le toit de la misère,
La coupe de la vie est pour vous bien amère ;
O saintes sœurs, chantez pourtant !
Chantez, ô vous, d'en haut fidèles messagères ;
Car dans un autre monde, ici-bas passagères,
L'éternel bonheur vous attend.

Le crucifix d'argent sur votre sein repose
Comme un bouclier pur que votre main oppose
Aux traits des terrestres désirs.
Une tête de mort, un chapelet d'ébène,
Voilà les seuls atours où votre œil se promène !
Vous portez le deuil des plaisirs.

Qu'on sème sur vos pas les humbles violettes ;
Au bois, leur front caché sous les ombres discrètes,
Jette des parfums inconnus ;
Et vous, pour le malheur, amantes du mystère,
Vous répandez autour de son lit solitaire
Le doux parfum de vos vertus !...

Mais que vois-je? au signal une troupe docile
Se retourne, s'incline, et l'encensoir mobile
Monte vers le dais triomphal.
Parmi les rayons d'or qui forment sa couronne,
Là, Jésus-Christ vainqueur est debout sur un trône
De diamant et de cristal.

Le prêtre, au reposoir, en a béni l'enceinte;
A l'autel étoilé, devant l'image sainte,
L'encens fume avec majesté.
Du nuage embaumé se dégageant, plus belle,
La voilà face à face avec l'astre fidèle,
Reflet de la divinité.

O moment solennel! tombez dans la poussière,
Chrétiens!... le saint soleil, inondé de lumière,
Trace un signe en croix dans les airs.
Tambours, mêlez vos voix aux longs accens du prêtre!
Cessez... Peuple béni, ton front peut reparaître;
Entonne de nouveaux concerts.

Ils frémissent encor; mais leur douce harmonie,
Comme le bruit des flots d'une mer aplanie,
Meurt par degrés dans le lointain...
Salué par l'airain d'un temple solitaire,
Transfuge du moment, le sauveur de la terre
Rentre dans son palais divin.

Le son de l'angelus dans les airs s'évapore....

Cherchons autour de nous; que reste-t-il encore
De ces légers temples d'un jour?
Des débris de festons, des tiges dépouillées...
Mais, ramené des cieux, sur les fleurs effeuillées
Tombe encore un regard d'amour.



Sur la terre la nuit accourt tendre ses voiles,
Et, dans les champs d'azur, les premières étoiles
Du soleil ont reçu l'adieu.
O vous tous qui trouvez des charmes à ces fêtes,
Chrétiens, dites encore, en inclinant vos têtes :
« Salut, ô nuit! gloire à ton Dieu! »

M. Émile Roulland.

JE L'OUBLIERAI TOUTE MA VIE.

Rassure-toi, ma bonne mère,
Non, mon cœur n'est plus en danger;
A la fin ta raison m'éclaire,
Je sens qu'il n'y faut plus songer,
Je devais être son amie,...
Mais tu le veux? j'obéirai,
Oui, ma mère, je l'oublîrai,
Je l'oublîrai.... toute ma vie.

Ne redoute pas la puissance
De ses pleurs, de son désespoir;
A braver même sa constance
Hélas! m'engage mon devoir.
Sur son cœur, quoique je l'oublie,
Je sais bien que je régnerai....
Moi, ma mère, je l'oublîrai,
Je l'oublîrai.... toute ma vie.

A chaque instant, je vais me dire:
Mes souvenirs sont effacés....
Je dirai: je ne dois plus lire
Ces mots de feu qu'il a tracés.
Mon illusion m'est ravie;
Un jour peut-être j'en mourrai....
Mais, ma mère, je l'oublîrai,
Je l'oublîrai.... toute ma vie!

F. de Courcy.

LA SENTINELLE.

La nuit a mis fin aux travaux ;
Dans le camp le soldat sommeille,
Et devant l'ennemi qui veille,
Sans crainte, il se livre au repos.
Appuyé sur ta hallebarde,
Sentinelle, fais bonne garde :
Songe bien qu'on punit de mort
La sentinelle qui s'endort.

Immobile et le front rêveur,
Tu suis dans sa marche inégale
L'astre des nuits qui, triste et pâle,
Verse une mourante lueur.
De cet astre mélancolique
Crains l'influence romantique :
Songe bien qu'on punit de mort
La sentinelle qui s'endort.

Si, pour abréger ton ennui,
L'amour te visite en cachette,
Que ta consigne ne t'arrête ;
Tu n'as rien à craindre avec lui ;
Mais, si c'est l'hymen qui t'invite,

Éloigne-le de ta guérite :
Songe bien qu'on punit de mort
La sentinelle qui s'endort.

Dans la nuit, si l'écho voisin
D'une voix flexible répète
Simple romance ou chansonnette,
Prête l'oreille à son refrain.
Mais si c'était de la musique
Bien savante, bien chromatique,
Prends-y garde ! on punit de mort
La sentinelle qui s'endort.

Garde-toi d'ouïr les fadeurs
D'un amant qui chante sa flamme ;
Redoute l'approche d'un drame ;
Éloigne orateurs et conteurs.
Mais depuis long-temps je t'adresse
Les longs avis de ma sagesse ;
Adieu, car on punit de mort
La sentinelle qui s'endort.

M. Justin Gensoul.

LE LION ET L'ÉLÉPHANT.

Le lion qui régnait aux forêts d'Hyrcanie,
Prêtant l'oreille à des flatteurs,
Dans un jour d'appareil et de cérémonie,
Ouït les nombreux délateurs
D'un de ses grands vassaux taxé de félonie.
On a bien dit aux rois : craignez la calomnie ;
Mais la calomnie à la cour
Croit être dans son vrai séjour,
Et quand même elle échoue, elle reste impunie,
A moins pourtant qu'un bon génie
N'arme contre elle un roi pénétré du danger,
De condamner les gens sans les interroger.
Tel fut notre lion. « Quoi ! dit-il, dois-je croire
Une infidélité si noire ?
Et quel est cet ingrat ?—Sire, c'est l'éléphant
Que tout le monde accuse et que nul ne défend.
Il se croit au-dessus de l'étiquette antique
Où nous nous empressons de nous soumettre tous ;
On ne l'a jamais vu, suivant notre pratique,
Prosterner son colosse à vos sacrés genoux.
Non pas même une révérence !
Il est si gros, si fier de sa circonférence,
Que de votre pouvoir on le croirait jaloux.
Sire, voyez s'il bouge ! Ah ! cet orgueil extrême

Semble, dans sa rébellion,
Braver l'autorité suprême;
Vengez, vengez sur lui l'honneur du diadème;
Hâtez-vous.—Avant tout, dit le sage lion,
Je dois au prévenu de l'entendre lui-même.
Éléphant, répondez, qui vous a fait si vain?
Quelles prétentions peuvent être les vôtres?
Pourquoi ne pas fléchir, ainsi que tous les autres,
Aux pieds de votre souverain?
—Sire, je le ferais si je pouvais le faire,
Répondit l'éléphant avec tranquillité.
Je suis de votre majesté
L'admirateur le plus sincère;
Je sais que vous passez en magnanimité
Les plus grands princes de la terre;
Mais le ciel, dont il faut révérer la bonté,
En pétrissant ma lourde masse,
Sur ces quatre piliers comme un roc m'a planté,
Sans daigner m'accorder la grâce
De ployer mes genoux selon ma volonté.
Chacun de nous a son essence,
Et je n'ai pas besoin de vous représenter
Qu'on ne peut comme un crime à personne imputer
Ce qui n'est point en sa puissance;
Mais d'ailleurs vous pouvez compter,
Sire, sur mon respect et mon obéissance.
C'est assez, c'est tout, dit le roi!
Je ne torture point la lettre de ma loi;
L'hommage intérieur est celui qui me flatte:

Peu m'importe en effet la raideur de la pate,
Si le vœu du cœur est pour moi.
Éléphant, sur ce point vos réponses sont nettes ;
Les génuflexions ne sont que des sornettes ;
Avec moi pesistez de vivre en bon voisin,
Et, sans avoir appris à faire des courbettes,
Vous serez toujours mon cousin.
Je veux bien qu'on le sache! A ces mots, non sans honte,
Messieurs les courtisans n'eurent qu'à déloger
Tous tremblans. Le lion n'aime point qu'on l'affronte :
Malheur à qui lui fait un rapport mensonger !
Convenez-en, lecteurs ! ce que je vous raconte
Vous donne beaucoup à songer.
Le corps peut être faible, et la volonté prompte.
C'est de l'intention que l'on doit tenir compte :
Vive un roi qui sait la juger.

M. le comte François de Neufchateau.

DISCOURS

SUR L'ÉLOQUENCE DE LA TRIBUNE,

Composé à l'occasion de la réception de M. Royer-Collard à l'Académie française.

Lorsque la vérité, proscrite et sans autels,
Eut supporté long-temps les affronts des mortels,
Le courroux que son cœur amassait en silence
De ses lèvres de feu fit jaillir l'éloquence.
Elle eut sa foudre alors comme le roi des dieux :
Despote, il en pâlit : l'avenir à ses yeux
Montrait que l'éloquence, à la justice unie,
Peut jusqu'au fond du ciel gêner la tyrannie.
Tout cède à l'éloquence : aux poètes naissans
Elle asservit les cœurs par de mâles accens.
Les belliqueux accords que sa présence inspire
Font au jour du combat une arme de la lyre ;
Elle éveille les arts, les guide, et sous leurs mains
Donne la vie au marbre, une voix à l'airain ;
Prête un charme aux leçons des jardins d'Académe ;
Fait chercher au théâtre une douleur qu'on aime,
S'élance à la tribune, et, soumise à sa voix,
La foule qui l'entend pour la première fois,
De sa flamme échauffée, à ses pleurs attendrie,

Comprend les noms sacrés, de vertu, de patrie;
Et d'un même transport tout un peuple agité
Frémit, comme un seul homme, au cri de liberté.
Athène, à Salamine, y répond par sa gloire:
Un mot de la tribune enfante une victoire;
Catilina sur Rome ose lever la main:
La liberté s'enfuit dans le sénat romain;
Il entre, Cicéron l'attend à la tribune,
Et son cri qui devient une clameur commune,
Un cri de Cicéron le chasse épouvanté,
Et le poursuit encor dans la postérité.
Ainsi doit succomber avec ignominie
Tout ennemi des lois que venge un beau génie;
Ainsi, tout insensé qui se croirait des droits
A nous déshériter du bienfait de deux rois,
Dans un sénat où siége une auguste puissance,
La voix de Cicéron a des échos en France:
Non, la France jamais n'est stérile en talens;
Témoins ces jours féconds, suivis de jours sanglans,
Où vierge, la tribune enfanta ces merveilles,
Dont la chaire avait seule étonné nos oreilles;
Où Barnave parut, qui devança le temps,
Comme un fruit de l'été déjà mûr au printemps;
Cazalès, beau de flamme et d'éclairs énergiques,
Qui s'élançait des camps aux combats politiques,
Orateur et guerrier.... hélas! comme celui
Que la France au tombeau redemande aujourd'hui,
Et qu'aurait de la mort épargné la clémence,
Si la mort épargnait la gloire et l'éloquence.

Mais de ses grands talens le plus grand jusqu'à nous,
Mirabeau les domine en les rassemblant tous;
Seul, il gouverne en dieu l'océan populaire,
Dont il pousse ou retient les flots et la colère;
Foudroyant par sa voix, s'il porte un coup soudain;
Et s'il reste muet, puissant par son dédain;
Tranquille, impétueux, véhément, implacable,
Il attend, il prévient, il entraîne, il accable;
Ne cède qu'au trépas, meurt sans être abattu,
Rien en lui n'a manqué, rien.... hormis la vertu.
La vertu! quel pouvoir elle ajoute au génie!
En vain les passions, en vain la calomnie;
Poursuivraient l'orateur qui, fort d'un tel secours,
Peut de sa vie entière appuyer ses discours,
Et, sans nous éblouir de maximes frivoles,
Donne ses actions pour preuve à ses paroles:
Noble accord! ascendant irrésistible et doux!
Quel empire sans borne il exerce sur nous!
On l'aime avant qu'il parle et son aspect remue,
Agite au fond des cœurs la conscience émue,
Qui s'ouvre, qui reçoit, embrasse avec ardeur,
Une raison sublime offerte avec candeur.
S'élance-t-il soudain à des hauteurs nouvelles?
Pour le suivre en son vol on s'attache à ses ailes.
Il affirme, on le croit; et, pour la vérité,
Sa voix, comme le temps, est une autorité.
Couvert de notre estime, il attend face à face,
Poursuit dans ses détours, combat dans son audace,
Écrase en le marquant d'un signe accusateur

Le fanatique impie, ou le noir imposteur
Mais calme, et sans courroux pour les cris, pour l'injure,
Dont il entend de loin mourir le vain murmure,
Il dédaigne des traits qui partent de si bas:
L'aigle s'abaisse-t-il à de honteux combats?
S'il descend un moment de son céleste empire,
C'est un reptile affreux, un tigre qu'il déchire;
Mais il n'avilit pas le vol du roi des airs,
Et les ongles vengeurs, d'où partent les éclairs,
Contre ce monstre ailé, triste amant des ténèbres,
Qui, par un ciel serein, pousse des cris funèbres,
Et, fuyant la clarté dans le creux d'un tombeau,
Du jour qui l'éblouit blasphème le flambeau.
Qu'une ignorance aveugle obstinément caresse
Dans l'oiseau de la nuit celui de la sagesse.
Quand la tribune oisive est muette un instant,
Que l'écrit généreux d'un beau feu palpitant
Perde de sa chaleur la dernière étincelle
Et sorte inanimé d'une étreinte mortelle;
Vaine rigueur! un peuple à lui-même livré,
Retombe, pour un jour, de son élan sacré,
D'éclairer sa raison perd la noble habitude,
Et de stériles fleurs pare sa servitude,
Oublie, en s'égarant de désirs en désirs,
Sa dignité, ses droits au milieu des plaisirs,
Dort, et dans son sommeil que berce le mensonge,
S'il voit la liberté, ne la voit plus qu'en songe.
Mais la tribune s'ouvre: il suffit d'une voix
Pour réveiller les cœurs, ressusciter les lois.

L'orateur a parlé ; les peuples lui répondent :
Avec son âme alors leurs âmes se confondent ;
Ils rejettent les fers qui les gênaient encor,
S'élancent pour le suivre, et tous, d'un même essor,
Vont dans les champs nouveaux, où, libre, il les devance,
Reconquérir leurs droits et leur indépendance.
Ainsi, dans nos jardins où d'élégans travaux
Ont d'un rempart de marbre environné les eaux,
Des cygnes prisonniers la fierté moins sauvage
S'endort et s'accoutume aux mœurs de l'esclavage ;
Avec grâce et mollesse étalant leur beauté,
Ils livrent aux zéphyrs un duvet argenté,
Sur cette onde captive où rien ne leur rappelle
Qu'en effleurant son sein ils sont captifs comme elle ;
Mais, libre dans le ciel au retour des hivers,
Qu'un cygne voyageur crie en fendant les airs,
Leurs ailes tout-à-coup s'entr'ouvrent et frémissent :
Sur leur cœur palpitant leurs plumes se hérissent ;
Et ce peuple affranchi, l'œil fier, le cou dressé,
Bat les flots qu'il dédaigne, et loin d'eux élancé
Va dans des régions à son vol inconnues,
Chercher la liberté qui plane au haut des nues.

M. Casimir Delavigne.

FIN.

TABLE

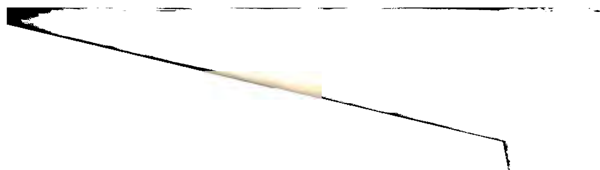
DE L'ALMANACH DES MUSES

DE 1828.

MM.	Pages
AD. DE LA VILLETTE.	
La Fille attentive.	97
AGNIEL.	
Le Rossignol et l'Alouette.	56
AGOUB.	
L'Étrangère.	223
ALGUTTI (mademoiselle).	
L'Orphelin.	214
ANCELOT.	
La Montagne des moineaux.	259
A. DE CH. DU B.	
L'Hamadryade.	71
A. LE B..... (mademoiselle.)	
Couramé.	77

MM. Pages

A***. DE POITIERS (mademoiselle PAULINE).
L'Oratoire du jardin. 155
BIGNAN.
Joseph Vernet. 145
BLANCHARD DE LA MUSSE.
Justice à qui de droit. 98
Réponse à une lettre trop flatteuse de madame Tastu. 136
BOUCHARLAT.
Les Imprécations du vieillard. 85
BOUCHER DE PERTHES.
La Colombe. 188
BOULAY-PATY (ÉVARISTE).
Le Charme. 107
BRADY (madame la COMTESSE DE).
Les Quarante ans. 95
BRAULT (L.).
A la Durance. 132
Le Ruisseau et les jeunes filles. 165
BRÈS (J.-P.).
Le Château. 103
BRUEYRE (J.).
Le Retour. 124



MM. Pages

E. H.
Le Postillon et la Diligence. 99
FABER (HENRI).
Durandard et Bélerme. 33
FABIEN-PILLET.
Sur un Sot qui a l'esprit du silence. 230
Sur monseigneur l'évêque D***. 250
Sur un Plagiaire qu'on venait de siffler. 258
FEBVÉ.
La Girouette et le Paratonnerre. 248
FLAYOL (ALPHONSE-V.).
Missolonghi. 184
FUGEREL (BLANC).
Si Dieu voulait. 163
GENSOUL (JUSTIN).
Osvin 29
La Sentinelle. 283
GÉRARD.
A Aug. H...y. 153
Traduction de la dernière scène de Faust. 199
GÉRAUD (EDMOND).
A une jeune Insulaire. 15
A Nisa. 43
GRENUS.
Le Printemps et l'Automne. 47

MM. Pages

G.

Épitaphe d'un ver-à-soie. 138

HALEVY (LÉON).

Le Partage de la Terre. 22

Le Rossignol et le Berger. 231

HEGUIN DE GUERLE.

La Harpe éolienne. 26

HENRY.

Epitre à Émile G***. 191

HÉREAU (E.).

Le double Marché. 45

Épigramme. 60

A un soi-disant Classique. 80

H. L.

A un ami, pour l'engager à ne pas s'effrayer de l'avenir. 67

Le Léopard et les Animaux. 189

JAMES.

Vers mis au bas d'un portrait de Talma. 106

JAUFFRET.

Le Hibou et le Papillon. 24

Le Loup et l'Ane. 58

JOLIVEAU (madame).

Le Ver luisant et le Crapaud. 120

MM. Pages

JOUVET-DESMARAND.
L'Industrie française. 175

LAGARDE (L.).
Traduction de l'ode d'Horace, *Solvitur acris Hyems.* 79

LE BAILLY.
L'Aigle et le Serpent. 18
La Couronne et le Bonnet de nuit. 197

LE FILLEUL DES GUERRETS.
La Fermière et la Volaille. 112

LEMAIRE (PIERRE-AUGUSTE.)
L'Affranchissement des Grecs. 1

MACHELOTTI.
Épigramme. 72

MARTIN (AUGUSTE).
Épigramme. 70

MAURY (MARIA).
Trafalgar. 193

MICHAUX (CLOVIS).
Stances sur la mort d'un nouveau-né. 89
Dialogue. 243

MIEL.
Ode à la Ville de Cambrai. 217

MM. Pages

MODURANGE (F.-D.).
A Elvina de L***. 121

MOUFLE (AUGUSTE).
La jeune Mourante. 37
Fragment d'un poëme contre les Maures d'Afrique. 109

M****.
Le Cardinal et son Médecin. 30

NAUDET (A.).
Les deux Moineaux. 31
La jeune Mariée. 159
L'Épi et le Pavot. 205

NEUFCHATEAU (le comte François de).
Le Renard et le Corbeau. 239
Le Lion et l'Éléphant. 285

PAPION DU CHATEAU (F.).
La Chanson du matin. 93

PELLET.
Les tombes royales des Pharaons. 227

PESCHE DE PRÉVAL (J.-Z.).
Martial à Priscus. 206

PICARD (ESPÉRANCE).
Imitation de l'Anthologie latine. 113
L'Archevêque d'Auch. 207

MM. Pages

PIETRO (F.-RM. DI).

Traduction d'un sonnet de Zappi. 57

L'Attente. 133

PILLET (VICTOR-ÉVREMONT).

Les plaisirs du Rivage. 135

Naïveté. 142

PILTEL DE LANGRUNE (E.).

Le Souvenir. 91

A mon ami Alfred F****. 117

PONGERVILLE (DE).

Enlèvement d'Europe. 13

POUSARDIN-SIMON.

L'heureuse Erreur. 174

P. R. (de Châlons-sur-Saône).

La Confidence réciproque. 66

Le Duel préliminaire. 139

P. T.

L'Aveugle. 232

RAYMOND DU DORÉ (L.).

Le Marin et le Laboureur. 53

ROMAGNESI (A.).

Rendez-le-moi. 36

MM. Pages

ROULAND (ÉMILE).

La Fête-Dieu. 274

SAINT-FÉLIX (le baron DE).

Le Pêcheur. 122

Sur une jeune Fille qui avait quinze ans le 1er mai. 143

SAINT-GÉNIÈS (L. DE).

L'origine de la Fable. 137

Les Songes. 210

SIGOYER (ANTONIN DE).

A madame Onéida D***, américaine. 20

Hommage aux Valentinoises. 225

SIMONNIN.

La Fille au tombeau de sa Mère. 238

STASSART (le baron DE).

Le Pigeon et le Ramier. 162

Vers écrits sur l'Album de M. Odevaëre. 173

Épigramme. 235

Le Trône de neige. 265

TALAIRAT.

Le Siége de Gergovia. 48

Élégie. 65

TAMPUCI (H.).

A M. Gérard. 169

MM. Pages

TERRASSON.
Les Ruines du Monastère sur les bords de la Loire. 81
Le Persan dans le Désert. 114
La vieille Mendiante. 181

THURET.
A l'Étoile du soir. 216
Ode philosophique. 236

VIEILLARD (P.-A.).
Mon dernier Mot. 88
Psaphon et les Corbeaux. 125

VIERNE (CHARLES).
Sur une Chaîne de ses cheveux, 119

V. E. P. (de Saint-Aubin-sur-Mer).
La Glaneuse. 144

WAILLY (ALFRED DE).
La Bataille de Navarin. 253

ANONYME.

L'Emprunteur désappointé. 102

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT.

Les Auteurs qui désireront faire insérer des Poésies *inédites* dans l'Almanach des Muses, sont priés de les adresser, *directement*, et *franc de port*, *avant le 1er octobre*, à l'Editeur de l'Almanach des Muses, rue de la Jussienne, n° 19.

MM. les Auteurs voudront bien écrire chaque pièce *sur une feuille séparée*.

Quant aux Poésies, Pièces de théâtre, Traductions en vers, ou Recueils imprimés, dont les Auteurs désireraient qu'il fût parlé dans la Notice, c'est aussi avant le 1er octobre qu'on doit les faire parvenir à l'Éditeur.

Il prévient que le grand nombre de lettres qu'il reçoit le met dans l'impossibilité d'y répondre. Celles envoyées *sans être affranchies restent à la poste*.

NOTICE

DES POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN 1827.

Odes et Ballades, par M. Victor Hugo. 1 vol. in-18. Chez L'advocat, Palais-Royal.

On trouve dans ces odes et ballades le même luxe de pensée et de poésie que dans les autres productions de l'auteur, mais avec plus de correction dans le style.

Odes d'Anacréon, traduites en vers français avec le texte en regard, par M. Veissier Descombes. 1 vol. in-18. Chez Sautelet, place de la Bourse.

Cette traduction ne fera pas oublier celle de M. de Saint-Victor. On y remarque cependant quelques morceaux où respirent la grâce et la pureté de l'original.

Poésies, par M. Jean Polonius. A Paris, chez Aimé André, quai des Augustins, n. 59.

L'auteur de ces poésies est étranger, mais son style n'en est pas moins élégant, et beaucoup de nationaux envieraient sa pureté.

La Peyronnéide, épître à M. de Peyronnet, par MM. Méry et Barthélemy. Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.

Satire piquante, mais beaucoup moins que les autres des mêmes auteurs.

La Bacriade, poème en 4 chants, par MM. Méry et Barthélemy. Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.

Ouvrage remarquable, qui annonce une grande flexibilité de talent.

Lucrèce, par M. de Pongerville, nouvelle édition corrigée.

Deux nouvelles éditions de la traduction du poème de Lucrèce, par M. de Pongerville, publiées simultanément et sous différens formats, mettront cet ouvrage à la portée de tout le monde. M. de Pongerville a retouché avec soin plusieurs passages qui ajoutent au mérite d'une traduction placée, par l'opinion générale, à côté de celle des Géorgiques de Delille.

2 volumes grand in-8°, avec gravures dessinées par Devéria. Prix, 15 fr.

2 volumes grand in-18, sans texte, avec deux gravures. Prix 9 fr. Chez les éditeurs, Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° *47 bis.*

Les Amours mythologiques complets, par M. de Pongerville. 3e édition.

Les deux premières éditions des *Amours mythologiques*, publiées il y a près d'un an, ont été accueillies avec un vif empressement, qui était le précurseur du succès qu'obtient aujourd'hui l'ouvrage complet de M. Pongerville. Les *Amours mythologiques* joignent à l'intérêt des sujets le charme d'une poésie étincelante de beautés du premier ordre.

1 volume grand in-18, sur vélin, avec une gravure et des vignettes. Prix, 4 fr. 50 c.

Chez Dondey-Dupré, éditeur, rue Richelieu, n° 47 *bis*, et chez les marchands de nouveautés.

Les Veillées françaises, par M. Poiré Saint-Aulaire. 1 vol. in-8°. Chez Sautelet, place de la Bourse.

Ces poésies, dont les sujets appartiennent tous à notre histoire, promettent un poète.

Sept Messéniennes nouvelles, par M. Casimir Delavigne. 1 v. in-8°. Chez Ladvocat.

On a beaucoup loué et critiqué ces nouvelles Messéniennes. Les critiques les ont trouvées inférieures aux premières. Les admirateurs se sont contentés de les juger dignes de leurs aînées. Il n'appartient qu'à

un homme d'un grand talent de servir ainsi de point de comparaison avec lui-même.

Les Cent Jours et Sainte-Hélène, poème, par M. Charles Massas. Paris, chez Delangle, rue du Battoir, n° 19.

Les vers de M. Massas ont de la facilité et de l'harmonie, on y désirerait plus de goût et de travail.

Poésies diverses, par M. Charles Nodier. Chez Delangle, rue du Battoir, n° 19.

On connaît le talent de M. Nodier comme prosateur; ces poésies, pleines de verve et d'originalité, font regretter qu'il n'ait pas écouté plus souvent les inspirations de sa muse.

Poésies européennes, par M. Léon Halevy. Chez Delaforest, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7.

Ce recueil, que M. Halevy promet de compléter, offrira comme un panorama du génie poétique chez les diverses nations de l'Europe. Cette entreprise est difficile, mais M. Halevy a prouvé qu'elle n'était pas au-dessus de ses forces.

Élégies nationales et Satires politiques, par

M. Gérard. Seconde édition. Chez les libraires du Palais-Royal.

Nous avons déjà annoncé ce recueil, et rendu justice au talent précoce de l'auteur; il ne nous reste aujourd'hui qu'à annoncer le succès de son livre.

Les Algériennes, poésies nationales. Chez Ladvocat.

De la chaleur et des vers bien frappés, mais un peu de désordre et des hardiesses qui ne sont pas toujours heureuses.

Fables nouvelles, par M. Jauffret. Seconde édition. 2 vol. in-8°. Paris, chez Béchet, libraire, au Palais-Royal.

Ce recueil, dont la première édition a été promptement épuisée, assure un rang distingué à M. Jauffret parmi nos meilleurs fabulistes.

Mathilde, ou la fiancée de Rinast, ballade imitée de Kœrner, par M. Delcroix. Paris, chez Pélissier, libraire, place du Palais-Royal.

Cette ballade est un véritable poëme, rempli d'intérêt et coupé d'une manière très-dramatique. La narration en est rapide, les vers heureux y abondent

comme dans tout ce qui sort de la plume de M. Delcroix.

Épître à M. Mathieu de la Cour, par M. Boucharlat.

Hommage d'un homme de talent à un homme de bien.

La Caroline, ou quelques fleurs pour une couronne poétique, par M. Paccard.

Hommage au Roi, par le même. Paris, chez Pélissier et Chatel, libr. au Palais-Royal.

Ces vers respirent les meilleurs sentimens.

La Grèce sauvée, poème, par M. le vicomte Le Prevost d'Irai. Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

Ce petit poème est une des bonnes productions de M. Le Prevost d'Irai, qui s'est fait connaître par des ouvrages importans.

La Vendée, poème en 6 chants, par M. le vicomte Le Prevost d'Irai. Seconde édition. Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'auteur annonce dans sa préface qu'il n'a fait aucun changement à ce poème, dont nous avons déjà rendu compte. Voyez l'Almanach des Muses de 1826.

La mort du duc d'Enghien, ode, par M. le vicomte Le Prevost d'Irai. Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

Ce sujet a été traité plusieurs fois avec succès. M. Le Prevost d'Irai n'a pas été moins heureux que ses devanciers.

Les Grecs, tribut aux mânes de Biron, par M. Évariste Boulay-Paty.

Les Athéniennes, par le même. Chez Renouard, libraire, rue de Tournon, n° 6, et Chaumerot, Palais-Royal.

Nous réunissons dans un même article ces deux ouvrages inspirés par le même sentiment. Le talent de M. Boulay-Paty est original. Son vers a de la chaleur et du nombre. On désirerait seulement un peu plus d'égalité dans le style.

Épître à M. Mély-Janin, à l'occasion de sa pièce de Louis XI, par M. Bignan. Bro-

chure in-8°. Chez Lecondey, libraire, au Palais-Royal, n° 209.

Cette épître, dans laquelle M. Bignan trace une nouvelle route aux poètes tragiques, contient quelques propositions assez mal sonnantes, et qui sentent un peu l'hérésie. Nous les laissons sur la conscience de l'auteur, qui a trop de talent et de goût pour n'être pas un juge sévère. Il termine son épître en conseillant aux novateurs de penser comme Shakespeare et d'écrire comme Racine. Le conseil est excellent, mais MM. les romantiques ne sont pas gens à prendre tant de peine.

PIÈCES DE THÉATRE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Joconde, ballet en trois actes, par M. Aumer; le 30 janvier.

Imitation du charmant opéra-comique de M. Étienne. Des danses agréables, et une belle décoration. Du succès.

Moïse, opéra en quatre actes, paroles de MM. de Jouy et Balochi, musique de Rossini; le 23 mars.

Le poème de cet opéra, parodié sur la partition italienne, offre de l'intérêt et des beautés de style, qui feraient la fortune d'un ouvrage original. La musique de Moïse est jugée, c'est une des plus belles partitions de Rossini. Le final du troisième acte, entièrement neuf, a excité l'enthousiasme. Succès brillant.

Le Sicilien, ou l'amour peintre, ballet en un acte, par M. Anatole Petit; le 12 juin.

Ce ballet n'est autre chose que la comédie de Molière mise en action. Le public n'a pas jugé que des pirouettes valussent la prose de Molière, et l'œuvre du chorégraphe n'a obtenu qu'un succès d'estime: on sent jusqu'où peut aller l'estime pour des entrechats.

Macbeth, opéra en trois actes, paroles de M. M***, musique de M. Chelard; le 30 juin.

Ce sujet, si tragique dans Shakespeare, n'a fourni qu'un opéra froid et monotone. La musique, écrite à la manière des anciens compositeurs, offre quelques beaux airs, des chœurs d'un grand effet, mais elle manque de mélodie, et les accompagnemens pourraient être plus riches et plus variés. Succès d'estime.

La Somnambule, ballet en trois actes, par MM. Scribe et Aumer; le 19 septembre.

Ouvrage plein de charme et d'intérêt. Brillant succès.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Louis XI à Péronne, comédie historique en cinq actes et en prose, par M. Mély-Janin; le 15 janvier.

Sujet tiré de Quentin Durward, roman de Walter Scott. Des hardiesses romantiques que le succès a justifiées en quelque sorte, mais dont l'imitation porterait un coup mortel à notre théâtre, en faisant perdre les traces des bons modèles.

Julien dans les Gaules, tragédie en cinq actes, par M. de Jouy; le 17 mars.

Cette tragédie est imprimée dans les œuvres complètes de M. de Jouy. La représention a justifié le succès qu'elle avait obtenu à la lecture.

Lambert Simnel, ou le mannequin politique, comédie en cinq actes et en prose, par M. M***; le 24 mars.

Chute complète, ou peu s'en faut.

Le Généreux par vanité, comédie en trois actes, par M. M***; le 27 mars.

Une seule représentation.

Virginie, tragédie en cinq actes, par M. Guiraud, le 28 avril.

Sujet déjà traité par La Harpe, et que M. Guiraud n'a pas eu le talent de rajeunir. Succès d'estime.

Les Trois Quartiers, comédie en trois actes, par MM. Picard et Mazères; le 31 mai.

Charmante comédie de mœurs, dont le succès répond aux critiques de mauvaise humeur qui prétendent que les habitudes du jour ne prêtent plus au ridicule. Les originaux abondent dans les Trois Quartiers, et si quelque chose manque à la comédie de MM. Picard et Mazères, ce ne sont pas les traits comiques. Eux seuls ont fait la fortune de leur ouvrage, dont l'intrigue est d'ailleurs assez mal nouée et l'intérêt à peu près nul.

Les Guelfes et les Gibelins, tragédie en cinq actes, par M. Arnault père; le 9 juillet.

Cette tragédie, composée dans l'exil, est un tableau vrai et dramatique des malheurs qu'entraînent les guerres civiles. Des beautés de style, plusieurs situations attachantes, et plus encore que tout cela, le choix du sujet, ont mérité à cette tragédie un succès qui s'est soutenu pendant un bon nombre de représentations.

Émilia, drame en cinq actes et en prose, par M. Soumet ; le 1er septembre.

Nouvelle imitation du *Château de Kenilworth*, qui a déjà fourni deux mélodrames et un opéra-comique. Succès qui n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur, et qui pouvait la compromettre.

L'Ami de tout le monde, comédie en trois actes et en prose, par M*** ; le 6 octobre.

Cette comédie, attribuée à une dame connue par plusieurs ouvrages très-agréables, n'a obtenu qu'une seule représentation.

Blanche d'Aquitaine ; tragédie en cinq actes, par M. Bis ; le 29 octobre.

Une exposition lente et embarrassée, des caractères bien tracés, peu d'intérêt, un dénouement d'un grand effet, un style brillant, mais inégal : tels sont les défauts et les qualités de cette tragédie ; dont le succès a du reste été complet.

THÉATRE DE L'ODÉON.

Louise, drame en trois actes et en prose, par MM. Crosnier et Pélissier ; le 17 janvier.

Ouvrage assez intéressant, mais faiblement écrit, et

qui rappelle un peu trop d'autres ouvrages connus, comme *l'Amour et l'Intrigue* et *la Fille du Musicien*. Demi-succès.

Le Testament, opéra en un acte, par M***; le 23 janvier.

Point de succès.

L'Homme habile, ou tout pour parvenir, comédie en cinq actes et en vers, par M. Dépagny; le 20 février.

On a reproché à cet ouvrage de rappeler l'intrigue de *Tartufe*. La remarque est fondée, mais ce n'est pas tout à fait la faute de l'auteur si les *hommes habiles* de nos jours ont pris le masque de l'hypocrisie; l'ouvrage de M. Dépagny n'en est pas moins très-remarquable sous le rapport de la conception et du style, et nous souhaitons qu'il nous offre bientôt une nouvelle occasion de lui reprocher une ressemblance aussi heureuse avec Molière.

Françoise de Rimini, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Constant Berrier; le 25 mars.

Un épisode de l'enfer du Dante a fourni le sujet de cette tragédie, qui a obtenu du succès. L'intrigue pour-

rait être conduite avec plus d'art et le style avoir plus d'élévation et de pureté, mais l'intérêt du sujet a soutenu l'ouvrage, et deux belles scènes au quatrième acte ont enlevé tous les suffrages. Succès qui doit encourager l'auteur, s'il ne lui assigne pas encore un rang sur le Parnasse.

Le Mariage par procuration, ou les enlèvemens, comédie en un acte et en vers, par M. M***; avril.

Une seule représentation, à peine achevée.

La Prison de Pompéia, tragédie en un acte, par M***; le 23 août.

Sujet dramatique, mais resserré dans un cadre beaucoup trop étroit. Point de succès.

La première Affaire, comédie en trois actes et en prose, par M. Merville; le 28 août.

Cette première affaire est un duel dans lequel un jeune homme brave, mais sans expérience, triomphe d'un spadassin de profession. M. Merville a tiré de ce sujet très-moral, mais un peu commun, une comédie charmante, pleine d'intérêt, et qui annonce un véritable talent d'observation. Succès complet.

L'Homme du monde, drame en cinq actes et en prose, par MM. Ancelot et Saintine; septembre.

Ce drame est une imitation du roman de M. Ancelot, et a obtenu à la représentation le même succès que le roman à la lecture.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'Artisan, opéra-comique en un acte, paroles de M. Saint-Georges, musique de M. Halevy.

Ouvrage bien conduit, mais qui tourne un peu trop au drame. Musique fort agréable. C'est le coup d'essai d'un jeune lauréat, qui promet un bon compositeur de plus à l'école française.

Éthelvina, opéra héroïque en trois actes, paroles de M. de Kock et un anonyme, musique de M. Batton.

Ouvrage froid et sans intérêt. Musique digne d'un meilleur poëme. Point de succès.

Sangarido, opéra-comique en un acte, paroles de M. M***, musique de M. Carafa; le 20 mai.

Cet ouvrage, annoncé comme une folie, a paru froid et de mauvais goût. La musique a été jugée plus favorablement, mais elle n'a pu donner que quelques jours d'existence au pauvre Sangarido, dont toute la renommée se borne encore à ce vers devenu proverbe :

Sangarido, ce jour est un grand jour pour toi !

Une Nuit de Gustave-Wasa, opéra-comique en deux actes, paroles de M. M***, musique de M. Gosse; le 30 septembre.

Quelques représentations peu suivies.

Le Colporteur, ou l'enfant du bûcheron, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Planard, musique de M. Onslow.

Poème plein d'intérêt et parfaitement conduit. Musique savante et d'une belle facture. Du succès.

FIN DE LA NOTICE.

